
LLI









RÉPERTOIRE

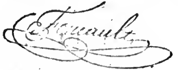
DU

THÉATRE FRANÇOIS.

COMÉDIES.

TOME DOUZIEME.

Tous les exemplaires seront signés de l'Editeur.



DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS,

OU

RECUEIL

DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES

RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIÈRE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE,

PAR M. PETITOT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN, ET AUGMENTÉE DES CHEFS-D'ŒUVRE DE BEAUMARCHAIS,
COLLIN D'HARLEVILLE, LEGOUVÉ, DUCIS, LE FEVRE, DESFORGES, ETC.

TOME DIX-NEUVIEME.



PARIS,
FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DES NOYERS, N° 37.
1818.



LA

MAISON DE CAMPAGNE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE DANCOURT,

Représentée, pour la premiere fois, le 27 janvier 1688.

ACTEURS.

M. BERNARD.
MADAME BERNARD.
MARIANNE, fille de M. Bernard.
ÉRASTE, amant de Marianne.
DORANTE, frere de Marianne.
LE MARQUIS, Gascon.
LE BARON, ami du Marquis.
M. GRIFFARD, ami de M. Bernard.
LA FLECHE, valet d'Eraste.
LISETTE, suivante de Marianne.
THIBAUT, portier de M. Bernard.
NICOLE, cuisiniere de M. Bernard.
TROIS HOBEREAUX.
UN SOLDAT.
UN COUSIN de M. Bernard.
UNE COUSINE de M. Bernard.

LA MAISON
DE CAMPAGNE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA FLECHE, LISETTE.

LISETTE.

ENCORE une fois, monsieur, si vous avez quelque considération pour elle, retournez à Paris, et qu'on ne vous voie point ici.

ÉRASTE.

Ma pauvre Lisette, que je lui parle un moment; que je la voie seulement, je t'en conjure.

LISETTE.

Mais vous êtes le maître, vous voilà dans le logis, il ne tient qu'à vous d'y demeurer: je crois même que, si Marianne vous y savoit, elle auroit peut-être autant d'empressement de vous voir et de vous parler que vous en témoignez vous-même.

ÉRASTE.

Et pourquoi donc ne veux-tu pas nous donner cette satisfaction à l'un et à l'autre?

LISETTE.

C'est que j'en sais les conséquences. Dès que vous serez ensemble, vous ne pourrez vous résoudre à vous quitter : quelqu'un vous surprendra ; et où en serons-nous, s'il vous plaît ?

LA FLECHE.

Eh bien! quand on nous surprendra, nous jettera-t-on par les fenêtres?

LISETTE.

Non ; mais on me mettra à la porte, et on enverra Marianne dans un couvent.

ÉRASTE.

Et n'y seroit-elle pas moins gênée que dans la maison de son pere?

LISETTE.

Oh! vraiment non, elle n'y seroit pas moins gênée. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un couvent pour une grande fille qui a coutume d'être dans le monde.

ÉRASTE.

Mais ne suis-je pas bien malheureux? ce logis est ouvert à tout le monde, et je suis peut-être le seul à qui il n'est pas permis d'y venir librement.

LISETTE.

C'est que vous êtes un épouseux, vous, et que monsieur Bernard ne veut point de gens qui épousent.

LA FLECHE.

Et que veut-il donc, de par tous les diables?

LISETTE.

Ce qu'il veut? C'est un ladre qui veut garder sa fille et son argent pour lui.

LA FLECHE.

Oh! il veut, il veut; nous ne voulons pas, nous. Pour l'argent, passe; mais pour la fille, si elle vouloit prendre de mes almanachs, je défierois bien un régiment de peres de la garder.

LISETTE.

Elle n'en prendra pas, je t'en réponds.

LA FLECHE.

Tant pis! nous ne venons pourtant ici que pour cela, mon maître et moi; et si vous faisiez bien l'une et l'autre, sans tant faire de façons, il enleveroit ta maîtresse, je t'enleverois, moi : ce seroit justement partie quarrée, et nous vous ferions voir du pays, je t'en réponds.

LISETTE.

Quoi! mort de ma vie! vous seriez assez hardis de vous jouer à la justice, et d'enlever la fille d'un gentilhomme de robe? et toi, maroufle, tu as l'effronterie de me proposer...

LA FLECHE.

Oh! oh! tu vas faire la dragonne de vertu, comme à ton ordinaire. Fais-nous, fais-nous parler à ta maîtresse: elle sera peut-être plus raisonnable.

ÉRASTE.

Mais est-il possible, Lisette, que son frere ne soit point ici? il est de mes intimes; et, malgré l'entêtement de son pere...

LISETTE.

Je vous ai déja dit qu'il y a trois jours qu'il est à la chasse avec de ses amis; il ne fait guere d'ordures au logis, vraiment; et ce n'est pas sa fille seule que notre vieil avaricieux fait enrager. Il n'y a personne qui ne se sente de sa mauvaise humeur. Sa femme même a bien de la peine à le mettre à la raison. Il ne veut voir personne chez lui; ce seroit lui arracher l'âme que de tuer un lapin dans sa garenne, et il se désespere autant de fois qu'il voit à sa table quelque personne d'extraordinaire.

ÉRASTE.

Vous vous ennuyez donc furieusement ici?

LISETTE.

Pas trop; mais le vieux penard se désespere souvent : car il a beau faire et beau dire, madame sa femme va toujours son train. Le petit homme creve de dépit; et Marianne et moi pâtissons de ses chagrins. Mais tout est perdu, j'entends quelqu'un; c'est lui, peut-être.

ÉRASTE.

Ne pouvons-nous nous cacher quelque part?

LA FLECHE.

Maugrebleu du sot homme qui ne veut pas qu'on épouse sa fille!

LISETTE.

Fourrez-vous tous deux sous ce degré, et allez-vous-en dès qu'il n'y aura plus personne ici.

SCENE II.

MARIANNE, LISETTE; ERASTE, LA FLECHE, *d'abord cachés.*

LISETTE.

Ah! ah! c'est vous?

MARIANNE.

Il y a une heure que je te cherche, Lisette. Ne sais-tu qui sont ces personnes qui se promenent dans le jardin, et que ma belle-mere est allée joindre?

LISETTE.

Non; mais je voudrois bien que monsieur votre pere fût allé les joindre aussi.

MARIANNE.

Je crois qu'il ne sera guere content de cette visite.

LISETTE.

Eh! tenez, tenez: en voici une dont il sera bien moins satisfait, en cas qu'il la sache.

MARIANNE, *apercevant Eraste.*

Ah, ciel!

LISETTE.

Dites-vous vîtement deux ou trois paroles, et je vais, moi, faire le guet, de peur d'accident.

MARIANNE.

A quoi m'exposez-vous, Eraste? et que venez-vous faire ici?

ÉRASTE.

J'y viens mourir, madame, puisque vous me recevez avec tant de surprise, et qué ma présence vous fait si peu de plaisir.

MARIANNE.

Ah! Eraste, elle m'en fait assez pour vous pardonner tous les chagrins qui m'arriveront, si mon pere sait que je vous ai seulement parlé.

ÉRASTE.

Que voulez-vous que je devienne, madame?

MARIANNE.

Que vous attendiez comme moi quelque changement favorable. J'ai une belle-mere dont je ménage l'amitié par ma complaisance; elle me témoigne mille bontés que je n'en devois pas attendre, et je crois même qu'elle seroit peut-être dans nos intérêts, si j'avois la force de lui avouer que je vous aime.

ÉRASTE.

Eh bien! madame, nous n'avons donc rien à craindre de sa part, et votre frere est de mes amis. Sur cette confiance, ne pouvons-nous point hasarder que je demeure ici quelques jours? Je me cacherai où l'on voudra.

LA FLECHE.

Oui; mais aura-t-on soin de nous apporter à manger?

ÉRASTE.

Eh! tais-toi. Je vous jure, belle Marianne, qu'on ne le saura point. Dans les greniers, dans la cave, il n'im-

porte, pourvu que je sois dans la même maison où vous êtes.

LA FLECHE.

Cette pendarde de Lisette nous fera faire diete, je vous en avertis.

ÉRASTE.

Je ne sortirai point de l'endroit où l'on m'aura mis, pourvu que je vous voie un seul moment par jour. Adorable Marianne, ne me refusez point cette grace, je vous en conjure.

MARIANNE.

Cela ne se peut, Eraste, et vous ne devriez point m'en faire la proposition.

ÉRASTE.

Quoi! vous voulez que je retourne à Paris?

LISETTE.

Oui, s'il vous plaît, et tout au plus vîte. Et vous, tirez de ce côté; voilà votre pere qui vient droit ici.

ÉRASTE.

Que voulez-vous que je fasse?

LISETTE.

Que vous partiez.

MARIANNE.

Demeurez dans le village; et qu'on ne sache point que vous y êtes.

LISETTE.

Détalez donc.

ÉRASTE.

Pourrois-je vous voir quelquefois?

LISETTE.

Non.

MARIANNE.

Je ne saurois vous en répondre.

LISETTE.

Dépêchez-vous donc.

ÉRASTE.

M'écrirez-vous?

LISETTE.

Peut-être.

MARIANNE.

Si je le puis.

LISETTE.

Ils n'auront jamais fait.

ÉRASTE.

Si je suis seulement deux heures sans apprendre de vos nouvelles...

LISETTE.

Vous ne vous en irez pas?

MARIANNE.

Ne faites point d'extravagance.

LISETTE.

Eh! mort de ma vie! voilà votre pere sur nos talons. (*Ils sortent tous.*)

SCENE III.

M. BERNARD, THIBAUT.

M. BERNARD.

Ah! bourreau, qu'as-tu fait? et tu as l'effronterie

de me le venir dire toi-même? Coquin, ne t'avois-je pas donné ordre...

THIBAUT.

Eh bien! d'accord; vous m'avez baillé ordre que je ne laississe entrer parsonne dans la maison, et votre femme m'a baillé ordre que je laississe entrer tout le monde : comment diable voulez-vous que je fasse?

M. BERNARD.

Que tu m'obéisses, traître!

THIBAUT.

Eh! morgoi! de quoi vous boutez-vous en peine? Ce n'est pas vous qu'ils demandont : c'est alle.

M. BERNARD.

Eh! c'est par cette raison-là, maroufle.

THIBAUT.

Tenez, monsieur, j'aime mieux vous chagriner que votre femme; et quoique vous soyais bien diable, alle est, morgué! sans comparaison, plus diable que vous quand alle s'y met.

M. BERNARD.

Il faut pourtant que je mette ordre à tout ceci. Viens çà, parle-moi un peu; écoute.

THIBAUT.

Mais ne nous boutons donc point en colere; vous êtes toujours de mauvaise himeur.

M. BERNARD.

Qui sont ces gens qui viennent d'arriver?

THIBAUT.

Oh! ventregué! après ceux-là il faut tirer l'échelle,

et ce sont les plus belles philosomies de parsonnes que j'aie jamais vues.

M. BERNARD.

Combien sont-ils ?

THIBAUT.

Quatre : deux gros monsieux qui m'ont la meine d'aimer bien la joie, avec deux belles dames qui ne la haïssont pas, je crois.

M. BERNARD.

Tu ne sais comme on les appelle?

THIBAUT.

Non; mais ils sont venus dans un biau carrosse tout doré, avec six gros chevaux, et je ne sais combien de laquais derriere.

M. BERNARD.

Et tout cet équipage est chez moi?

THIBAUT.

Non; le cocher est allé bouter le carrosse sous queuque hangar dans le village, car tous les vôtres sont pleins de jarbes; mais il ramenera les chevaux, et j'ai dit que vous aviais une belle étable où il en tiendroit plus de vingt-quatre.

M. BERNARD.

Ah! le pendard!

THIBAUT.

Vous serez, morgué! ravi d'envisager ces chevaux-là; je n'en ai jamais vu de si gros en ma vie. Ils m'ont tout l'air d'être bien nourris.

M. BERNARD.

Il n'y a pas moyen d'y résister; et depuis que ma

pendarde de femme m'a fait acheter cette maudite maison de campagne, j'y ai dépensé, en moins d'un été, mon revenu de quatre années.

THIBAUT.

Morgoi! vous vous divartissez bian aussi : toujours grand'chere et biau feu; la maison ne désemplit point, et nan vous viant voir de par-tout; jarnigué! c'est qu'an vous aime.

M. BERNARD.

Eh! oui, oui, l'on m'aime; mais je voudrois bien qu'on ne m'aimât point tant.

THIBAUT.

Il faut que ce soit un sort, voyez-vous! et stilà qui vous a vendu la maison étoit, parguienne, aussi embarrassé que vous. On l'aimoit tout de même, et il ne vouloit pas nan plus qu'an l'aimît.

M. BERNARD.

Si j'avois bien su cela...

SCENE IV.

M. BERNARD, THIBAUT, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, madame est dans le jardin avec des dames et des messieurs qui vous demandent.

M. BERNARD.

Que le diable les emporte! j'ai bien affaire de leur visite. Eh, qui sont-ils encore?

LISETTE.

Il y a ce gros abbé qui est si long-temps à table, et

qui boit tant sans s'enivrer, avec un autre monsieur.

M. BERNARD.

Fort bien.

THIBAUT.

Je vous le disois bian qu'il avoit l'air d'un bon vivant.

LISETTE.

Et puis cette jeune marquise qui gagna l'autre jour l'argent de madame.

M. BERNARD.

Ah, juste ciel!

LISETTE.

Elle est avec cette autre dame qui est de si bonne humeur.

M. BERNARD.

Qui?

LISETTE.

Et là, celle qui en riant vous cassa l'autre jour toutes ces porcelaines de Hollande, parce qu'elle disoit qu'il n'en faut avoir que de fines.

THIBAUT.

Cela étoit bouffon.

M. BERNARD.

Ne me voilà pas mal. Et comment madame a-t-elle reçu ces gens-là?

LISETTE.

Oh! elle paroît bien fâchée contre eux.

M. BERNARD.

Oui?

LISETTE.

Oui; car ils lui ont dit qu'ils ne seroient ici que huit jours.

M. BERNARD.

Comment! huit jours? Oh! ventrebleu, je leur ferai si mauvaise mine, qu'ils n'y seront pas si longtemps. Ne dis-tu pas qu'ils sont dans le jardin?

LISETTE.

Oui, monsieur, dans la grande allée. Je vais leur dire que vous allez venir.

M. BERNARD.

Huit jours, morbleu! huit jours! quatre personnes, six chevaux, et un tas de valets! Mais, ventrebleu! faudra-t-il que j'aie des pensionnaires comme ceux-là? Qu'est-ce que c'est que ce gros coquin-ci encore?

SCENE V.

M. BERNARD, THIBAUT, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

C'est de la part de monsieur votre neveu, monsieur.

M. BERNARD.

Eh bien! va, je lui donne le bonjour, mon enfant.

LE SOLDAT.

Il viendra demain dîner avec vous, monsieur.

M. BERNARD.

Je ne dîne point demain, j'ai des affaires.

LE SOLDAT.

Voilà un faisan et quelques perdreaux qu'il vous envoie.

M. BERNARD.

Ah! ah! mon neveu sait mieux vivre que les autres encore. (*à Thibaut.*) Prends ce gibier, toi, et qu'on le mette fraîchement.

LE SOLDAT.

Il amenera deux ou trois de nos capitaines avec lui.

M. BERNARD.

Comment diable! deux ou trois capitaines! Ecoute, écoute, je t'avois bien dit d'abord que j'aurois demain des affaires : tiens, reprends ton gibier, mon ami, et dis à mon neveu...

LE SOLDAT.

Oh! ça ne fait rien, ils ne laisseront pas que de venir. Ils s'ennuient comme tout à ce camp, et votre maison leur vient bien à point. Allez, ils vous tiendront bonne compagnie.

M. BERNARD.

Ah! j'enrage. Comment, morbleu! il m'envoie un faisan et quatre perdreaux, et il m'amene cinq ou six bouches à nourrir!

SCENE VI.

M. BERNARD, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

Monsieur, je ne sais pas ce que cela veut dire;

mais si vous n'y mettez ordre, on viendra au premier jour tuer vos poules jusque dans votre basse-cour.

M. BERNARD.

Comment donc! que veux-tu dire?

M. GRIFFARD.

On a chassé toute la journée dans votre petit bois, et ils sont venus tirer jusque dans votre clos. Est-ce que vous n'avez pas entendu?

M. BERNARD.

Non vraiment; et d'où vient qu'on ne leur a point ôté leur fusil? Pourquoi ne leur pas mettre du plomb dans la cervelle?

M. GRIFFARD.

Bon, bon! ils sont trois ou quatre grands escogriffes de ce camp, et monsieur votre neveu est avec eux.

M. BERNARD.

Mon neveu, dis-tu?

M. GRIFFARD.

Oui, monsieur.

M. BERNARD.

Ah! le traître! il m'envoie du gibier qui ne lui coûte guere.

M. GRIFFARD.

Vraiment, il a bon moyen de vous en envoyer, et leurs valets en sont si chargés, qu'ils ne sauroient marcher.

M. BERNARD.

Mais ne suis-je pas bien misérable de me voir ainsi piller de tous les côtés, et d'avoir une carogne de

femme qui veut encore que je fasse bonne mine malgré que j'en aie? Mon pauvre monsieur Griffard!

M. GRIFFARD.

Monsieur?

M. BERNARD.

Il faut que tu m'aides à remédier à tout ceci, mon enfant.

M. GRIFFARD.

Volontiers, monsieur; et le cœur me saigne de voir manger votre bien par mille gens qui croient encore vous faire trop d'honneur.

M. BERNARD.

Cela est horrible; mais n'y a-t-il point quelque bon moyen pour faire finir tout cela?

M. GRIFFARD.

Je ne viendrois jamais ici si j'étois en votre place.

M. BERNARD.

Oui; mais ma femme y seroit toute seule, et ce seroit bien pis encore : elle mettroit tout par écuelles.

M. GRIFFARD.

C'est bien dit : que ne vous défaites-vous de cette chienne de maison aussi?

M. BERNARD.

Je ne trouve point à la vendre, elle est trop décriée, et j'ai fait une grande sottise de l'acheter.

M. GRIFFARD.

D'accord. Attendez. Faites-moi ôter tous les meubles, et n'en laissez dans le logis que ce qu'il faut pour vous nécessairement.

M. BERNARD.

Eh! ne l'ai-je pas déja voulu faire? mais cela n'a servi de rien.

M. GRIFFARD.

On ne resteroit point à coucher chez vous, et les gens qui viendroient vous voir n'y viendroient qu'en passant, du moins.

M. BERNARD.

Point du tout. Ma coquine les fait rester, et tout le monde couche dans la grange comme par divertissement. J'en suis pour ma paille et mon blé; et quand je m'en fâche, elle me dit que je suis un brutal, et que je ne sais pas vivre.

M. GRIFFARD.

Oh bien! monsieur, je n'y sais donc qu'un remede.

M. BERNARD.

Et quel est-il? Parle.

M. GRIFFARD.

Je mettrois le feu à la maison : je crois que vous gagneriez encore. Mais qui est ce monsieur-là?

M. BERNARD.

Je ne le connois point.

SCENE VII.

M. BERNARD, LE MARQUIS, M. GRIFFARD.

LE MARQUIS, *parlant gascon.*

Mon cher monsieur, votre très humble serviteur.

M. BERNARD.

Monsieur, je vous donne le bonjour.

LE MARQUIS.

Vous me méconnoissez, à ce que je puis voir?

M. BERNARD.

Oui, monsieur, à ce qu'il me semble.

LE MARQUIS.

Il y a pourtant long-temps que j'ai dessein de boire avec vous.

M. BERNARD.

Ce n'est pas une conséquence, et...

LE MARQUIS.

J'ai laissé les dames avec ce gros coquin d'abbé : elles vont jouer au lansquenet en attendant le repas. Pour moi, qui ne suis point joueur, je me range auprès du maître du logis; et je vous jure que sans l'envie que j'avois de le connoître, je n'aurois pas fait ce petit voyage.

M. BERNARD, *à part.*

Eh! qui diable t'a prié de le faire?

LE MARQUIS.

Savez-vous que c'est un bijou que votre petite maison? hem!

M. BERNARD.

C'est un bijou dont je voudrois bien retirer mon argent.

LE MARQUIS.

Plaît-il? hem! n'est-ce pas un charme dans la vie qu'un petit endroit comme celui-ci pour recevoir ses amis? Vous ne manquez point de bonne compagnie, sans doute?

M. BERNARD.

Oui, monsieur; mais j'aime fort mon petit particulier pour moi.

LE MARQUIS.

Il faut de bon vin sur-tout; et sans le bon vin et la bonne chere, je dis fi de la campagne.

M. BERNARD.

Oh bien! mon vin ne vaut rien du tout, et la chere que l'on fait ici ne devroit point attirer tant de gens.

LE MARQUIS.

Eh! allons, allons, vous êtes un compere qui avez l'air de vous bien traiter; et nous savons que votre épouse est d'un goût délicat sur-tout.

SCENE VIII.

M. BERNARD, LE MARQUIS, M. GRIFFARD, THIBAUT, *et peu après* LE BARON *et* MADAME BERNARD.

THIBAUT.

Monsieur!

M. BERNARD.

Qu'est-ce?

THIBAUT.

C'est monsieur le baron de Messy qui a perdu son oisel avec des grelots. Il dit qu'il est parché sur un des arbres du jardin : ne voulez-vous pas qu'on li rende?

LE MARQUIS.

Le baron de Messy?

LE BARON, *entrant.*

Je vous demande pardon, monsieur; et j'ai à me reprocher que ce soit une occasion comme celle-ci qui me fait vous rendre mes premiers devoirs.

M. BERNARD.

Vous vous moquez de moi, monsieur; et pour être voisins, il n'est pas dit qu'on doive être toujours les uns chez les autres.

THIBAUT.

Je m'en vas avec vos garçons raveindre votre oisel; ne vous boutez pas en peine. (*Thibaut sort.*)

LE BARON.

Comment vous trouvez-vous du séjour de la campagne?

M. BERNARD.

Fort mal, je vous jure, et j'en suis déja si las...

LE MARQUIS.

Eh! vraiment, justement, c'est le Baron, c'est lui-même!

LE BARON.

Et c'est vous, mon pauvre Marquis! Nous ne nous sommes point vus depuis l'académie, je crois.

LE MARQUIS.

Sandis! mon cher, voilà une des plus heureuses rencontres que j'aie eues de ma vie.

M. GRIFFARD, *bas à M. Bernard.*

Ces deux messieurs sont fort bons amis.

M. BERNARD, *à M. Griffard.*

Oui, je vois fort bien qu'ils se connoissent; mais je n'en connois pas un, moi.

LE MARQUIS.

Monsieur, je vous le livre un des plus honnêtes hommes de la province. Je te félicite, Baron, d'avoir un voisin comme monsieur.

LE BARON.

C'est pour moi un avantage dont je prétends bien profiter.

M. BERNARD.

Monsieur?

LE MARQUIS.

Cadédis! vous serez amis, et je veux former les nœuds de cette amitié, moi.

LE BARON.

C'est une grace que je te demande.

LE MARQUIS.

Mordi, je te l'accorde, et sans remise. Nous sommes ici bonne compagnie; renvoie ton équipage, et passe quelques jours avec nous.

M. BERNARD, *bas à M. Griffard.*

Eh bien! ne voilà-t-il pas comme ils font les honneurs de chez moi?

LE MARQUIS.

Hem! Je ne barguigne point, comme vous voyez, et je suis sûr que vous me saurez gré de me saisir ainsi de l'occasion; la dame du logis ne me querellera pas non plus, je crois. Baron, te faudra-t-il

beaucoup prier pour te faire demeurer à la cour de cette princesse?

M. BERNARD.

Si cet homme-là connoît toute la noblesse du pays, il me fera des amis, malgré que j'en aie, de tout le monde.

LE MARQUIS, *à madame Bernard qui entre.*

Madame, voilà un gentilhomme que je vous présente.

LE BARON.

Je suis bien heureux, madame, d'être voisin d'une si belle personne, et le peu de bien que j'ai dans ce pays-ci me sera désormais plus précieux que les plus belles terres du monde.

MADAME BERNARD.

Monsieur, je suis votre très-humble servante.

LE MARQUIS.

Ce baron n'est point fat, au moins: je le débauche, madame, et je le fais rester ici.

MADAME BERNARD.

Vous ne sauriez faire plus de plaisir à monsieur et à moi...

M. BERNARD, *bas, à madame Bernard.*

Vous en avez menti, carogne, et vous savez bien le contraire.

LE BARON.

J'ai bien du regret, madame, de ne pouvoir pas profiter de l'honneur que vous me faites; mais j'ai chez moi quelques dames de mes parentes que je ne puis pas quitter honnêtement.

LE MARQUIS.

Bon ! tu te moques. Il a chez lui des dames, et nous avons des dames ici : joignons toutes nos dames ensemble. Çà, Baron, sans façon, envoyons chercher les tiennes : plus on est de fous, plus on rit.

M. BERNARD, *bas.*

Voilà un expédient admirable. J'enrage!

LE BARON.

Il faut donc que je les aille prendre moi-même.

M. BERNARD, *à part.*

Fort bien !

LE BARON.

Vous le voulez absolument au moins.

M. BERNARD.

Point du tout; et si cela vous gêne, je vous assure que de mon côté...

THIBAUT, *rentrant.*

Monsieur, votre oisel est retrouvé, et nan lui a reboulé sa calotte.

LE BARON.

Je ne vous dis point adieu, et nous ne vous ferons point attendre.

LE MARQUIS.

Dépêche, au moins; je ne puis me passer de toi.

SCENE IX.

M. BERNARD, MADAME BERNARD, LE MARQUIS.

M. BERNARD, *bas à Madame Bernard.*

Morbleu! madame, vous êtes cause que je ne suis pas le maître chez moi.

MADAME BERNARD.

Ne deviendrez-vous jamais raisonnable?

LE MARQUIS.

Il est bon homme, le Baron : un peu trop façonnier d'abord; cela n'est point du goût du siecle. Vivent, vivent, morbleu! les gens de chez nous pour être francs et généreux : depuis que je suis à Paris j'ai réformé moi eul la moitié de la cour.

MADAME BERNARD.

Vous êtes de l'humeur du monde la plus agréable.

LE MARQUIS.

Toujours un pied en l'air. Eh, donc! ces belles, qu'en avez-vous fait?

MADAME BERNARD.

Elles sont encore au jeu, et Marianne joue pour moi.

LE MARQUIS.

Vous avez quelques affaires ensemble, madame. Au moins point de dépense superflue; nous avons plus d'un jour à vivre ensemble.

MADAME BERNARD.

Que vous êtes badin!

M. BERNARD, *à part.*

Le pauvre enfant!

LE MARQUIS.

Non, sans façon. La piece de boucherie, cela suffit : vous avez la basse-cour, le gibier ne vous manque pas; il ne vous faut point d'autre extraordinaire. Adieu.

M. BERNARD.

Si j'étois bien le maître, tu n'aurois pas seulement du pain des valets.

SCENE X.

M. BERNARD, MADAME BERNARD.

MADAME BERNARD.

Vous serez toujours de la même humeur, et désormais il n'y aura plus moyen de vivre avec vous.

M. BERNARD.

Non, morbleu! il n'y aura plus moyen de vivre avec moi, car je n'aurai bientôt plus de quoi vivre. Je voudrois déja que cela fût pour ne plus voir tout ceci.

MADAME BERNARD.

Mais vous prêchez toujours misere.

M. BERNARD.

C'est que vous m'y plongez dans la misere.

MADAME BERNARD.

En vérité, monsieur, cela est horrible! et il semble

que je ne sois devenue votre femme que pour être déshonorée dans le monde par vos manieres.

M. BERNARD.

Eh! ventrebleu! madame, je suis ruiné par les vôtres, moi.

MADAME BERNARD.

Si vous saviez toutes les impertinences que vous faites dire de vous...

M. BERNARD.

Si vous vous corrigiez de toutes celles que vous faites...

MADAME BERNARD.

Il n'y a pas jusqu'à vos paysans qui se plaignent que vous ne voulez pas qu'ils raccommodent les chemins du village, pour rendre votre maison plus difficile à aborder.

M. BERNARD.

Oui, morbleu! et je voudrois que les trous et les ornieres fissent casser le cou à tous ceux qui viennent ici.

MADAME BERNARD.

Voilà de beaux souhaits, vraiment! mais finissons. Ne venez-vous pas joindre la compagnie?

M. BERNARD.

Non, madame; et la compagnie ne me plaît pas.

SCENE XI.

M. BERNARD, MADAME BERNARD, LISETTE.

LISETTE.

Voilà madame la comtesse de Préfané, qui s'en alloit en Bourgogne; elle vient de verser à cent pas d'ici.

MADAME BERNARD.

La pauvre femme! n'est-elle point blessée?

LISETTE.

Non, madame; mais son carrosse est bien rompu.

M. BERNARD.

Eh bien! qu'on le raccommode.

LISETTE.

On dit qu'il faudra deux ou trois jours pour le mettre en état de marcher.

MADAME BERNARD.

Je suis à demi-consolée de cet accident puisqu'il est arrivé près d'ici. Nous profiterons de sa mauvaise aventure.

M. BERNARD.

Quoi! vous allez...

MADAME BERNARD.

Peut-on se dispenser d'offrir sa maison à une femme de qualité?

M. BERNARD.

Si l'on peut s'en dispenser!

MADAME BERNARD.

Voilà ce que font vos trous et vos ornieres.

M. BERNARD.

Vous êtes bien aise d'avoir cela à me dire, morbleu!

SCENE XII.

M. BERNARD, MADAME BERNARD, LE COUSIN, LA COUSINE.

LE COUSIN.

Bonjour, ma cousine.

MADAME BERNARD.

Ah, ah! bonjour, Chonchon, bonjour. Tenez, voilà votre cousin que vous allez faire bien aise.

(elle rentre.)

LE COUSIN.

Oh! je m'en doute bien. Bonjour, mon cousin.

M. BERNARD.

Bonjour... courage.

LE COUSIN.

Voilà ma sœur que j'ai amenée dans une cariole.

LA COUSINE.

Bonjour, mon cousin.

LE COUSIN.

Nous avons pensé mourir tous deux, et nous venons achever d'être malades chez vous.

M. BERNARD.

Comment donc?

LE COUSIN.

Nous venons un peu prendre l'air, pendant quinze jours ou trois semaines, pour nous remettre un peu.

M. BERNARD.

L'air de ce pays-ci ne vaut rien.

LA COUSINE.

Mon pere dit qu'il est admirable.

LE COUSIN.

Je vous aurois bien amené mon autre sœur avec mon petit frere; mais la cariole étoit trop petite; et ils ne viendront qu'après demain, avec ma mere.

M. BERNARD.

Oui? (*bas.*) Maugrebleu de la chienne de parenté!

LE COUSIN.

Allons, ma sœur, allons faire mettre nos hardes dans une chambre, et puis nous irons voir ma petite cousine.

LA COUSINE.

Mais, mon frere, il faudroit prier mon cousin qu'on nous fît faire un petit potage.

LE COUSIN.

Ah! oui. A propos, mon cousin, ma mere vous prie bien fort que nous ayons tous les jours de petits potages.

M. BERNARD.

Morbleu! ceci passe la raillerie.

LA COUSINE.

Et quelquefois de petits poulets rôtis: mon frere, le médecin l'a dit.

LE COUSIN.

Non pas, s'il vous plaît, ma sœur, de petites perdrix, de petites perdrix; et le médecin dit que cela nous rétablira beaucoup mieux : n'est-ce pas, mon cousin? (*Le cousin et la cousine sortent.*)

SCENE XIII.

M. BERNARD.

Ouais! je ne sais pas ce que cela signifie, mais il semble qu'on ait dessein de me faire piece : de petits potages, de petits poulets, de petites perdrix! Ce grand Nicodême de cousin m'a mis plus en colere que tout le reste; et cependant je n'ai jamais eu la force de le lui dire. Mais c'en est trop. Allons, morbleu! une bonne résolution. Je m'en vais être homme à la barbe de ma femme. Il faut que je commence par faire quelque incartade aux gens qui sont déja ici : il en arrivera ce qu'il pourra.

SCENE XIV.

M. BERNARD, THIBAUT.

THIBAUT.

Oh! palsangoi! monsieur, vous ne querellerez plus tant. Il viant de vous venir, morgué! une bonne aubaine; v'là ce que c'est de ne pas toujours tenir la porte farmée.

M. BERNARD.

Qu'y a-t-il?

THIBAUT.

Je veux dire que, si vous avez ici bien du monde, vous avez, morguenne! aussi de quoi les nourrir.

M. BERNARD.

Comment donc?

THIBAUT.

Un cerf qui est, morgoi! gros comme un âne, viant d'arriver dans votre cour tout essoufflé : quoique vous m'ayais défendu de laisser entrer parsonne, je n'ai, pargué! pas été si sot que de li farmer la porte au nez. Je l'ai bravement laissé passer, je li ai bravement ôté mon chapiau, et j'ai dit à part moi : Bon! v'là de la provision pour cheux nous, et notre maître ne sera pus si enragé.

M. BERNARD.

Eh bien?

THIBAUT.

Eh bian! eh bian! le drôle s'est allé fourrer tout au fond de l'étable, darriere un tas de foin. Il croyoit être bian caché là ; mais morgué ! il n'avoit pas affaire à un guiais. Je ne sis ni fou, ni étourdi, voyais - vous ! et, crainte qu'il ne s'en retournît comme il étoit venu, avec un bon fusil que j'ai été chercher dans la cuisine, je li ai sanglé un bon chinfregniau par la face, et depis il n'a pas grouillé. Eh bian! morgué! jurerez-vous contre moi d'avoir laissé entrer sti-là ?



M. BERNARD.

Non, vraiment; tu as bien fait au contraire; et tu es un garçon de bon sens, pour le coup.

THIBAUT.

Ne vous boutez pas en peine. Il n'est pas tout seul; il y a je ne sais combien de chiens qui japont dans le village après d'autres, je gage; je m'en vas au bout de la petite ruelle, et tout autant qu'il en viendra, je les détornerai envars ici, et ils seront pris comme des sots. Jarnigué! que de pâtés j'allons avoir!

M. BERNARD.

Le ciel n'est pas tout-à-fait injuste, et cela ne pouvoit arriver plus à propos.

SCENE XV.

M. BERNARD, NICOLE.

NICOLE.

Eh qu'est-ce donc, monsieur? que voulez-vous faire de tous ces chiens-là? Est-ce vous qui avez dit qu'on les amenât dans votre jardin?

M. BERNARD.

Moi?

NICOLE.

Ils sont, je crois, plus de quarante qui accommodont bian votre parterre et vos choux; comme ils labouront! il ne leur faut point de pioche.

M. BERNARD.

Ah ciel! il ne me falloit plus que cela pour m'achever de peindre.

NICOLE.

Il en est entré trois ou quatre dans ma cuisine qui ont emporté la moitié de votre souper que j'allois mettre à la broche.

M. BERNARD.

Comment donc! morbleu! jusqu'aux chiens, tout sera à bauge chez moi!

NICOLE.

Voirement! ce ne sont pas les chiens qui font le plus de désordre. Ils sont trois ou quatre grands escogriffes, et autant de valets, qui ne demandont qu'où est-ce? Ce ne sont pas des hommes, ce sont des diables.

M. BERNARD.

Ah! que la vie de la campagne est une abominable vie!

SCENE XVI.

M. BERNARD, THIBAUT, NICOLE, *et peu après* M. GRIFFARD.

THIBAUT.

Oh! palsangoi! en voilà bian d'une autre; ils voulont ravoir leur cerf à toute force; mais ils ne l'auront, morgué, pas.

M. BERNARD.

Ah! double chien! tu m'as fait de belles affaires avec ton cerf.

THIBAUT.

Ils ne l'auront, morgué, pas, vous dis-je; ils me tueriont plutôt!

M. GRIFFARD.

Monsieur, ces messieurs vous demandent.

M. BERNARD.

Quels messieurs? y a-t-il encore quelque chose de nouveau?

M. GRIFFARD.

Non, monsieur; ce sont ces chasseurs. Les voilà qui montent à la chambre de madame.

M. BERNARD.

Ils ne sont donc plus dans la cuisine?

M. GRIFFARD.

Il n'y a plus que leurs gens.

M. BERNARD.

Ma pauvre Nicole, va prendre garde à ces fripons-là. (*Nicole sort.*)

THIBAUT.

Oh! ventregué! ne vous boutez pas en peine, je leur tiandrai bian tête moi tout seul.

(*il sort.*)

M. BERNARD.

Mon pauvre monsieur Griffard, je ne sais plus où j'en suis.

M. GRIFFARD.

Il faut mettre le feu à la maison.

M. BERNARD.

Ecoutez, il ne me faudroit point trop presser là-dessus.

M. GRIFFARD.

Il faut le faire, vous dis-je.

M. BERNARD.

M'ont-ils bien fait du dégât ?

M. GRIFFARD.

Bon ! bon ! vous ne savez pas tout : chiens, chevaux, maîtres et valets, tout restera ici jusqu'à demain matin pour être au bois de meilleure heure. Je leur ai ouï faire le complot.

M. BERNARD.

Ah ! ah ! je suis mort, et voilà de quoi abymer tout le village. Quoi ! ventrebleu ! des gens que je ne connois point !

M. GRIFFARD.

Ils vous connoissent bien, eux.

M. BERNARD.

Ils me connoissent ! comment le sais-tu ?

M. GRIFFARD.

Cela vous fâchera si je vous le dis.

M. BERNARD.

Eh, quelque chose me peut-il fâcher plus que je le suis?

M. GRIFFARD.

Ils disent que c'est pain béni de venir ronger un homme de robe à la campagne, et qu'à Paris c'est vous qui rongez les autres.

M. BERNARD.

Les scélérats !

M. GRIFFARD.

Et je suis le plus trompé du monde s'ils n'ont dessein de vous faire quelque piece. J'ai entendu par-ci par-là de certaines choses.

M. BERNARD.

Oui! Oh! parbleu! c'est moi qui leur en vais faire une. Viens-t'en avec moi seulement.

M. GRIFFARD.

Comment?

M. BERNARD.

Cela part de là, vois-tu.

M. GRIFFARD.

Qu'est-ce que c'est?

M. BERNARD.

Viens-t'en avec moi, te dis-je. Pour cela l'esprit est une belle chose! Ah! si je m'en étois avisé plutôt, je me serois épargné bien des chagrins.

SCENE XVII.

M. BERNARD, LISETTE, M. GRIFFARD.

LISETTE.

Monsieur, madame vous prie bien fort de venir, et elle ne peut pas fournir toute seule à la conversation de tant de monde.

M. BERNARD.

La double masque! il lui sied bien de me vouloir plaisanter encore; mais, ventrebleu! rira bien qui rira le dernier.

LISETTE.

Allez-vous venir, monsieur?

M. BERNARD.

Je m'en vais... je m'en vais lui servir un plat de ma façon. Tu n'as qu'à lui dire.

LISETTE, *seule*.

Par ma foi, il n'a pas trop de tort d'être fâché, et je lui trouve assez belle patience.

SCENE XVIII.

MARIANNE, LISETTE.

LISETTE.

Quoi! vous quittez ainsi votre belle-mere?

MARIANNE.

La tête me fend, Lisette; je ne puis plus résister à tant de fracas. En vérité, mon pere a bien raison de n'aimer point la campagne; et outre la dépense qu'il est obligé d'y faire, on n'y vit point assez tranquille.

LISETTE.

C'est à quoi je rêvois tout-à-l'heure. Mais songez-vous à écrire un mot à Eraste?

MARIANNE.

Tu sais bien que je n'ai pu le faire depuis qu'il est sorti d'ici.

LISETTE.

Songez donc à le faire à présent. C'est un petit étourdi qui fera quelque coup de sa tête s'il n'a point de vos nouvelles : vous savez qu'il vous l'a promis; il

est homme à vous tenir parole; et dans le chagrin où est votre pere il ne feroit pas bon l'irriter encore par cet endroit-là.

MARIANNE.

Et comment fera-t-on pour lui rendre ma lettre?

LISETTE.

Voyez; le village est-il si grand, et aurai-je tant de peine à le trouver?

MARIANNE.

Tu la lui porteras donc toi-même?

LISETTE.

Oui, je la lui porterai.

MARIANNE.

Je vais l'écrire.

SCENE XIX.

MARIANNE, LE COUSIN, LISETTE.

LE COUSIN.

Eh! où allez-vous comme ça, ma cousine? venez çà, venez çà, j'ai quelque chose à vous dire qui vous fera bien rire.

LISETTE.

Laissez-la aller, elle n'a pas le temps.

LE COUSIN.

Oh! si fait, si fait.

MARIANNE.

Dépêchez-vous donc, mon cousin.

LE COUSIN.

J'ai trouvé en arrivant ici un petit jeune monsieur, que j'ai vu quelquefois avec vous.

MARIANNE.

Paix, mon cousin.

LISETTE.

Mort de ma vie! ne parlez pas de cela.

LE COUSIN.

Oh! je me doute bien qu'il n'en faut rien dire devant le monde; et je vous ai fait signe, je ne sais combien de fois là-haut, que j'avois à vous parler en cachette.

MARIANNE.

Je ne m'en étois point aperçue.

LE COUSIN.

Je suis secret, voyez-vous; demandez, demandez à mes sœurs : j'ai toujours su toutes leurs petites affaires, et si je n'en ai jamais rien dit ni à mon pere, ni à ma mere.

MARIANNE.

Oh! mon cousin Chonchon est un bon enfant.

LISETTE.

Eh bien! vous a-t-il reconnu, ce monsieur?

LE COUSIN.

S'il m'a reconnu! il m'a tant fait de caresses, il m'a tant embrassé! Allez, ce garçon-là m'aime bien, ma cousine.

MARIANNE.

Oh! je le crois, mon cousin. Mais ne vous a-t-il rien dit?

LE COUSIN.

Il m'a demandé où j'allois; je lui ai dit que je venois ici. Il m'a dit que j'étois un petit fripon qui me divertissois bien, et que j'avois toute la mine de ne vouloir pas que mon cousin me vît seulement : il prenoit ma sœur pour quelque maîtresse que je menois promener en *catimini*.

MARIANNE.

Eh bien, mon cousin?

LE COUSIN.

Eh bien, ma cousine! il a voulu parier dix pistoles que je n'y venois pas, et j'ai parié que j'y venois, moi. L'honneur de ma sœur y étoit engagé, voyez-vous!

LISETTE.

Assurément.

LE COUSIN.

Je lui ai dit qu'il n'avoit qu'à me faire suivre, mais il n'a pas voulu; et pour plus de sûreté il m'a dit qu'il alloit m'attendre à cette petite porte du jardin qui donne dans les champs, et que si je ressortois par-là il verroit bien que je serois entré dans la maison.

MARIANNE.

Eh bien, mon cousin?

LE COUSIN.

Eh bien! j'ai été ouvrir la porte; il est entré, et il m'a payé les dix pistoles.

LISETTE.

Cela est bien honnête.

LE COUSIN.

Oui, mais il a voulu avoir sa revanche.

LISETTE.

Et commcnt sa revanche?

LE COUSIN.

Il a gagé que je ne vous viendrois pas dire qu'il est là; j'ai gagné, comme vous voyez, et il faut que vous veniez lui dire, ma cousine, s'il vous plaît.

MARIANNE.

Moi, que j'aille parler à un homme!

LISETTE.

Eh! que diantre, personne ne vous verra là; et puis voulez-vous faire perdre dix pistoles à votre cousin Chonchon?

MARIANNE.

Allons-y donc, Lisette; au moins ce n'est que pour vous faire gagner la revanche de la gageure.

LE COUSIN.

S'il veut gager encore quelque chose, je lui donnerai son tout. Allez. Ne me ferez-vous pas gagner, ma cousine?

SCENE XX.

THIBAUT, LISETTE.

THIBAUT.

Oh! par ma foi, le tour est drôle; ils ne s'attendent, morguenne, pas à ça.

LISETTE.

Quel autre incident est-ce encore ici?

THIBAUT.

Jarni, qu'il est bon là !

LISETTE.

A qui en as-tu?

THIBAUT.

Je ne sommes pus cheux nous, mon enfant; je sommes au cabaret.

LISETTE.

Au cabaret! que veux-tu dire?

THIBAUT.

Oui, morgué! au cabaret. Tiens, notre maître et monsieur Griffard venont de plaquer une vieille épée toute rouillée au-dessus de la porte, avec un bouchon de lierre, et ils ont griffonné avec un gros charbon : « A l'Epée Royale. »

LISETTE.

En voici bien d'une autre.

THIBAUT.

Dame! c'est ici l'Epée Royale, bon logis à pied et à cheval. La maison est, morgué! bian achalandée toujours.

LISETTE.

Courons avertir Marianne de l'extravagance de son pere.

THIBAUT.

Vous varrez qu'il n'y viendra pus tant de monde.

SCENE XXI.

M. BERNARD, M. GRIFFARD, THIBAUT, *et peu après* DORANTE.

M. GRIFFARD.

Cette invention est admirable.

M. BERNARD.

Nous allons voir des gens bien penauds.

THIBAUT.

Le diable m'emporte si vous n'avez plus d'esprit que li!

M. BERNARD.

Tu peux à présent laisser entrer tout le monde.

THIBAUT.

Moi! j'appellerai les passans, si vous voulez, et je gage que vous allez couper la gorge à tous les autres cabaretiers; ils ne gagneront pas de l'eau. V'là monsieur votre fils qui ne se doute pas de la manigance.

M. BERNARD.

Qu'est-ce, Dorante? vous voilà bien seul aujourd'hui; vous avez pourtant coutume de ne pas revenir sans compagnie.

DORANTE.

J'ai pris un peu les devants, mon pere, pour vous prier instamment de faire un accueil favorable à celle que je vous amene aujourd'hui.

M. BERNARD.

Pourquoi non? vous êtes le maître; on vous fait

honneur et à moi aussi. Vous êtes-vous bien diverti? d'où venez-vous?

DORANTE.

Le mieux du monde, et j'ai trouvé une occasion tout-à-fait avantageuse pour nous procurer des amis dans la province.

M. BERNARD.

J'en suis ravi, je vous assure; il est bon de connoître d'honnêtes gens.

DORANTE.

C'est un accommodement qu'on veut faire entre deux gentilshommes qui, depuis vingt-cinq ou trente ans, sont à couteaux tirés pour une dispute qu'eurent autrefois leurs grands-peres.

M. BERNARD.

Voilà une querelle bien ancienne, et cela est glorieux à accommoder.

DORANTE.

Ces affaires-là font toujours honneur aux personnes chez qui elles se terminent.

M. BERNARD.

Assurément.

DORANTE.

J'appréhendois, mon pere, que la chose ne vous fît point autant de plaisir que cela me paroît vous en faire.

M. BERNARD.

Pourquoi cela?

DORANTE.

Je sais que vous n'aimez point la dépense.

M. BERNARD.

Oh! je suis bien changé depuis que vous ne m'avez vu. Sont-ils beaucoup ?

DORANTE.

Huit ou dix de chaque côté.

M. BERNARD.

Ce n'est guere.

DORANTE.

Les uns vont arriver, et les autres seront ici demain matin.

M. BERNARD.

Oh! çà, çà, je vais me préparer pour les recevoir.

DORANTE.

Ah! mon pere, que je vous ai d'obligation!

M. BERNARD.

Ce sont des gens de bonne chere et de plaisir, n'est-ce pas ?

DORANTE.

Oui, mon pere, les plus honnêtes gens du monde.

M. BERNARD.

Tant mieux. Je suis à vous dans un moment; ne vous ennuyez pas.

SCENE XXII.

DORANTE, THIBAUT.

THIBAUT, *à part.*

Il leur va jouer quelque tour de maître Gonin. Tudieu! v'là un futé manœuvre. Il ne faut faire semblant de rien.

DORANTE.

Cela est admirable. Comme mon pere est changé d'humeur depuis trois jours! Thibaut, ne trouves-tu pas cela tout extraordinaire?

THIBAUT.

Oui, morgué! cela est tout-à-fait bouffon.

DORANTE.

Ne sais-tu point d'où vient un si prompt changement?

THIBAUT, *riant.*

C'est que...

DORANTE.

A qui en a donc ce maroufle?

THIBAUT, *riant.*

Monsieur, c'est que... Morgué! c'est un drôle de corps que votre pere.

DORANTE.

Ecoute, si tu me fais prendre un bâton...

THIBAUT.

Ne vous fâchez donc point, v'là vos houberiaux qui arrivent.

SCENE XXIII.

DORANTE, THIBAUT, TROIS HOBEREAUX.

DORANTE.

Soyez les bien-venus, messieurs. Qu'on mette les chevaux de ces messieurs à l'écurie.

LE PREMIER HOBEREAU.

Savez-vous que vous êtes bien logé?

DORANTE.

La maison est assez agréable.

LE DEUXIEME HOBEREAU.

Et le fief est bien noble, qui plus est.

DORANTE.

Oui, la terre est fort belle.

LE DEUXIEME HOBEREAU.

Eh! à qui le dites-vous? Cette maison-ci devroit être à moi; et c'est feu mon grand-pere qui l'avoit vendue au pere de celui qui l'a vendue à monsieur votre pere.

DORANTE.

Je le crois bien. Çà, messieurs, ne parlons point aujourd'hui d'affaires, et ne songeons ce soir qu'à nous divertir. Où sont donc ces autres messieurs?

LE TROISIEME HOBEREAU.

Ils n'arriveront d'une bonne heure; et comme leurs jumens sont pleines, ils n'ont jamais voulu les faire galoper.

DORANTE.

Ne voulez-vous point vous débotter?

LE PREMIER HOBEREAU.

Non, s'il vous plaît; ma botte me tient la jambe fraîche.

DORANTE.

Est-ce que vous êtes botté à cru?

LE PREMIER HOBEREAU.

Savez-vous bien qu'en été il n'y a rien de meilleur.

LE DEUXIEME HOBEREAU.

Moi, je trouve qu'il n'y a rien de si commode que de ne se botter qu'avec des guêtres.

DORANTE.

Vous avez raison. (*à M. Bernard qui entre.*) Mais, mon pere, quel équipage est-ce là?

SCENE XXIV.

M. BERNARD, *habillé en cuisinier;* DORANTE, M. GRIFFARD, LES TROIS HOBEREAUX.

M. BERNARD.

C'est un déshabillé pour la cuisine.

DORANTE.

Comment! mon pere...

M. BERNARD.

Sont-ce là ces messieurs?

DORANTE.

Oui, mon pere.

M. BERNARD.

Çà, vîtement, dépêchons-nous, une chambre pour ces messieurs. Voulez-vous descendre dans la cuisine pour voir ce que vous mangerez?

LE PREMIER HOBEREAU.

Vous vous moquez de nous, monsieur, et votre ordinaire nous suffit.

M. BERNARD.

A table d'hôte? je vous entends, tant par tête. Combien êtes-vous, s'il vous plaît?

DORANTE.

Mon pere, que dites-vous là ? que faites-vous ? quel est votre dessein ?

M. BERNARD.

Paix, mon fils, vous êtes une bête.

LE DEUXIEME HOBEREAU.

Dans quelle chienne de maison nous a-t-on amenés ?

M. BERNARD.

C'est à l'Epée royale, à votre service.

DORANTE.

Mon pere!

M. BERNARD.

Il y a de bon vin; mais je le fais bien payer.

LE TROISIEME HOBEREAU.

C'est une piece qu'on nous fait.

DORANTE.

Ah! je creve.

M. BERNARD.

Vous pouvez voir ailleurs, messieurs : on vous accommodera peut-être mieux; mais pour moi je suis cher, je vous l'avoue.

DORANTE.

Je suis dans le dernier désespoir.

LE DEUXIEME HOBEREAU.

La raillerie est un peu forte.

DORANTE.

Messieurs, ne prenez point, je vous conjure, pour...

LE DEUXIEME HOBEREAU.

Mon petit gentilhomme cabaretier, je ne vous dis pas adieu.

DORANTE.

Mon cher monsieur de la Garanniere!

LE DEUXIEME HOBEREAU.

Qu'on bride mon cheval.

M. GRIFFARD.

En voilà déja un de parti.

DORANTE.

Monsieur de Trofignac, empêchez de grace...

LE TROISIEME HOBEREAU.

Touchez là.

DORANTE.

Mon cher ami!

LE TROISIEME HOBEREAU.

Je vous assommerai avant qu'il soit peu.

DORANTE.

Ils sont en droit de me dire cent fois pis encore.

LE PREMIER HOBEREAU.

Monsieur de l'Epée royale, vous aurez au premier jour les étrivieres de ma façon.

DORANTE.

Ah! je n'ai plus de mesure à garder, me voilà déshonoré pour toute ma vie, et je ne dois songer qu'à mourir.

M. BERNARD.

Monsieur mon fils, cela vous apprendra à vivre.

DORANTE.

Moi, votre fils! à vos manieres, je ne reconnois

point mon pere, et je vais publier moi-même l'indignité d'un tel procédé.

M. BERNARD.

Les voilà pourtant partis, et l'Épée royale fait ces merveilles.

SCENE XXV.

M. BERNARD, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

Il n'y avoit point d'autre remede pour vous défaire de tous ces gens-là.

M. BERNARD.

Je voudrois bien savoir ce que dira madame ma femme de tout ceci.

M. GRIFFARD.

Oh! vous le saûrez, elle vous le dira à vous-même; elle ne se contraint pas avec vous.

M. BERNARD.

Oui, mais je serois ravi d'entendre ce qu'ils disent entre eux de l'invention que j'ai trouvée.

M. GRIFFARD.

Cela n'est pas bien difficile. Mais voici quelqu'un.

SCENE XXVI.

M. BERNARD, M. GRIFFARD, LISETTE, LA FLECHE, *et peu après* MADAME BERNARD.

LISETTE.

Quoi! ce grand monsieur qui nous a trouvés dans le jardin?

LA FLECHE.

Oui, te dis-je, c'est l'oncle de mon maître, qui est capitaine des gardes de tout ce pays-ci. Il aime son neveu à la folie.

M. BERNARD.

Comment diable! voilà le valet d'Eraste; est-ce qu'Eraste seroit chez moi?

LA FLECHE.

Oh! par ma foi, voilà monsieur Bernard.

M. BERNARD.

Que fais-tu ici, coquin?

LA FLECHE.

Rien, monsieur; je demandois une chambre à cette fille pour mon maître.

M. BERNARD.

Une chambre pour ton maître?

LISETTE.

Oui, monsieur; Eraste est là-haut avec madame et mademoiselle votre fille.

M. BERNARD.

Eraste est avec ma fille?

LA FLECHE.

Oui, monsieur; mais je voudrois bien savoir où il couchera, pour y mettre nos hardes.

M. BERNARD.

Comment, coquin!

LA FLECHE.

Savez-vous bien que vous tenez le plus beau cabaret de toute la route?

M. BERNARD.

Attends, attends, je m'en vais t'apprendre...

LA FLECHE.

Faites-moi toujours tirer chopine, je vous prie.

MADAME BERNARD, *entrant, en colere.*

Eh! bon dieu! monsieur, qu'est-ce que tout ceci? Ne rougissez-vous point de vouloir faire un cabaret de votre logis, et trouvez-vous que l'équipage où vous êtes convienne fort à un homme de votre caractere?

M. BERNARD.

Pourquoi non, madame? ne vaut-il pas autant vendre mon vin à la campagne, que de le faire vendre à pot dans Paris, comme la plupart de mes confreres?

MADAME BERNARD.

Eh, fi! monsieur.

M. BERNARD.

Je me moque de cela, et je ne veux point être ruiné.

MADAME BERNARD.

Oh bien, monsieur, vous êtes plus près de l'être

que vous ne vous l'imaginez. Je n'entends point du tout les affaires; mais il y a là-haut des gens en disposition de vous en faire une très mauvaise.

M. BERNARD.

Comment donc, madame, une mauvaise affaire?

SCENE XXVII.

M. BERNARD, MADAME BERNARD, ERASTE, M. GRIFFARD, LA FLECHE.

ÉRASTE.

Non, monsieur, n'appréhendez rien.

M. BERNARD.

Ah, ah! monsieur, que venez-vous faire chez moi? Ne vous ai-je pas fait dire...

ÉRASTE.

Ecoutez-moi, s'il vous plaît, et vous ne vous plaindrez pas que je sois chez vous, assurément. La sottise qu'a faite un de vos valets de tuer un cerf qui s'étoit sauvé chez vous, et qu'on a trouvé caché dans votre écurie, suffiroit pour renverser une fortune encore mieux établie que la vôtre; et je ne sais même si mon oncle ne risquera pas la sienne en ne poussant pas la chose. Cependant, monsieur, si vous voulez bien que j'aie l'honneur d'être votre gendre, il n'en sera jamais parlé.

M. BERNARD.

Non, monsieur; et je ne donnerai ma fille qu'à un homme qui achetera ma maison, car je m'en veux défaire.

ÉRASTE.

Qu'à cela ne tienne, monsieur; je vous rendrai tout ce qu'elle vous a coûté, et vous y serez toujours le maître.

M. BERNARD.

Non, s'il vous plaît, et vous commencerez dès aujourd'hui même à en faire les honneurs et la dépense.

ÉRASTE.

De tout mon cœur.

M. BERNARD.

Eh bien! je vous donne donc ma fille pour être défait de ma maison.

ÉRASTE.

Allons rejoindre la compagnie; je voudrois bien qu'elle fût plus nombreuse.

MADAME BERNARD.

Mais le pauvre Dorante a sur les bras une fort mauvaise affaire.

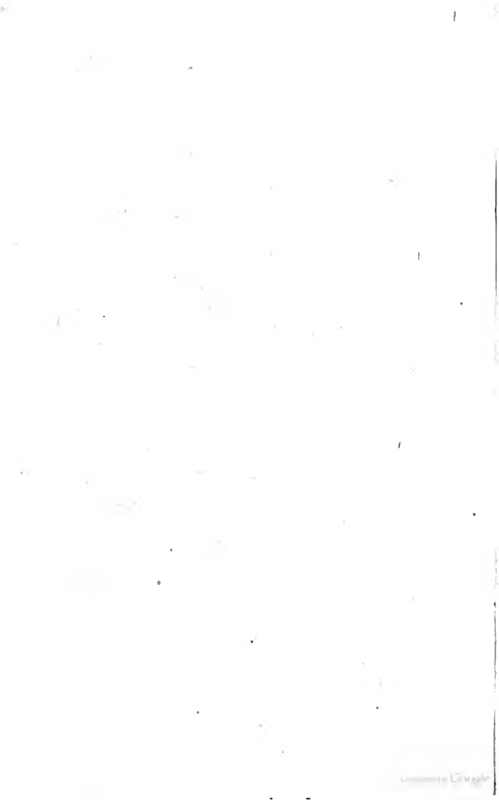
ÉRASTE.

Nous accommoderons tout, madame; et ces messieurs qu'il avoit amenés ne refuseront pas d'être des noces.

LA FLECHE.

Mon maître n'est pas mal dans ses affaires; avec une jolie femme et une maison de bouteille, il aura plus d'amis qu'il ne voudra.

FIN DE LA MAISON DE CAMPAGNE.



EXAMEN

DE LA MAISON DE CAMPAGNE.

CETTE comédie est d'une gaieté franche : la décence n'y est point blessée ; et, de toutes les amoureuses mises en scene par Dancourt, Marianne est la seule qui parle en jeune personne : on s'aperçoit que l'auteur comptoit assez sur les ressources que lui fournissoit son sujet pour négliger d'y faire entrer aucune intrigue d'amour. Il ne s'écarte pas un seul instant de son but, qui est d'exposer les désagrémens de ces maisons de campagne, où chacun se croit en droit de s'établir, sous prétexte qu'aux champs on agit sans façon. Tout s'arrange, se succede pour désoler M. Bernard ; et l'on approuve d'autant plus aisément le parti qu'il prend, qu'on lui pardonneroit même de mettre le feu à sa maison s'il n'avoit que ce moyen pour en être débarrassé : femme, fils, neveu, cousin, cousine, voisins, voyageurs, ceux qu'il connoît, ceux qu'il ne connoît pas, se regardent comme autorisés à faire des invitations : il est le seul qui n'en fasse point, et cependant il se trouve avoir chez lui vingt personnes dont pas une ne parle de se retirer le soir, et dont il doit nourrir les valets et les chevaux. Cette situation est comique, et l'auteur ne l'a exagérée qu'autant qu'il convient à la perspective du théâtre. Les scenes qui accablent M. Bernard dans un jour, se répetent assez souvent à la campagne pour que chacun ait pu être témoin de quelques-unes : ainsi la vérité des détails s'unit, dans cette piece, à la vérité du dialogue, qu'il faut toujours admirer dans les pieces de Dancourt. Les personnages sont

nombreux, et ne se ressemblent point; le neveu agit en militaire, le fils en jeune homme qui veut se donner de l'importance auprès des gentilshommes campagnards; le petit cousin a toute la niaiserie d'un fils de bourgeois abandonné à lui-même pour la premiere fois; le Marquis gascon évite très naturellement de comprendre M. Bernard, et le Baron conserve le ton libre d'un seigneur qui croit honorer celui qui le reçoit: toutes ces nuances bien saisies jettent de la variété dans des scenes qui ont le même but: aussi sent-on à la lecture de cette petite comédie qu'elle a été faite par un homme qui avoit une grande habitude du monde et du théâtre.

FIN DE L'EXAMEN DE LA MAISON DE CAMPAGNE.

L'ÉTÉ DES COQUETTES,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE DANCOURT,

Représentée, pour la premiere fois, le 12 juillet 1690.

ACTEURS.

ANGÉLIQUE.
CIDALISE, amie d'Angélique.
LA COMTESSE DE MARTIN-SEC.
CLITANDRE.
M. PATIN, financier.
L'ABBÉ CHEURPIED.
DES SOUPIRS, maître à chanter.
LISETTE, suivante d'Angélique.
JASMIN, laquais d'Angélique.
LA FLEUR, laquais de M. Patin.

La scene est dans la maison d'Angélique.

L'ÉTÉ
DES COQUETTES,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Oh çà! madame, parlons un peu raison, s'il nous est possible.

ANGÉLIQUE.

Oh! ma chere enfant, laisse-moi en repos, je te prie; le seul mot de raison me fait mourir. A mon âge, faite comme je suis, je passerois pour folle dans le monde si l'on me soupçonnoit seulement de savoir ce que c'est que la raison.

LISETTE.

Eh bien, soit : parlons donc caprice, puisque le terme de raison vous effarouche. Comment vous accommodez-vous de celui qui a pris à madame votre mere de vouloir vous faire épouser votre vieux cousin?

ANGÉLIQUE.

Le mieux du monde. Ma mere me passe tant de bagatelles : je serois bien injuste de ne lui pas souffrir au moins la liberté de vouloir de certaines choses.

LISETTE.

Quoi! vous l'épouserez?

ANGÉLIQUE.

Nullement.

LISETTE.

Et madame votre mere?

ANGÉLIQUE.

Je serai toujours complaisante et soumise à ses volontés, je me ferai un devoir de lui obéir aveuglément; mais je prendrai si bien mes mesures que monsieur mon cousin ne voudra point de moi.

LISETTE.

Il n'y a rien de mieux imaginé.

ANGÉLIQUE.

Je ne regarde le mariage qu'avec frayeur; ce que j'en entends dire me fait frémir : c'est un engagement que mille personnes se repentent d'avoir pris, et dont aucune n'est satisfaite. Il n'est point de femmes qui s'en louent, et les plus modestes croient beaucoup faire de ne pas s'en plaindre.

LISETTE.

Ma foi! je ne suis pas de votre sentiment : ce que j'entends dire du mariage ne m'en dégoûte point du tout; et ce que j'en imagine me paroît tout-à-fait joli.

ANGÉLIQUE.

Tu feras bien de t'en tenir à l'imagination, pour n'être pas détrompée.

LISETTE.

Vous n'avez pas toujours été dans ce goût-là; et Clitandre...

ANGÉLIQUE.

Le temps du départ est venu bien à propos : sans le voyage d'Allemagne j'aurois peut-être fait l'extravagance de l'épouser.

LISETTE.

Mais vous l'aimez ?

ANGÉLIQUE.

Je ne sais. Il ne m'ennuie pas tant qu'un autre : je lui trouve plus d'esprit, des manieres plus tendres et plus insinuantes, la conversation plus enjouée, le cœur mieux fait...

LISETTE.

Vous aviez du plaisir à le voir?

ANGÉLIQUE.

Oui.

LISETTE.

Vous receviez ses lettres avec joie?

ANGÉLIQUE.

Oui.

LISETTE.

Son absence vous fait peine?

ANGÉLIQUE.

D'accord.

LISETTE.

Les dangers où il peut être exposé vous causent de l'inquiétude?

ANGÉLIQUE.

Beaucoup, je te l'avoue.

LISETTE.

Et vous ne savez si vous l'aimez?

ANGÉLIQUE.

Non; il me semble que je n'aime personne.

LISETTE.

Mort de ma vie! la voix publique est donc bien injuste!

ANGÉLIQUE.

Comment?

LISETTE.

Elle vous accuse d'aimer tout le monde.

ANGÉLIQUE.

Non, de bonne foi, je n'aime personne; mais je suis ravie d'être aimée: c'est ma folie; j'en demeure d'accord.

LISETTE.

C'est celle de toutes les jolies femmes; et vous êtes folle à meilleur titre que pas une.

ANGÉLIQUE.

Cependant je ne suis point coquette, et tout ce que je fais n'est que simple curiosité.

LISETTE.

Curiosité!

ANGÉLIQUE.

Oui; je me plais à connoître les différens effets

que l'esprit et la beauté peuvent produire dans les cœurs.

LISETTE.

N'entre-t-il point aussi un peu de malice dans votre fait?

ANGÉLIQUE.

Quelquefois. Mon maître à chanter, par exemple... je ne serai point contente que je ne l'aie fait mettre aux Petites-Maisons.

LISETTE.

Vous lui fîtes passer dernièrement une bonne nuit sous vos fenêtres.

ANGÉLIQUE.

Si la pluie n'avoit cessé, je ne lui aurois donné audience qu'à onze heures du matin.

LISETTE.

Ma foi, madame, vous n'avez point de conscience : il étoit percé jusqu'aux os.

ANGÉLIQUE.

Ne suis-je pas heureuse de savoir me divertir de toutes sortes d'originaux?

LISETTE.

Oui, vraiment; et je commence à connoître qu'une fille d'esprit n'a jamais le loisir de s'ennuyer.

ANGÉLIQUE.

Il est bon de s'accommoder aux temps et aux situations où l'on se trouve.

LISETTE.

Vous avez raison.

ANGÉLIQUE.

Tant que durera la guerre, si l'on ne s'humanisoit un peu, on mourroit d'ennui tout l'été.

LISETTE.

Assurément.

ANGÉLIQUE.

Il faut se faire une occupation dans la vie.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus louable.

ANGÉLIQUE.

J'y trouve une especę de mérite même : on polit un homme de robe, on apprend à vivre à un abbé, on met un jeune homme dans le monde; l'hiver vient insensiblement, et l'on se trouve dans son centre.

LISETTE.

Que la conduite est une belle chose!

SCENE II.

ANGELIQUE, LISETTE, JASMIN, *et peu après* LA FLEUR.

JASMIN.

De la part de monsieur Patin, madame.

ANGÉLIQUE.

Qu'on fasse entrer. (*la Fleur paroît.*) Il m'envoie l'argent que je lui gagnai hier au soir. (*à la Fleur.*) Ton maître est bien exact.

LA FLEUR.

Il seroit venu lui-même, madame; mais il a eu ce matin des affaires au grand bureau.

ANGÉLIQUE, *lit.*

« Vous m'avez ruiné, madame, et je ne puis vous « payer comptant que deux cents pistoles. Je vous « envoie, pour nantissement des cent autres, un dia- « mant que vous avez trouvé beau, et que je repren- « drai pour mille écus toutefois et quantes. Fait à « Paris, en mon bureau, l'an de grace 1690, et du « bail courant le troisieme.

« CÉSAR-ALEXANDRE PATIN. »

LISETTE.

Les beaux noms pour un financier!

ANGÉLIQUE.

Voilà des manieres tout-à-fait galantes.

LISETTE.

Et très solides. Il y a peu de gens qui puissent écrire si noblement.

ANGÉLIQUE.

Prenez cette bourse, Lisette, et donnez dix louis à ce valet-de-chambre.

LA FLEUR.

Voilà le diamant, madame.

ANGÉLIQUE.

Dis à ton maître que je veux souper ce soir avec lui : s'il ne vient pas, nous nous brouillerons ensemble. (*la Fleur sort.*)

LISETTE.

César-Alexandre Patin est un financier fort bon à décrasser, madame.

ANGÉLIQUE.

C'est à moi qu'il est redevable du peu de no-

blesse qu'il commence à mettre dans ses manieres.

LISETTE.

Eh! madame, voilà Cidalise : il y a mille ans que vous ne l'avez vue.

SCENE III.

ANGELIQUE, CIDALISE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Eh! bonjour, mon aimable petite; et d'où sortez-vous?

CIDALISE.

J'aurai tout le temps de vous le dire; je viens avec vous passer toute la journée.

ANGÉLIQUE.

J'en suis ravie.

LISETTE.

Nous ne nous ennuierons pas aujourd'hui.

CIDALISE.

Nous dînerons aux bougies, premièrement : j'ai des chagrins que je veux dissiper par quelque plaisir extraordinaire.

ANGÉLIQUE.

Tu seras contente. Es-tu mariée?

CIDALISE.

Le ciel m'en préserve!

ANGÉLIQUE.

Et ton vieux tuteur est-il mort?

CIDALISE.

Non; c'est un tuteur éternel.

ANGÉLIQUE.

Te veut-il toujours épouser?

CIDALISE.

Il me persécute plus que jamais.

ANGÉLIQUE.

Me hait-il toujours?

CIDALISE.

En perfection. Il est pour vous ce que votre mere est pour moi.

ANGÉLIQUE.

Ma mere est à la campagne.

CIDALISE.

Et mon persécuteur aussi.

LISETTE.

L'heureuse rencontre!

CIDALISE.

Lisette, donne cette pistole à mes porteurs; tant qu'elle durera qu'ils ne sortent point du cabaret.

LISETTE.

Cela est de fort bon sens.

SCENE IV.

ANGELIQUE, CIDALISE.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! ma chere enfant, comment vont tes affaires?

CIDALISE.

Tout-à-fait mal; et je suis à la veille de prendre le parti d'un couvent.

ANGÉLIQUE.

Le parti d'un couvent!

CIDALISE.

Quand on ne peut vivre heureusement au monde, n'est-ce pas être sage d'y renoncer?

ANGÉLIQUE.

Eh! qui t'empêche d'être heureuse?

CIDALISE.

Le testament de mon pere, qui m'attache à ce que je hais, et qui ne me permet pas d'être à ce que j'aime.

ANGÉLIQUE.

Quoi! tu t'amuses à aimer? Es-tu folle? A ton âge aimer! tu n'y songes pas.

CIDALISE.

Comment donc?

ANGÉLIQUE.

Je ne m'étonne pas que tu te trouves malheureuse.

CIDALISE.

Est-ce que tu n'aimes pas, toi?

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment. Je souffre qu'on m'aime; et quand je ne me fâche point de me l'entendre dire, je prétends qu'on m'a grande obligation.

CIDALISE.

Nous ne nous ressemblons donc guere; car pour moi je sais toujours gré aux personnes qui m'aiment; et de tous ceux qui me l'ont dit, je n'ai jamais haï que mon tuteur.

ANGÉLIQUE.

Tu as donc grand nombre d'amans?

CIDALISE.

Oui; mais je n'en aime qu'un; et s'il m'aime toujours je l'aimerai toute ma vie.

ANGÉLIQUE.

Eh! quel est cet heureux mortel?

CIDALISE.

Tu ne le connois pas.

ANGÉLIQUE.

Peut-être: on le nomme?

CIDALISE.

Je n'ai rien de caché pour toi; on l'appelle Clitandre.

ANGÉLIQUE.

Clitandre, dites-vous?

CIDALISE.

Tu le connois?

ANGÉLIQUE.

Il n'est pas impossible qu'il y ait plus d'un Clitandre dans le monde.

CIDALISE.

Celui que je connois est le vrai Clitandre; mais son nom m'a paru vous embarrasser : vous le connoissez assurément.

ANGÉLIQUE.

C'est un jeune homme assez bien fait?

CIDALISE.

Tout des mieux faits.

ANGÉLIQUE.

Spirituel et de bon goût?

CIDALISE.

Plein d'esprit et de délicatesse.

ANGÉLIQUE.

D'une conversation agréable?

CIDALISE.

Qui ne m'a jamais ennuyée.

ANGÉLIQUE.

Il est de famille de robe?

CIDALISE.

Oui; mais il ne laisse pas d'aller à l'armée.

ANGÉLIQUE.

Volontaire?

CIDALISE.

Vous le connoissez; c'est lui-même. Parlez, m'est-il fidele? ne me déguisez rien. Me trompe-t-il? vous le savez.

ANGÉLIQUE.

Mais vraiment, à ce compte, il faut qu'il trompe l'une de nous deux.

CIDALISE.

Ah! je suis la malheureuse, il vous aime.

ANGÉLIQUE.

Il me le juroit encore la veille de son départ.

CIDALISE.

La veille de son départ!

ANGÉLIQUE.

Il n'y a guere plus d'un mois.

CIDALISE.

Un mois, dites-vous? Ah! je respire. Vous êtes la plus trompée; il n'y a que quinze jours qu'il s'en est allé.

ANGÉLIQUE.

Comment?

CIDALISE.

Tout le monde le croyoit parti comme vous; mais il a été quelque temps caché dans une maison voisine de la nôtre, dont les fenêtres répondoient aux miennes.

ANGÉLIQUE.

Cela est fort passionné; et que faisoit-il dans cette maison?

CIDALISE.

Il passoit les jours à m'écrire, et les nuits à m'entretenir.

ANGÉLIQUE.

Ah! je n'en appelle plus. Je suis la sacrifiée. Voilà filer le parfait amour.

CIDALISE.

Tu vas être en colere contre moi?

ANGÉLIQUE.

Moi, mon enfant? je donnerois tous les hommes du monde pour une amie. Un amant de moins n'est pas une affaire, et ma cour n'est que trop nombreuse.

CIDALISE.

Que tu es heureuse!

SCENE V.

ANGELIQUE, CIDALISE, LISETTE.

LISETTE.

Voilà votre petit maître à chanter, madame.

ANGÉLIQUE.

Je ne prendrai point de leçon aujourd'hui.

LISETTE.

Ah! madame, ne lui faites pas perdre son étalage: il est paré, poudré, beau comme un Adonis; il a du blanc, du rouge, et des mouches.

CIDALISE.

Ah! ma bonne, en faveur du rouge et des mouches, il ne faut pas le renvoyer : il nous réjouira.

LISETTE.

Ce seroit un petit homme à s'aller pendre.

ANGÉLIQUE.

Mais je ne suis point en humeur de chanter, Lisette.

LISETTE.

Qu'importe ? il vous fredonnera quelques airs nouveaux.

CIDALISE.

Je serai ravie de l'entendre.

ANGÉLIQUE.

Les cœurs tendres sont pour la musique : qu'il entre.

CIDALISE.

Clitandre te tient au cœur : quelque mine que tu fasses, tu es fâchée contre moi.

ANGÉLIQUE.

Eh! fi! fi! tu te moques; moi, fâchée pour la perte d'un soupirant! J'en ai tous les jours une vingtaine de renvoi dans mon antichambre. Approchez, monsieur Des Soupirs, approchez.

SCENE VI.

ANGELIQUE, CIDALISE, DES SOUPIRS, LISETTE.

CIDALISE.

Ah! ma bonne, quel excès de magnificence! Je croyois que la danse seule pouvoit suffire à de si grands airs.

ANGÉLIQUE.

La danse a tenu quelque temps le haut du pavé; mais monsieur Des Soupirs fait prendre le pas à la musique.

LISETTE.

Ah! cela n'est-il pas juste? C'est la musique qui fait aller la danse; mais la danse ne fait point chanter la musique.

CIDALISE.

C'est une vérité incontestable.

LISETTE.

Assurément, et par toutes sortes de raisons, les chevaliers de c-sol-ut doivent l'emporter sur les marquis de la capriole.

DES SOUPIRS.

Je me suis donné un carrosse depuis quelques jours, madame.

ANGÉLIQUE.

Un carrosse, monsieur Des Soupirs! Voilà une matiere belle pour la médisance. Combien de



femmes vont être soupçonnées d'avoir part à cet équipage !

DES SOUPIRS.

Vous ne sauriez croire, madame, tous les contes qui s'en font déja, et les plaisanteries qu'on m'en dit à moi-même.

CIDALISE.

Elles n'ont rien de désavantageux pour vous, et vous êtes toujours le héros de tous les contes qu'on peut faire.

DES SOUPIRS.

Madame !

LISETTE.

Mais vous ne parlez point à monsieur de son teint. Où le prend-il, madame ? On peut dire qu'aussi bien que les mouches, il est assurément de la bonne faiseuse.

ANGÉLIQUE.

Tais-toi donc, folle.

LISETTE.

Monsieur Des Soupirs est bon prince, madame : il entend raillerie autant qu'homme du monde.

CIDALISE.

Mais voyez donc, madame, qu'il est bien fait, et qu'il a bon air !

DES SOUPIRS.

Madame!

CIDALISE.

Qu'il soutient spirituellement tous les complimens qu'on lui fait!

DES SOUPIRS.

Madame!

ANGÉLIQUE.

Comment! ma chere, c'est son moindre talent que la musique.

DES SOUPIRS.

Madame!

CIDALISE.

Qu'il y a de délicatesse dans tout ce qu'il dit.

LISETTE, *à part.*

Voilà un pauvre petit diable en bonne main!

DES SOUPIRS.

A vous parler naturellement, madame, je n'ai jamais regardé la musique que comme un amusement.

ANGÉLIQUE.

N'a-t-il pas raison?

DES SOUPIRS.

J'étois né pour tout autre chose; mais je ne me repens point du parti que j'ai pris, puisqu'il me donne quelquefois les moyens d'être auprès de madame.

CIDALISE.

Ah! voilà du plus tendre et du plus délicat!

ANGÉLIQUE.

Malgré la guerre et la saison, je ne manque point de fleurettes, comme tu vois.

DES SOUPIRS, *chante.*

Le printemps de Paris chassera les plumets,
Les ardeurs de l'été feront tarir la Seine;

Mais, sans adorateurs, jamais
Nulle saison ne surprendra Climene.

ANGÉLIQUE.

Ah! que cela est joliment tourné!

CIDALISE.

C'est un impromptu, je crois?

DES SOUPIRS.

Oui, madame.

ANGÉLIQUE.

Climene, c'est moi apparemment?

DES SOUPIRS.

Oui, madame.

CIDALISE.

Je ne croyois pas que monsieur Des Soupirs fît des vers.

LISETTE.

Cela vous étonne? Fou, musicien et poëte, qui dit l'un dit l'autre; c'est la même chose.

CIDALISE.

Poëte et musicien! il pourroit faire tout seul un opéra.

ANGÉLIQUE.

Ne pensez pas railler; il réussiroit mieux qu'un autre.

CIDALISE.

Je ne raille point.

ANGÉLIQUE.

Allons, monsieur Des Soupirs, chantez-nous quelque air nouveau, je vous prie, de votre composition.

DES SOUPIRS.

Voulez-vous prendre votre théorbe, madame?

ANGÉLIQUE.

Je ne saurois.

DES SOUPIRS.

Vous ne chanterez pas, madame?

ANGÉLIQUE.

Non, je vous prie de m'en dispenser.

LISETTE.

La voix de madame a la migraine. Chantez.

DES SOUPIRS, *chante.*

Que je hais la clarté du jour!
Que cette nuit m'a paru belle!
Favorable à mon tendre amour,
Elle m'a fait revoir ma bergere fidele;
Et le soleil, par son retour,
M'a forcé de m'éloigner d'elle.

LISETTE.

Ma foi, vous fûtes pourtant bien mouillé; et le soleil, ou un fagot, ne vous auroit point incommodé.

DES SOUPIRS.

Cet endroit n'exprime-t-il pas bien le chagrin qu'on a de quitter ce qu'on aime?
« Et le soleil, etc. »

ANGÉLIQUE.

Cela est parfait.

DES SOUPIRS.

Les paroles, que vous en semble?

CIDALISE.

Elles sont d'une grande beauté.

ANGÉLIQUE.

Et tout-à-fait dans la nature.

DES SOUPIRS.

Elles sont vraies du moins, et je sais la chose d'original.

CIDALISE.

Je l'entends; il en est l'auteur et le sujet.

DES SOUPIRS.

Madame!

ANGÉLIQUE.

Avec quelle modestie il s'en défend! Au moins, monsieur Des Soupirs, je veux que vous me donniez cet air.

DES SOUPIRS.

Quand il vous plaira, madame.

CIDALISE.

J'en retiens un; mais je veux savoir l'aventure.

ANGÉLIQUE.

Entrez dans mon cabinet, et faites-en deux copies, en attendant qu'on nous serve. Vous dînerez avec nous.

DES SOUPIRS.

Madame!

ANGÉLIQUE.

Conduisez-le dans mon cabinet, Lisette; il y trouvera tout ce qu'il lui faut.

LISETTE.

Allons, venez, petit fripon. Cela est plus heureux qu'un honnête homme.

SCENE VII.

ANGELIQUE, CIDALISE.

CIDALISE.

Tu n'es pas bonne, au moins.

ANGÉLIQUE.

Te crois-tu meilleure que moi?

CIDALISE.

Je n'ai fait que te seconder.

ANGÉLIQUE.

Tu vois les plaisirs innocens que je me donne pendant l'absence du beau monde.

CIDALISE.

Ils sont innocens, il est vrai : mais penses-tu qu'on les regarde du bon côté? Ces petits messieurs sont fanfarons; ils ont trop peu d'esprit pour s'apercevoir qu'on les raille, et trop bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'on les aime : ils se font bun onheur de le publier, et ne trouvent que trop de personnes qui, par bêtise ou par malice, sont faciles à persuader.

ANGÉLIQUE.

Ah! que la morale a bonne grace dans ta bouche, et que tu fais bien des réflexions! Nous verrons, l'hiver qui vient, de tes maximes sur les écrans.

CIDALISE.

Fort bien, et l'on fera peut-être un tableau d'almanach de tes aventures.

ANGÉLIQUE.

J'en serois ravie; cela me feroit connoître à mille gens qui ne savent pas que je suis au monde.

SCENE VIII.

CIDALISE, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur Des Soupirs est content comme un petit roi, madame. Il est entré mystérieusement dans votre cabinet comme si je l'eusse fait cacher; et je gagerois qu'il prend ceci pour une aventure dans les formes.

CIDALISE.

Tu vois que mes réflexions sont assez justes.

ANGÉLIQUE.

Je viens d'entendre arrêter un carrosse.

LISETTE.

C'est monsieur l'Abbé que j'ai vu par la fenêtre.

CIDALISE.

Quoi! tu donnes dans les abbés, ma bonne, toi qui ne les pouvois souffrir ?

ANGÉLIQUE.

Veux-tu que je demeure seule? Faute de meilleure compagnie, on s'accoutume à ces messieurs-là.

LISETTE.

Oh! celui-ci n'est pas comme un autre; il n'a point de bénéfice; et il n'a pris le petit collet que pour ne point marcher à l'arriere-ban.

ANGÉLIQUE.

Tais-toi donc, il va venir.

LISETTE.

Bon! bon! madame, avant qu'il ait consulté son petit miroir de poche, mordu ses levres, arrangé les boucles de sa perruque, et pris l'avis de tous ses laquais sur sa parure, il en a pour un bon quart-d'heure sur l'escalier.

CIDALISE.

La plupart des jeunes abbés sont fous de leur ajustement.

LISETTE.

Jeune, madame? Celui-ci a cinquante bonnes années; et je ne désespere pourtant pas qu'au premier jour, pour toucher le cœur de madame, il n'arbore le plumet, et ne se fasse cornette de cavalerie, s'il ne peut d'abord être capitaine.

ANGÉLIQUE.

Veux-tu te taire? le voici.

CIDALISE.

Ah! ma chere enfant, c'est le frere de mon tuteur.

ANGÉLIQUE.

Sauve-toi vite dans ma chambre: il ne t'a point vue; je ne tarderai pas à m'en débarrasser. Eh bien! Lisette, vous n'avez donc point dit là-bas que je ne voulois pas être au logis, et on laisse monter tout le monde!

LISETTE.

C'est monsieur l'abbé Cheurpied, madame.

vous pas que vous y êtes autant bien qu'une personne de votre caractere y doit être ?

L'ABBÉ.

Une personne de mon caractere! Ah! madame, je n'ai point de caractere.

LISETTE.

C'est un jeune enfant qui ne sait à quoi se déterminer.

L'ABBÉ.

Oui, madame, j'attends vos résolutions pour prendre les miennes : expliquez-vous, je vous prie. Vous ne me dites mot, mes beaux yeux, mes beaux sourcils, ma belle reine.

LISETTE.

Monsieur l'Abbé a raison, madame : reprendra-t-il la housse? Voulez-vous qu'il se fasse mousquetaire? Il ne tient qu'à vous d'arracher un cœur à la mollesse, et de donner un guerrier de plus à l'état.

ANGÉLIQUE.

Ah! les belles malines, Lisette!

LISETTE.

Ah! que la réponse est juste!

ANGÉLIQUE.

Que je les voie de près, monsieur l'Abbé, je vous prie.

L'ABBÉ.

Elles sont assez bien choisies.

ANGÉLIQUE.

Ah, ciel!

L'ABBÉ.

Qu'avez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Ah! je n'en puis plus. Un fauteuil.

L'ABBÉ.

Ma belle reine!

ANGÉLIQUE.

Un fauteuil, je me meurs. Ah! ah!

LISETTE.

Madame?

L'ABBÉ.

Quel mal imprévu ?...

ANGÉLIQUE.

Eloignez-vous de moi, monsieur l'Abbé, vous avez des odeurs. Ah!

L'ABBÉ.

Ce n'est que de la poudre de Chypre, madame.

ANGÉLIQUE.

Et c'est un poison qui me fait mourir. Sortez d'ici, je vous prie. Ah!

L'ABBÉ.

Mais il me semble que...

LISETTE.

Eh ! les vilains abbés avec leur poudre! ils en portent exprès pour donner des vapeurs aux dames.

L'ABBÉ.

Mais, vraiment, j'en ai toujours, et ce n'est que d'aujourd'hui que madame m'en fait reproche. Je m'étonne pour moi...

LISETTE.

Le beau sujet d'étonnement! Les femmes sont capricieuses : ne faut-il pas que leurs vapeurs le soient aussi ?

ANGÉLIQUE.

Ah! me voilà malade pour quinze jours. Ah! monsieur l'Abbé, vous êtes un cruel homme. Eh! sortez, encore une fois, si vous m'aimez.

L'ABBÉ.

Mes beaux yeux, je suis au désespoir.

LISETTE.

Eh! sortez, vous vous désespérerez dans la rue.

L'ABBÉ.

Que je suis malheureux!

LISETTE.

Sans cela, nous allions peut-être savoir les sentimens qu'elle a pour vous.

L'ABBÉ.

Voilà un accident qui me passe.

ANGÉLIQUE.

Ah! ah!

LISETTE.

Eh! sortez donc, monsieur; vous empestez cet appartement. Voulez-vous donner des vapeurs à tout le monde? Ah! ah!

L'ABBÉ.

La maudite poudre! je n'en mettrai de ma vie.

LISETTE.

Vous ferez fort bien. Adieu : allez prendre l'air dans la plaine.

SCENE X.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Est-il parti?

LISETTE.

Oui, madame.

ANGÉLIQUE.

Va-t'en le dire à Cidalise.

LISETTE.

Ah! ah! et les vapeurs sont-elles passées?

ANGÉLIQUE.

Les vapeurs! Ah! que tu es bonne! Est-ce que je suis sujette aux vapeurs, et m'en as-tu jamais vu?

LISETTE.

Quoi! la poudre de Chypre?

ANGÉLIQUE.

Il falloit se débarrasser de cet importun. L'idée des vapeurs m'est venue, je m'en suis servie.

LISETTE.

La jolie chose que l'esprit d'une femme! Par ma foi! j'ai si bien cru vos vapeurs véritables, qu'il a pensé m'en prendre par compagnie.

SCENE XI.

ANGELIQUE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

Madame la Comtesse de Martin-Sec, madame.

ANGÉLIQUE.

Ah! l'ennuyeuse créature!

LISETTE.

Elle ne vous ennuiera qu'autant que vous voudrez, et un petit trait de vapeurs vous en fera raison.

ANGÉLIQUE.

Va, va-t'en avertir Cidalise.

SCENE XII.

ANGELIQUE, LA COMTESSE, *et peu après* CIDALISE.

LA COMTESSE.

Eh! bonjour, ma mignonne. Eh! bon Dieu, quel abandonnement! quelle disette de compagnie! Avec plus de mérite que femme du monde on vous trouve aussi esseulée qu'un favori disgracié.

ANGÉLIQUE.

Vous voyez les tristes effets de la guerre, madame.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment, si elle continue, je prévois que, pour ne pas s'ennuyer tout l'été, il faudra prendre le parti de faire un voyage sur la frontiere.

ANGÉLIQUE.

Où aller? servir volontaire dans quelque régiment de faveur? cela seroit-il de votre goût, madame?

LA COMTESSE.

Vous pensez railler; mais si, sans choquer la bienséance, on pouvoit prendre un habit d'homme, je vous jure que je serois déja partie.

ANGÉLIQUE.

Vous avez un cœur de héros.

LA COMTESSE.

Ah! voilà Cidalise.

CIDALISE.

Quelle heureuse rencontre pour moi, madame!

LA COMTESSE.

Ma chere enfant, que j'ai de joie à vous voir.

ANGÉLIQUE.

Je vous croyois à la campagne, madame.

LA COMTESSE.

J'en suis revenue d'hier au soir; et désert pour désert, j'aime autant Paris que mon château.

ANGÉLIQUE.

On dit que c'est un si beau lieu, madame.

LA COMTESSE.

Oui; mais les lieux ne me paroissent charmans qu'autant que j'y vois ce que j'aime.

CIDALISE.

Ah! qu'elle a bien raison!

LA COMTESSE.

Ma maison n'a plus d'agrément pour moi. Il est parti, le pauvre enfant; et jusqu'à son retour, qui

est le temps que nous avons pris pour nous épouser, je n'aurai point de vrai plaisir dans la vie.

ANGÉLIQUE.

Ah! je ne m'étonne plus, madame, que vous soyez tant dans le goût d'aller visiter la frontiere: votre amant est à l'armée selon toutes les apparences.

LA COMTESSE.

Il n'y peut pas encore être arrivé. Malgré son devoir, l'amour l'a retenu long-temps auprès de moi. Il n'est parti que d'hier après midi.

CIDALISE.

Il n'est parti que d'hier, madame?

LA COMTESSE.

Que d'hier. C'est ce qui m'a fait prendre le dessein de revenir ici.

ANGÉLIQUE.

Nous profiterons de son absence.

CIDALISE.

Se mettre si tard en campagne, c'est un peu sacrifier sa gloire à son amour.

LA COMTESSE.

Je demeure d'accord que ce garçon-là m'aime extraordinairement.

ANGÉLIQUE.

Il paroît dans sa conduite autant de prudence que de passion.

LA COMTESSE.

Comment?

ANGÉLIQUE.

Il a pris des mesures fort justes; et, pour peu qu'il

fasse diligence, il arrivera tout à propos pour voir séparer l'armée.

CIDALISE.

C'est peut-être lui qui porte les ordres pour la faire entrer en quartier d'hiver.

LA COMTESSE.

Vous êtes toujours de la même humeur, et pour ne pas perdre un bon mot vous sacrifieriez toute la terre; mais vous changeriez bien de langage et de sentimens si je vous avois dit qui c'est.

ANGÉLIQUE.

Nous le connoissons donc, madame?

LA COMTESSE.

Pour Cidalise, je ne sais; mais pour vous, vous ne connoissez autre.

ANGÉLIQUE.

Trop de curiosité seroit indiscrete.

LA COMTESSE.

Pourquoi? ce n'est point un mystere; et nos affaires sont dans une situation à n'être pas long-temps secretes. C'est Clitandre.

CIDALISE.

Clitandre, juste ciel!

ANGÉLIQUE.

Clitandre!

LA COMTESSE.

Lui-même: d'où vient votre étonnement?

CIDALISE.

Jamais surprise ne fut pareille à la mienne. Clitandre!

LA COMTESSE.

Oui, oui, Clitandre. Qu'y a-t-il donc là de si surprenant?

CIDALISE.

Je n'en puis revenir.

ANGÉLIQUE.

Moi, je ne puis m'empêcher d'en rire. Nos fortunes sont pareilles, à ce que je vois.

LA COMTESSE.

Comment, comment donc! qu'est-ce que cela signifie?

ANGÉLIQUE.

Que vous vous confiez à vos rivales, madame.

LA COMTESSE.

A mes rivales!

ANGÉLIQUE.

Ne vous en fâchez point, madame; ce seroit à nous de nous plaindre. Depuis un mois il est parti pour moi; il y a quinze jours qu'il fit ses adieux à Cidalise; et ce n'est que d'hier qu'il prit congé de vous. Il semble que vous n'êtes pas la plus maltraitée.

LA COMTESSE.

Je ne comprends rien à ce que vous me dites.

ANGÉLIQUE.

Ce petit gentilhomme fera une belle campagne cette année.

LA COMTESSE.

Assurément, il fera une belle campagne; et je n'ai rien épargné pour son équipage.

CIDALISE.

Pour son équipage, madame?

LA COMTESSE.

Oui, vraiment, pour son équipage.

ANGÉLIQUE.

Pour son équipage! ah! il n'y a pas le mot à dire; et ce n'est pas sans raison qu'il a quitté madame la derniere.

LA COMTESSE.

Je ne donne point dans vos plaisanteries, et je sais ce qu'il faut que j'en pense.

ANGÉLIQUE.

Il n'est peut-être pas encore bien parti, et dans quinze jours je ne désespere pas que quelqu'une de nos amies ne nous vienne apprendre de ses nouvelles. C'est un petit volontaire qui sert les dames par quinzaine.

CIDALISE.

Non, je déteste tous les hommes, et je n'en verrai de ma vie que pour les mépriser et me moquer d'eux.

SCENE XIII.

ANGELIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, LISETTE, *et peu après* M. PATIN.

LISETTE.

Voilà monsieur Patin, madame.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que ce monsieur Patin, ma mignonne?

tireroit peut-être Cidalise de sa mauvaise humeur.

CIDALISE.

Ne m'en fais point la guerre : elle ne durera pas, je t'en réponds; et j'aurai bientôt pris mon parti.

SCENE XV.

ANGELIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, DES SOUPIRS, M. PATIN.

DES SOUPIRS.

Madame, voilà les deux copies que vous m'avez demandées.

M. PATIN.

Ah, ah! Eh! voilà monsieur Des Soupirs! Il sera des nôtres, madame; ne le voulez-vous pas bien?

ANGÉLIQUE.

De tout mon cœur; dans un repas rien ne me fait tant de plaisir que la musique.

M. PATIN.

Nous en aurons, madame, et de la meilleure.

DES SOUPIRS.

J'ai fait un air sur les paroles que vous m'avez envoyées, monsieur.

M. PATIN.

Eh bien! est-il joli? est-il joli?

DES SOUPIRS.

Vous en allez juger, si vous voulez; et madame, peut-être, voudra bien l'entendre.

ANGÉLIQUE.

Volontiers. Aussi bien ces dames sont rêveuses. La conversation languit, une chanson leur fera plaisir.

DES SOUPIRS.

Vous qui faites tous vos plaisirs
De régner dans le cœur des belles,
Il faut pour vous faire aimer d'elles
Autres choses que des soupirs.
Sans cadeaux et sans promenades,
L'Amour les tient peu sous ses lois;
Et sans Crenet et la Guerbois,
Ce dieu n'a que des plaisirs fades.

M. PATIN.

Eh bien! mesdames, cette chanson est de bon sens; qu'en dites-vous?

ANGÉLIQUE.

Elle est fort de mode, je vous assure.

LA COMTESSE.

Et elle donne de l'appétit même.

CIDALISE.

Oui, Crenet et la Guerbois, cela est de bon goût.

SCENE XVI.

ANGELIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, DES SOUPIRS, M. PATIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! Lisette... Oh! parlez haut; je ne hais rien tant que le mystere.

LISETTE.

Eh bien! madame, c'est Clitandre, qui arrive de l'armée *incognito*.

LA COMTESSE.

Clitandre, dit-elle?

ANGÉLIQUE.

Vous l'aviez deviné, madame; c'est une aventure d'été. Je vous disois bien qu'il n'étoit pas tout-à-fait parti.

CIDALISE.

En vérité, c'est pousser l'impudence un peu trop loin; et, pour moi, je ne le veux point voir.

LA COMTESSE.

Oh! si c'est lui, je veux l'attendre, moi, pour le dévisager.

LISETTE.

Que vous a-t-il donc fait, madame?

M. PATIN.

Quel est cet incident, je vous prie?

ANGÉLIQUE.

Vous l'allez savoir. Lui avez-vous dit qu'il y avoit compagnie?

LISETTE.

Non, madame.

ANGÉLIQUE.

A la bonne heure. Entrez tous dans ma chambre, et n'en sortez que bien à propos. Faites-le monter, Lisette, et ne l'avertissez de rien.

CIDALISE.

Mais quel est ton dessein?

LA COMTESSE.

Je ne sais ce que vous voulez faire; mais si c'est Clitandre, je ne prétends pas qu'il m'échappe.

ANGÉLIQUE.

Vous serez contente ; faites seulement ce que je vous dis. Passez vîte, monsieur Des Soupirs.

M. PATIN.

Faut-il me cacher aussi, moi, madame? Je suis de taille difficile à cacher.

ANGÉLIQUE.

Entrez, monsieur Patin, vous aurez votre part de la comédie. Ah! fourbe, fourbe! tu m'as trompée; tu te livres bien heureusement à la vengeance que j'en veux prendre.

SCENE XVII.

ANGELIQUE, CLITANDRE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Quoi! Clitandre, c'est vous! Quitter l'armée pour me venir voir! cet empressement me devroit faire plaisir; mais je n'aime pas qu'aux dépens de votre gloire vous me donniez des marques de votre tendresse.

CLITANDRE.

Il m'étoit impossible de vivre plus long-temps sans vous voir. Un mois entier éloigné de vous! Si vous saviez avec quelle impatience l'amour m'a fait voler ici... Que vous dirai-je, madame? il sembloit qu'il

m'eût prêté ses ailes, et j'ai fait une diligence incroyable.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Il n'est pas permis de mentir si effrontément.

CLITANDRE.

Que dites-vous, madame?

ANGÉLIQUE.

Serez-vous long-temps à Paris?

CLITANDRE.

Je n'y puis demeurer plus de quatre jours.

ANGÉLIQUE.

Quatre jours! faire tant de chemin pour être si peu avec vos amis!

CLITANDRE.

Que ne ferois-je pas, madame, pour être un instant avec vous!

ANGÉLIQUE.

Que n'y faites-vous donc un plus long séjour? Regardez-moi, Clitandre; ne mérité-je pas bien ma quinzaine comme une autre?

CLITANDRE.

Que me dites-vous là, madame?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes un adroit fripon, Clitandre, puisque vous m'avez trompée.

CLITANDRE.

Madame!

ANGÉLIQUE.

Je vous le pardonne. Allez, à cela près, vous êtes un fort joli homme, et je veux bien encore être de

vos amies. Mais toutes les femmes ne sont pas bonnes comme moi, et je suis fâchée pour vous que le hasard fasse rencontrer chez moi Cidalise.

CLITANDRE.

Cidalise, madame!

ANGÉLIQUE.

Dites-lui qu'elle vienne, Lisette, et que Clitandre brûle d'impatience de la voir.

CLITANDRE.

Moi, madame?

LISETTE, *à part.*

Je commence à démêler l'aventure.

ANGÉLIQUE.

Quoiqu'il n'y ait que quinze jours que vous l'avez quittée, elle ne sera point surprise de votre retour; et en quinze jours on fait bien des choses.

CLITANDRE, *à part.*

Me voilà pris comme un fat; et, sans un peu d'effronterie, j'aurai peine à sortir d'intrigue.

ANGÉLIQUE.

Il ne faut point perdre contenance : quand on a de l'esprit, on se tire aisément d'un mauvais pas.

CLITANDRE.

Ma foi! madame, puisque vous êtes si bonne, je vous avouerai tout ingénuement; mais pardonnez-moi cette bagatelle, ou ne m'empêchez pas du moins de me justifier auprès de Cidalise.

ANGÉLIQUE.

Moi, vous en empêcher! je veux vous aider à la tromper, au contraire.

CLITANDRE.

Etes-vous de bonne foi, madame, et ne me trahirez-vous point ?

ANGÉLIQUE.

Vous connoîtrez ma sincérité. La voici.

SCENE XVIII.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LISETTE.

CLITANDRE.

L'Amour est un bon guide, madame; je vous aurois cherchée vainement chez vous, et c'est lui qui m'a fait entendre que je vous trouverois ici.

CIDALISE.

Vous n'y seriez pas venu si l'Amour vous avoit donné de bons avis.

CLITANDRE.

Qu'auroit-il pu me dire, madame, qui m'eût fait craindre de vous voir? Parlez; vous a-t-on prévenue contre moi, et quinze jours d'absence me feront-ils vous retrouver infidele?

CIDALISE, *à part.*

Le scélérat! (*haut.*) Qu'avez-vous fait, monsieur, depuis que vous m'avez quittée?

CLITANDRE.

Moi, madame? j'ai joint l'armée: j'ai vu l'ennemi, je me suis fait voir à nos généraux, j'ai fait le coup de pistolet, pris quelques officiers prisonniers; l'a-

mour m'a rappelé vers vous, je suis revenu sans réflexion.

ANGÉLIQUE.

On ne peut pas rendre un compte plus juste, et tu dois être satisfaite.

CIDALISE.

Oh! je n'y puis plus tenir, en vérité; et j'ai trop d'horreur pour l'imposture.

CLITANDRE.

Madame!...

CIDALISE.

C'en est fait, Clitandre; rompons sans bruit et sans éclaircissement. Je vous connois trop pour vous aimer encore, et je vous estime trop peu pour avoir du ressentiment contre vous.

CLITANDRE.

Madame!

ANGÉLIQUE.

Elle s'explique net; et, pour elle comme pour moi, vous aurez de la peine à vous faire croire innocent.

CLITANDRE.

Lisette!

LISETTE.

Monsieur?

CLITANDRE.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

LISETTE.

Je n'en suis pas trop informée; mais, autant que j'en puis juger, on a fait entendre à ces dames que,

depuis votre dernier départ, vous avez toujours été en garnison dans le château de Martin-Sec.

CLITANDRE.

Dans le château de Martin-Sec! Et qui peut avoir fait ces contes?

SCENE XIX.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

C'est moi, monstre! qui les ai faits. Oseras-tu me démentir?

LISETTE.

Allons, ferme, monsieur; il faut sauter le fossé.

CLITANDRE.

Madame!

LA COMTESSE.

Réponds, réponds, réponds donc.

CLITANDRE.

Moi, madame, je n'ai rien à répondre; que voulez-vous que je vous dise? le respect me ferme la bouche, et je m'en vais prendre la poste.

LA COMTESSE.

Non, traître; et puisque tu n'es pas parti, tu ne partiras point, sur mon honneur.

SCENE XX.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN, DES SOUPIRS, LISETTE, JASMIN.

M. PATIN.

Eh! bonjour, monsieur, serviteur.

CLITANDRE.

Ah! monsieur Patin, votre valet.

M. PATIN.

Eh bien! vous revenez de l'armée : quelle nouvelle?

CLITANDRE.

Tout le monde revient, et les bourgeois n'ont qu'à déguerpir, Monsieur Patin.

DES SOUPIRS.

Avez-vous bien tué des Allemands, monsieur?

CLITANDRE.

Mon pauvre monsieur Des Soupirs, pour tout exploit, j'ai fait donner les étrivieres à un maître à chanter, qui faisoit le mauvais plaisant.

DES SOUPIRS.

Il avoit tort.

CIDALISE.

Il est brutal, et n'aime pas qu'on le plaisante.

ANGÉLIQUE.

Il a raison.

CLITANDRE.

Vous êtes bonne, madame, et je connois votre sincérité; je la reconnoîtrai, sur ma parole.

peindre des mœurs qui n'existent plus. Clitandre n'est pas même un militaire ; il n'en prend l'habit que pour avoir le droit de séduire, et ne forme guere le projet d'aller à l'armée que pour justifier ses conquêtes amoureuses. Rien ne prouve davantage combien les coquettes tenoient à paroître ne céder qu'à l'ascendant de la gloire. Il trompe trois femmes, qui finissent par le savoir, et se trouvent réunies lorsqu'il arrive chez l'une d'elles. Angélique prend son parti gaiement, et s'amuse de l'aventure ; Cidalise, plus nouvelle dans le monde, soupire, et laisse prévoir que dorénavant elle ne donnera plus à personne l'avantage de la tromper la premiere ; la Comtesse, vieille femme qui sait le prix de l'argent, s'empare de Clitandre comme d'une chose acquise, et lui pardonne s'il consent à faire encore comme s'il l'aimoit. En général, les femmes mises en scene par Dancourt ont une franchise de mauvaises mœurs qui est comique sans être dangereuse, parce qu'il est impossible d'en être séduit.

La scene de l'Abbé, congédié sous prétexte qu'il porte de la poudre de Chypre, est fort gaie ; M. Des Soupirs représente au mieux la bêtise et la fatuité des artistes qui se croient dans l'intimité de ceux qu'ils amusent ; M. Patin a toute la rondeur d'un financier qui aime le plaisir sans connoître la délicatesse qui l'augmente : on sent que les caracteres tracés par Dancourt sont bien saisis, mais qu'il n'aime pas à les approfondir. Amuser est son seul but, il l'atteint constamment et sans nul effort. De son vivant, on couroit aux premieres représentations de ses pieces, certain d'y rire : aujourd'hui on les lit dans les mêmes dispositions ; aussi n'a-t-il jamais eu de débats avec la critique, quoiqu'il ait beaucoup travaillé.

FIN DE L'EXAMEN DE L'ÉTÉ DES COQUETTES.

LES VENDANGES
DE SURÊNE,
COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,
DE DANCOURT,

Représentée, pour la premiere fois, le 15 octobre 1695.

ACTEURS.

M. THOMASSEAU.
MARIANNE, sa fille.
CLITANDRE, amant de Marianne.
ANGÉLIQUE, sœur de Clitandre.
MADAME DESMARTINS, tante de Clitandre et d'Angélique.
THIBAUT, jardinier de M. Thomasseau.
MADAME DUBUISSON, cousine de Thibaut.
M. VIVIEN, provincial.
BASTIEN, son cousin.
LORANGE, ami de madame Dubuisson.
VENDANGEURS ET VENDANGEUSES.

La scene est à Surêne.

LES VENDANGES
DE SURÊNE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

M. THOMASSEAU, THIBAUT.

M. THOMASSEAU.

Oh çà! mon pauvre Thibaut, aie un peu l'œil à tout, mon enfant, et prends garde qu'il ne se fasse aucun dégât dans la maison.

THIBAUT.

Mais, palsangué! monsieu, comment l'entendez-vous donc? Vous n'avez qu'un arpent de veigne à Surêne pour tout potage, et je crois, Dieu me pardonne, que la moitié de Paris viendra cheux vous en vendange. Sur ce pied-là je n'avons que faire d'aller au pressoir, et j'aurons nos futailles de reste.

M. THOMASSEAU.

Paix! tais-toi; j'ai mes raisons pour faire tous ces préparatifs, et je suis à la veille de conclure une bonne affaire.

THIBAUT.

Oh! je ne dis plus rian. Je m'étonnois aussi que vous fissiais les honneurs de votre maison de si bon courage; car vous êtes un tantinet ladre de votre naturel : mais baste! il n'est chere que de vilain, comme on dit; et quand vous vous y boutez une fois, tout y va par écuelles.

M. THOMASSEAU.

Que dirois-tu si j'allois me marier, Thibaut?

THIBAUT.

Vous remarier, monsieu! bon! queu conte!

M. THOMASSEAU.

Ce n'est point un conte, c'est une vérité.

THIBAUT.

Vous vous gaussez, monsieu, ça ne peut pas être.

M. THOMASSEAU.

Cela est, te dis-je.

THIBAUT.

Morgué! tant pis; vous êtes donc bian incorrigible?

M. THOMASSEAU.

Comment! que veux-tu dire?

THIBAUT.

Vous avez déja eu deux femmes qui vous avont fait enrager. La premiere étoit diablesse, parce qu'alle avoit trop de vartu. Vous avez fait le diable avec l'autre, parce qu'alle n'en avoit pas assez. Queulle espece de femme voulez-vous encore prendre?

M. THOMASSEAU.

La plus jolie personne du monde, douce, honnête, spirituelle.

THIBAUT.

Hom! je crois bian que vous le voudriais; mais c'est un animal bian rare qu'une femme comme ça. Je ne dis pas qu'il n'y en ait point queuqu'une; mais je ne crois point qu'on vous la garde.

M. THOMASSEAU.

Tu changerois de sentiment si tu avois vu celle que j'aime.

THIBAUT.

Acoutez, faites-la-moi voir avant que de la prendre : je vous en dirai ce qui en sera tout à la franquette. Voyais-vous, nous autres paysans des environs de Paris je nous connoissons mieux en femmes que parsonne; j'en voyons tant de toutes les façons! C'est, morgué! une marchandise bian trompeuse.

M. THOMASSEAU.

Tu la verras; et dès aujourd'hui elle doit venir ici faire vendange.

THIBAUT.

J'entends bian, c'est pour elle que la fête se fait.

M. THOMASSEAU.

Justement.

THIBAUT.

Je boute d'abord le nez dessus, n'est-ce pas? Mais, s'il vous plaît, monsieu, en vous chargeant de l'embarras d'une femme, ne vous déchargez-vous point de sti-là de votre fille? alle est en âge d'être mariée;

et quand une poire est mûre, si on ne la cueille, alle tombe d'alle-même, comme vous savez.

M. THOMASSEAU.

Je songe aussi à marier ma fille; et le mari que je lui destine devroit être ici; je l'attends de jour en jour.

THIBAUT.

Et quel acabit de mari lui baillez-vous, s'il vous plaît? S'il n'est pas à sa fantaisie, alle en prendra queuque autre avec sti-là; et s'ils se trouvont deux maris pour un, hem! ça fera du grabuge.

M. THOMASSEAU.

Marianne est une fille bien élevée qui fera toujours tout ce que je voudrai.

THIBAUT.

Alle est une fille bian élevée, mais alle est une fille; et j'ai queuque opignion qu'alle a queuque jeune drôle dans la fantaisie.

M. THOMASSEAU.

Eh! qui t'a fait prendre cette opinion-là?

THIBAUT.

Oh! je sis un futé compere, voyais-vous! il viant rôder ici, depuis que vous y êtes, un jeune gars de Paris.

M. THOMASSEAU.

Et tu crois que c'est pour ma fille?

THIBAUT.

Eh! pargué oui! c'est d'alle ou de moi qu'il est amoureux.

M. THOMASSEAU.

Comment, amoureux de toi?

THIBAUT.

Drès qu'il me voit il ne sait sur quel pied danser; il me fait des meines, plus de contorsions, plus de révérences qu'à alle-même.

M. THOMASSEAU.

Tu ne sais ce que tu dis, tu perds l'esprit.

THIBAUT.

Je ne pards point l'esprit. Acoutez : comme je sis dans la maison, il ne cherche peut-être qu'à faire connoissance; car pour avec mademoiselle Marianne, la connoissance est déja faite.

M. THOMASSEAU.

Il a fait connoissance avec ma fille?

THIBAUT.

Oh! palsangué! oui; ils l'avont commencée drès Paris, je gage, et ils la continuont ici par-dessus les murailles.

M. THOMASSEAU.

Par-dessus les murailles?

THIBAUT.

Il est toutes les nuits comme un hibou dans la petite ruelle au bout du jardin.

M. THOMASSEAU.

Eh bien?

THIBAUT.

Et mademoiselle Marianne grimpe comme une chatte tout le long du treillis de la palissade.

M. THOMASSEAU.

Eh bien?

THIBAUT.

Eh bian! elle s'accotte sur le haut de la muraille; et la chatte et le hibou jasont tous deux comme des marles.

M. THOMASSEAU.

Est-il possible?

THIBAUT.

Il faut bian qu'il soit possible, car je les ai vus.

M. THOMASSEAU.

Et ne les as-tu point entendus?

THIBAUT.

Oh! que si fait!

M. THOMASSEAU.

Et que disent-ils?

THIBAUT.

Tatigué! de jolies choses! Allez, allez, ils avont la langue bian pendue. Et si par aventure le jeune drôle vient à grimper aussi de son côté... enfin, que sait-on? la poire est mûre, et les enfans de Paris aimont bian le fruit: prenez-y garde.

M. THOMASSEAU.

Tu as raison, je ne puis trop me hâter de la marier pour rompre le cours de cette intrigue. Je m'en vais lui parler un peu, et savoir d'elle...

THIBAUT.

Bon! est-ce que vous croyais les filles assez sottes pour conter à leux peres leux petites fredaines? alles ne sont, pargué! pas si mal apprises. Laissez-moi tout

douoement li tirer les vars du nez : je la ferai bian donner dans le panuiau, et je vous dirai tout ; ne vous boutais pas en peine.

M. THOMASSEAU.

Fais donc, Thibaut, et me rends un compte bien exact. C'est aujourd'hui qu'on m'a promis d'amener ma maîtresse : je vais, en me promenant, au devant d'elle jusqu'au bois de Boulogne. Toi, va faire un tour aux vignes, et vois si nos vendangeurs...

THIBAUT, *à M. Thomasseau qui sort.*

Allez, allez, allez, monsieu ; et laissez-moi faire seul. (*seul.*) Je ne sais ce que ça veut dire, mais il m'est avis que j'ai plus d'esprit que monsieû Thomasseau : oh ! pour ça oui, j'ai meilleur jugement. Je ne sis pourtant qu'un paysan ; mais il y a vingt ans que je le sers, et que je me moque de li, et il ne m'en feroit, morgué ! pas accroire seulement un quart-d'heure.

SCENE II.

CLITANDRE, THIBAUT.

CLITANDRE.

Vivrai-je encore long-temps dans la contrainte où je suis depuis quelques jours ?

THIBAUT.

Voilà notre amoureux.

CLITANDRE.

Est-il possible que la liberté de la campagne et

l'occasion des vendanges ne me fourniront point les moyens de m'introduire dans la maison de Marianne?

THIBAUT.

Il a la meine d'avoir bonne bourse, et notre connoissance pourroit avoir de bonnes suites.

CLITANDRE.

Si le jardinier encore étoit d'humeur un peu traitable; mais c'est un maroufle.

THIBAUT.

Il parle de moi.

CLITANDRE.

Le voilà lui-même.

THIBAUT.

Il m'aperçoit.

CLITANDRE.

L'aborderai-je?

THIBAUT.

Oh! s'il s'en tient aux révérences, il n'y a rian à faire; je n'entends point les meines.

CLITANDRE.

Je suis votre serviteur, monsieur le jardinier.

THIBAUT.

Je vous baise les mains, monsieu de la petite ruelle.

CLITANDRE.

Je suis découvert, tout est perdu.

THIBAUT.

Comment vous en va? N'êtes-vous pas enrhumé? Le vent de bise a soufflé cette nuit, et ça ne vaut rian ni pour la veigne ni pour les amoureux.

CLITANDRE.

Si vous étiez de mes amis, la bise m'incommoderoit un peu moins, monsieur le jardinier.

THIBAUT.

J'entends votre affaire; je n'aurois qu'à vous ouvrir la porte, et vous faire un bon feu dans mon taudis, vous y causeriais plus chaudement que dans la petite ruelle.

CLITANDRE.

Vous seriez un homme adorable d'être un peu dans mes intérêts.

THIBAUT.

N'est-il pas vrai?

CLITANDRE.

Je vous devrois la vie.

THIBAUT.

Oui-dà: d'être comme ça les nuits dans cette petite ruelle, ça pourroit bian vous faire malade.

SCENE III.

CLITANDRE, MARIANNE, THIBAUT.

MARIANNE.

Je te cherchois, mon pauvre Thibaut, pour te faire une confidence d'où dépend absolument...

THIBAUT.

Ah! vous v'là! je parlions de vos affaires.

MARIANNE.

Quoi! Clitandre, vous paroissez en plein jour ici! Si l'on vous voit dans le village...

CLITANDRE.

Ne craignez rien; la saison des vendanges y attire aujourd'hui tant de monde...

THIBAUT.

Allez, allez, on n'y connoîtra pas à la meine ceux qui auront passé la nuit au clair de la leune.

MARIANNE.

Ah! Thibaut!

THIBAUT.

Je savons de vos fredaines, comme vous voyais.

MARIANNE.

Je ne me plaignois que de votre peu de ménagement; je ne savois pas que votre indiscrétion...

CLITANDRE.

Je n'ai point parlé, belle Marianne...

THIBAUT.

Oh! parguenne! il ne m'a rian dit; mais j'ai vu : et quand il seroit un tantinet jaseux, v'là une belle affaire!

CLITANDRE.

Aurois-je tort de vouloir le disposer à nous rendre service, et de chercher les moyens de vous voir plus souvent?

THIBAUT.

Et plus à son aise. Il n'est, morgué, pas sot! il aime ses commodités, voyais-vous; et il n'a pas tort : il vaut bian mieux faire l'amour de plain-pied dans la maison, que de haut en bas par-dessus la palissade.

CLITANDRE.

Thibaut parle en homme de bon sens.

MARIANNE.

Oui; mais n'avions-nous pas résolu que vous iriez passer les jours à Paris?

CLITANDRE.

C'est l'amour qui me retient ici.

MARIANNE.

Que vous reviendriez toutes les nuits, et que vous engageriez à force d'argent le maître du bac à être discret?

CLITANDRE.

Je n'ai rien épargné pour cela, je vous assure.

THIBAUT.

Oh! il ne sonnera mot, il est bon homme; mais pour ce qui est de moi, je sis diablement babillard, je vous en avartis.

MARIANNE.

N'étions-nous pas demeurés d'accord que je parlerois à Thibaut de la passion que nous avons l'un pour l'autre?

CLITANDRE.

Je craignois votre timidité, je vous l'avoue; je songeois à vous prévenir.

MARIANNE.

N'étions-nous pas convenus aussi qu'il vous laisseroit entrer dans le logis?

CLITANDRE.

Oui.

MARIANNE.

Qu'il nous recevroit dans sa chambre?

CLITANDRE.

Vous avez raison.

MARIANNE.

Et qu'il ne parleroit de rien à mon pere?

CLITANDRE.

Il est vrai, nous sommes convenus de tout cela.

THIBAUT.

Oui; mais, morgué! de quoi est-ce que je sis convenu, moi?

MARIANNE.

De rien encore; mais il faut bien que tu conviennes des mêmes choses que nous.

THIBAUT.

Non, palsangué! je n'en ferai rian.

CLITANDRE.

Ce sont des mesures que nous avons prises.

THIBAUT.

J'entends bian : mais je sis plus malaisé à gouvarner que le maître du bac, je vous en avartis.

MARIANNE.

Tiens, voilà une montre d'or que je te donne.

THIBAUT.

Oh non, tatigué! je ne veux rian de vous.

MARIANNE.

Comment donc?

THIBAUT.

Quand il y a queuques frais à faire en amour, il faut que ce soit le monsieu qui paie, à moins que

la madame ne soit vieille. Dans les villages d'autour de Paris je savons les regles.

CLITANDRE.

Je vous dis que Thibaut est un homme d'esprit. Tiens, voilà une bourse; il y a dedans vingt pistoles, tu n'as qu'à l'ouvrir et y prendre tout ce que tu voudras.

THIBAUT.

Oh! monsieu.

CLITANDRE.

Comment?

THIBAUT.

Il n'y a point de nécessité de l'ouvrir, je la veux toute.

CLITANDRE.

Tu n'as qu'à la garder, je te la donne.

MARIANNE.

Il est homme d'esprit, vous avez raison.

THIBAUT.

Nous v'là donc d'accord à présent; je serons trois têtes dans le même bonnet. Acoutez, vous n'avez pas mal fait d'y fourrer la mienne.

MARIANNE.

Nous pouvons compter sur ton zele et sur ta discrétion?

THIBAUT.

Oh! pour cela oui; la peste m'étouffe! je ne dis jamais rian. V'là votre pere qui va se remarier, par exemple; il viant de me le dire; est-ce que je vous en ai parlé?

MARIANNE.

Mon pere va se remarier?

THIBAUT.

Que cela ne vous chagraine point, il vous mariera itou : il attend ici aujourd'hui son gendre et sa maîtresse.

CLITANDRE.

Que nous dis-tu là?

THIBAUT.

Pargué! ce qu'il m'a dit.

MARIANNE.

Je vous avois averti, Clitandre; vous ne m'avez pas voulu croire.

CLITANDRE.

Quelle apparence que votre pere vous fît épouser un homme que vous n'avez jamais vu, qu'il ne connoît pas lui-même!

MARIANNE.

C'est le fils d'un de ses anciens amis, le bailli de Gisors; il y a près d'un an qu'il me menace de ce mariage, et voilà ses menaces à la veille d'être accomplies.

CLITANDRE.

Il faut en empêcher l'effet.

MARIANNE.

Comment s'y prendre, Thibaut?

THIBAUT.

Il faudroit pour bian faire que vous épousissiez sti-ci, et que vous n'épousissiez point sti-là.

MARIANNE.

Oui, justement.

THIBAUT.

Acoutez, ça est difficile; mais pourtant ça n'est pas impossible.

CLITANDRE.

Ne pourrois-tu point nous aider à trouver quelque moyen?

THIBAUT.

Oh! pour ça non, je n'y entends goutte; mais attendez... Eh! oui.:. justement v'là vot' affaire.

MARIANNE.

Quoi?

THIBAUT.

Oh, palsangué! vous êtes plus heureux que sages; j'ai une couseine dans le village qui sera bian notre fait.

CLITANDRE.

Comment?

THIBAUT.

C'est une grosse madame au moins, et ce sont les mariages qui avont fait sa forteune. Alle en a tant fait, tant fait, et ça sans curé ni tabellion; alle n'y charche point tant de façons, aussi alle a la presse.

MARIANNE.

Il extravague avec sa cousine.

THIBAUT.

Non, morgué! je n'extravase point : rentrez dans la maison seulement; j'allons ensemble charcher la

couseine, et mettre les fers au feu; ne vous boutez pas en peine.

MARIANNE.

N'épargnez rien, Clitandre, pour détourner le malheur qui nous menace, et songez que mon bonheur dépend entièrement du vôtre. (*elle sort.*)

THIBAUT.

Tatigué! v'là un friand morceau.

CLITANDRE.

Ne perdons point de temps, allons prendre avis de ta cousine.

THIBAUT.

Allons, venez. Eh! pargué la v'là; c'est queuque bon vent qui nous la souffle envars ici, j'aurons bonne issue.

SCENE IV.

MADAME DUBUISSON, CLITANDRE, THIBAUT.

CLITANDRE.

Comment! eh! c'est madame Dubuisson, je pense.

THIBAUT.

Oui, justement; c'est son nom de Paris que sti-là; et la grosse Catau, c'est son nom de village.

MADAME DUBUISSON.

Je ne me trompe point, c'est Clitandre?

CLITANDRE.

Ma chere Dubuisson, que je t'embrasse.

THIBAUT.

Cette conseine-là connoît tout le monde.

MADAME DUBUISSON.

Bonjour, cousin.

THIBAUT.

Votre valet, couseine.

CLITANDRE.

Que je suis heureux de te rencontrer en ce pays-ci, ma chere enfant!

MADAME DUBUISSON.

Peut-on vous y rendre quelque service?

THIBAUT.

J'allions vous charcher pour ça; je vous l'amenois, et je ne savois pas que vous fussiais si bons amis.

MADAME DUBUISSON.

Eh! vraiment, c'est le neveu de madame Desmartins.

THIBAUT.

De cette belle madame qui a été tout ce printemps cheux vous?

CLITANDRE.

Ma tante a passé le printemps chez toi?

MADAME DUBUISSON.

Elle y a été quinze jours ou trois semaines à prendre du lait, monsieur.

THIBAUT.

Bon! palsangué du lait! vous vous gaussez de nous; alle y prenoit bian de bon vin de Champagne, que de bian gros monsieux apportoient de Versailles. A

la vérité, drès que son mari la venoit voir, alle étoit toujours malade; quand il n'y étoit plus, tatigué qu'alle se portoit bian! Oh! je ne m'étonne plus que vous soyais si fort amoureux, vous êtes de bonne race.

MADAME DUBUISSON.

C'est un extravagant, ne prenez pas garde à ce qu'il dit.

CLITANDRE.

Ce sont les affaires de mon oncle, madame Dubuisson; ce ne sont pas les miennes.

THIBAUT.

C'est bian dit, je ne sommes pas ici pour ça, j'y sommes pour notre compte.

MADAME DUBUISSON.

Ce ne sont pas les vendanges qui vous attirent à Surêne; c'est l'amour qui vous y amene, apparemment?

CLITANDRE.

Oui, ma chere madame Dubuisson, vous voyez le plus amoureux de tous les hommes.

MADAME DUBUISSON.

N'est-ce point mademoiselle Thomasseau à qui vous en voulez?

THIBAUT.

Ça n'est pas mal aisié à deviner, puisque je sommes ensemble.

CLITANDRE.

C'est elle-même que j'adore.

MADAME DUBUISSON.

Vous n'êtes pas seul ici pour elle; il y a chez moi un de vos rivaux, je vous en avertis.

CLITANDRE.

Un de mes rivaux ?

MADAME DUBUISSON.

Et qui vient pour l'épouser même ; il en a parole de son pere.

CLITANDRE.

C'est l'homme en question, ce gendre qu'il attend.

THIBAUT.

Ça se pourroit bian, il faut que ce soit li-même.

CLITANDRE.

Ah ! ma chere Dubuisson, je suis perdu si nous ne trouvons moyen de rompre ce mariage.

MADAME DUBUISSON.

Que faire pour cela ? Je le voudrois de tout mon cœur. J'ai toujours été de vos amies, et je ne connois point ce nigaud-là ; c'est un provincial que la maîtresse des coches m'a adressé, parce qu'il n'a point voulu d'abord aller chez son beau-pere : il ne l'a jamais vu, non plus que sa maîtresse.

THIBAUT.

Je savons tout ça.

CLITANDRE.

Ne pourrions-nous pas berner ce faquin-là ?

MADAME DUBUISSON.

C'est une figure assez bernable.

CLITANDRE.

Le rebuter de son mariage, dégoûter de lui

M. Thomasseau, et le renvoyer à Gisors avec les étrivieres ?

THIBAUT.

Morgué ! que ça est bian pensé !

MADAME DUBUISSON.

L'exécution est difficile. Votre Lolive n'est-il point ici ?

CLITANDRE.

Non, je suis seul, et je n'ai personne.

MADAME DUBUISSON.

Mort de ma vie ! nous aurions bon besoin de lui : c'est un joli homme ; et notre provincial entre ses mains auroit été bien régalé.

THIBAUT.

Bon, morgué ! faut-il tant de façons ? Vous dites que c'est un nigaud, n'est-ce pas ? Il y a aux Trois Rois une vingtaine d'égrillards qui ne demandont qu'à se divartir ; ils avont des musiciens, des ménétriers : ce sont de bons enfans, qui avont la meine d'aimer à rire : lâchons-les après ce benêt-là ; ils le feront désarter, sur ma parole.

MADAME DUBUISSON.

Cela n'est pas mal imaginé : mais cela ne suffit pas.

THIBAUT.

Je m'en vais toujours leux en parler, tout coup vaille : si cela vous duit, je les mettrons en besogne. Et venez-vous-y-en, monsieu ; vous en connoîtrez queuqu'un, peut-être.

CLITANDRE.

Je vais te suivre, tu n'as qu'à attendre.

SCENE V.

CLITANDRE, MADAME DUBUISSON.

CLITANDRE.

Oh çà, ma chere Dubuisson, je n'ai rien de caché pour toi. Je ne roule dans le monde, depuis quelque temps, que par un excès de savoir faire; les affaires de ma famille sont terriblement dérangées; ce mariage-ci peut les rétablir. J'aime Marianne; elle est riche, l'affaire est sérieuse, il ne faut pas la manquer; tu seras contente.

MADAME DUBUISSON.

Que pouvons-nous mettre en usage pour cela?

CLITANDRE.

Commençons par écarter le provincial, et gagnons du temps.

MADAME DUBUISSON.

Si nous avions quelque habile fourbe qui pût nous aider encore, je répondrois bien... Oh! par ma foi, vous êtes né coiffé; en voici un que le hasard nous adresse le plus à propos du monde.

SCENE VI.

CLITANDRE, LORANGE, MADAME DUBUISSON.

CLITANDRE.

Eh, comment! c'est monsieur de Lorange, le plus habile empoisonneur qu'il y ait à Paris!

LORANGE.

Eh ! serviteur, monsieur Clitandre : eh ! comment vous en va ?

MADAME DUBUISSON.

Vous connoissez mon compere Lorange ?

CLITANDRE.

C'est un de mes intimes. Eh ! que diantre viens-tu faire ici ?

LORANGE.

Voulez-vous que je vous parle franchement ? je ne le dirois pas à d'autres ; mais à ma commere et à vous...

MADAME DUBUISSON.

Il amene quelque petite grisette en vendange à Surêne, je gage ?

LORANGE.

Non, par ma foi ; je viens faire emplette de bon vin de Champagne.

CLITANDRE.

Emplette de bon vin de Champagne à Surêne ?

LORANGE.

Oui, parbleu ! nous sommes plus de trente à Paris qui tirons nos vins de Champagne de ce pays-ci, et nous allons chercher les vins de Bourgogne par delà Etampes.

MADAME DUBUISSON.

Mon compere Lorange est de bonne foi, comme vous voyez.

CLITANDRE.

Tu es un effronté maroufle.

LORANGE.

Oh! ne vous fâchez point; vous ne buvez point de ces bons vins-là, vous autres; on n'en donne qu'à ceux qui les paient le mieux, et qui s'y connoissent le moins : à de petits-maîtres de Paris, par exemple; à des filles de qualité de leur connoissance; à des enfans de famille qui prennent crédit; à des abbés qui font porter des soupers en ville : il faut bien que tout passe.

CLITANDRE.

Tu en as bien fait passer l'année derniere à ce petit homme... là...

LORANGE.

Qui?

CLITANDRE.

Ce petit homme à grande perruque, cet apprenti magistrat qui faisoit son cours de droit chez toi, et qui donne à présent des audiences dans l'amphithéâtre de l'Opéra.

LORANGE.

Je ne sais qui vous voulez dire.

MADAME DUBUISSON.

Il y en a tant comme cela dans le monde, que monsieur de Lorange ne peut pas se souvenir qui c'est.

CLITANDRE.

Eh! comment gouvernes-tu ce grand inutile, qui a l'air si déterminé; qui attend que la paix soit faite pour se mettre dans les Mousquetaires?

LORANGE.

Il me doit de l'argent, mais il se déniaise. La peste! il soupe quelquefois chez la veuve d'un partisan qui a arrêté ses parties.

MADAME DUBUISSON.

Cela est heureux, des parties arrêtées!

LORANGE.

Quand il vous plaira, vous qui avez tant d'aventures, vous vous acquitterez de la même maniere, de huit cents francs que vous me redevez.

CLITANDRE.

Moi! je ne t'en paierai que la moitié, tu m'as fait boire du vin de Surêne.

MADAME DUBUISSON.

Nous avons affaire de lui, ne lui rabattez rien.

LORANGE.

Je me donne au diable, ce seroit conscience.

MADAME DUBUISSON.

Qu'il vous aide à faire réussir votre affaire seulement, vous serez bientôt quittes, sur ma parole.

LORANGE.

Parbleu! de tout mon cœur. De quoi s'agit-il?

MADAME DUBUISSON.

Il s'agit de tromper un pere, et de berner un sot.

CLITANDRE.

De me faire épouser une fille riche et jolie, et d'être payé de ce que je te dois.

LORANGE.

Il n'y a rien que je ne fasse, vous n'avez qu'à dire.

MADAME DUBUISSON.

Voici votre rival, allez rejoindre Thibaut; vous avez tous trois de l'esprit, vous concerterez ensemble ce qu'il faudra faire; et pour moi, je vous livre votre homme dans quelque panneau que vous puissiez lui tendre.

SCENE VII.

MADAME DUBUISSON, VIVIEN, BASTIEN.

VIVIEN.

Allons, Bastien, ne me quittez pas, et marchez bien derriere moi; vous êtes mon laquais au moins.

BASTIEN.

Aga! votre laquais, monsieur Vivien, j'sis votre cousin, ne vous en déplaise; et quoique je sois rouge vêtu...

VIVIEN.

Oui, vous êtes mon cousin à Gisors; mais à Paris, et chez le beau-pere, vous serez mon laquais, entendez-vous?

BASTIEN.

Oui, mon cousin.

VIVIEN.

Oui, mon cousin! Il faut dire : oui, Monsieur. Ce benêt-là!

BASTIEN.

Eh bien! oui, monsieur : je le dirai, mon cousin Vivien.

VIVIEN.

Voilà un petit fripon qui me feroit quelque affront; il vaut mieux que j'aille sans laquais chez le beau-pere. Rentrez, et ne sortez point que je ne sois revenu.

BASTIEN.

Non, non; je m'en vais tant seulement panser nos cavales, et je les menerai boire, mon cousin Vivien.

SCENE VIII.

MADAME DUBUISSON, VIVIEN.

MADAME DUBUISSON.

Vraiment, monsieur, vous avez là un petit domestique bien affectionné, et qui a bien soin de vos montures.

VIVIEN.

Ah! bonjour, madame. C'est un petit gueux du pays que j'ai amené à Paris par charité, pour le déniaiser seulement.

MADAME DUBUISSON.

Cela est bien louable, d'avoir ainsi de la charité pour vos parens.

VIVIEN.

Oh! il n'est mon parent que de fort loin. C'est le petit-fils de la fille d'un bâtard qui étoit le fils d'une bâtarde de notre famille.

MADAME DUBUISSON.

Voilà une belle généalogie!

VIVIEN.

Vous voyez bien qu'il n'est mon cousin que du côté gauche. Nous peuplons beaucoup du côté gauche, nous autres.

MADAME DUBUISSON.

Je vous en félicite.

VIVIEN.

C'est pour m'empêcher de peupler comme ça, que mon pere m'envoie à Paris, et qu'il me marie de si bonne heure; car je n'ai encore que trente-huit ans, afin que vous le sachiez.

MADAME DUBUISSON.

C'est le bel âge pour se mettre en ménage.

VIVIEN.

Comme il n'y a plus que moi de mâle légitime dans la maison de la Chaponnardiere, on veut se dépêcher d'avoir de la race.

MADAME DUBUISSON.

On a bien raison de ne pas laisser périr une si belle famille.

VIVIEN.

C'est une des bonnes de la province, voyez-vous! nous avons eu tout de suite quatre baillis de Gisors, autant de médecins, tous de pere en fils. Cela est beau, madame!

MADAME DUBUISSON.

Comment, beau! je ne sache rien de plus noble. Monsieur Thomasseau sera bien heureux d'avoir pour gendre monsieur Vivien de la Chaponnardiere.

VIVIEN.

Sa fille est-elle jolie, madame? j'aime les jolies filles.

MADAME DUBUISSON.

Vous en jugerez par vous-même.

VIVIEN.

Elle est sage, au moins? Car à Paris on dit que les filles sont diablement égrillardès.

MADAME DUBUISSON.

Mais à Paris, comme dans votre famille, on peuple quelquefois du côté gauche.

SCENE IX.

MADAME DUBUISSON, VIVIEN, LORANGE, *en naine.*

LORANGE.

Bonjour, madame Dubuisson.

VIVIEN.

Voilà une figure assez drôle.

MADAME DUBUISSON, *à part.*

C'est Lorange, je pense.

LORANGE.

On m'a dit que mon petit mari de Gisórs étoit chez vous, madame Dubuisson. Pourquoi ne me vient-il donc pas voir cet animal-là? Voilà un plaisant sot! Oh! que je m'en vais lui apprendre à vivre!

MADAME DUBUISSON.

Allons, monsieur, voilà votre maîtresse; saluez-la donc.

VIVIEN.

Comment, madame!

MADAME DUBUISSON.

C'est mademoiselle Thomasseau, que vous venez épouser.

VIVIEN.

Quoi! ce l'est là.

MADAME DUBUISSON.

Elle-même; abordez-la donc.

VIVIEN.

Vous vous moquez de moi.

LORANGE.

Qui est cet original-là, madame Dubuisson?

MADAME DUBUISSON.

C'est votre petit mari de Gisors, monsieur Vivien de la Chaponnardiere que je vous présente.

LORANGE.

Ah! le plaisant visage! Il faut donc que j'épouse ce gobin-là? Quel animal! Quel brutal! a-t-il une langue? Sait-il parler, ce pauvre benêt?

VIVIEN.

Elle est folle, madame; comme elle me traite!

MADAME DUBUISSON.

Les filles de Paris sont vives, comme vous voyez, et c'est bien autre chose quand elles sont femmes.

LORANGE.

Eh bien! me fera-t-il honnêteté? me fera-t-il compliment? C'est une bûche, je pense: je ne veux point d'un mari comme celui-là; il ne remue non plus qu'une souche.

MADAME DUBUISSON.

Elle a raison : démenez-vous donc un peu, parlez-lui.

VIVIEN.

Que voulez-vous que je lui dise? A deux de jeu : si elle ne veut point de moi, je ne veux point d'elle. Adieu, mademoiselle Thomasseau. Holà! hé, Bastien, bride nos bêtes.

LORANGE.

Non, monsieur de Gisors, non, vous ne partirez pas comme cela; il faut que vous voyez mon papa Thomasseau auparavant : votre mine le réjouira, car elle est fort drôle.

VIVIEN.

Parbleu! la vôtre est plus ridicule que la mienne; je n'ai ni suros ni malandre.

LORANGE.

Vous êtes un peu tortu-bossu; mais on vous redressera : ce n'est pas une affaire.

VIVIEN.

Redressez-vous vous-même le corps et l'esprit, avant que de parler des autres.

LORANGE.

Que je me redresse, moi! moi! que je me redresse! Que veut-il dire, cet impertinent-là, madame Dubuisson? Je lui pourrois bien donner de mon bâton sur les oreilles.

MADAME DUBUISSON.

Eh! mademoiselle, ne vous emportez pas, c'est un provincial qui ne sait ce qu'il dit.

LORANGE.

Patience, patience! qu'il m'épouse, je le frotterai bien quand je serai sa femme.

VIVIEN.

Oh! par ma foi, je lui permets de m'assommer si cela arrive.

SCENE X.

MADAME DUBUISSON, VIVIEN, LORANGE; THIBAUT, *boiteux, avec un manteau noir, et un emplâtre sur l'œil.*

LORANGE.

Ah! vous voilà, papa Thomasseau; venez-vous-en un peu morigéner votre gendre; il perd le respect, je vous en avertis.

THIBAUT.

On viant de me dire qu'il est arrivé, et il m'est avis qu'il devroit être cheux nous.

LORANGE.

C'est un petit impoli qui ne sait pas vivre; ses grossièretés me font quitter la place. Votre servante, madame Dubuisson; jusqu'au revoir, monsieur de la Chaponnardiere. (*il sort.*)

THIBAUT.

Alle est un peu mievre, parce qu'alle est jeune; mais, en grandissant, ça changera. Votre valet, notre gendre.

VIVIEN.

Monsieur, je suis votre serviteur. Quoi! madame, c'est là monsieur Thomasseau? ce l'est là?

MADAME DUBUISSON.

Oui, lui-même, votre beau-pere.

VIVIEN.

Par ma foi! voilà une vilaine famille.

THIBAUT.

Eh bian! qu'est-ce? à qui en a-vous donc? Comment se porte le bon-homme de pere? est-il toujours aussi libartin, aussi ivrogne que de couteume?

VIVIEN.

Mon pere ivrogne!

THIBAUT.

Vous li ressemblez comme deux gouttes d'iau, et nan dit que vous ne valez pas mieux que li. Mais ma fille est une diablesse qui vous rangera; ne vous boutais pas en peine.

VIVIEN.

Je n'y comprends rien; c'est une espece de paysan que le beau-pere.

MADAME DUBUISSON.

Oh dame! la maison de Thomasseau n'est pas si noble que la vôtre, il y a bien à dire.

VIVIEN.

Ouais!

THIBAUT.

Le gendre n'est morgué pas content d'avoir fait le voyage.

VIVIEN.

Ce n'est point avec ces gens-là que mon pere a conclu mon mariage, assurément; il y a quelque autre Thomasseau, madame?

MADAME DUBUISSON.

S'il y en a, c'est donc, comme chez vous, du côté gauche; mais les Thomasseau en ligne directe sont de Surêne : je n'en connois point d'autres.

SCENE XI.

MADAME DUBUISSON, CLITANDRE *en breteur*, THIBAUT, VIVIEN, LORANGE *encore en naine.*

LORANGE.

Voilà mon cousin l'officier que j'amene voir mon prétendu.

CLITANDRE.

Comment, têtebleu, voilà un garçon bien fait et de bonne mine; par la corbleu, il a bon dos pour porter le mousquet dans notre compagnie; jarnibleu, que vous savez bien choisir, mon oncle! Serviteur, cousin.

VIVIEN.

Cousin... Je vous baise les mains, monsieur. Est-ce encore là un Thomasseau, madame?

MADAME DUBUISSON.

Comment! c'est le chevalier Thomasseau, ce fameux, ce brave officier aux Gardes de son métier,

anspessade de la Colonelle, qui tue régulièrement deux hommes toutes les semaines.

VIVIEN.

Deux hommes toutes les semaines!

MADAME DUBUISSON.

Oui, tout au moins; cela va bien là l'un portant l'autre.

VIVIEN.

Miséricorde! Où mon pere m'a-t-il envoyé? La vilaine famille!

CLITANDRE.

Parbleu! mon oncle, il faut que j'enivre le cousin pour faire connoissance.

THIBAUT.

Oui-dà, il faut bian commencer par queuque chose.

CLITANDRE.

Allons, ventrebleu! cousin, allons boire ensemble.

VIVIEN.

Monsieur, je vous remercie; mais...

CLITANDRE.

Oh! par la sambleu, vous viendrez, car j'y ai regardé.

VIVIEN.

Je ne bois jamais, monsieur.

CLITANDRE.

Mais vous fumez quelquefois, du moins?

VIVIEN.

Oh! point du tout, je vous assure.

CLITANDRE.

Maugrebleu! voilà un sot animal de cousin, il ne sait rien faire.

LORANGE.

C'est un nigaud qui est frais émoulu de la province; mais vous me le dégourdirez, cousin.

CLITANDRE.

Ah! ah! palsambleu! je vous en réponds. Vous ne prétendez pas faire sitôt la noce, mon oncle?

THIBAUT.

Non, palsangué, rian ne presse.

CLITANDRE.

Il faut auparavant qu'il fasse trois ou quatre campagnes dans notre régiment : ne vous mettez pas en peine, je le ferai assommer, ou j'en ferai quelque chose.

VIVIEN.

Trois ou quatre campagnes, moi! ma chere madame.

MADAME DUBUISSON.

Voilà comme le chevalier Thomasseau fait des recrues.

CLITANDRE.

Allons. Eh! marchez à moi, cousin.

VIVIEN.

Au secours! A moi, Bastien! miséricorde!

CLITANDRE.

Comment, palsambleu! vous faites rébellion!

VIVIEN.

Ma chere madame, revanchez-moi.

MADAME DUBUISSON.

Faites ce qu'il vous dit, ne le mettez pas en colere; il n'a encore tué personne, et voilà bientôt la fin de la semaine.

VIVIEN.

Ah! le maudit pays, le maudit pays!

LORANGE.

Donnez-moi la main, mon petit mari; ne vous faites point tirer l'oreille.

MADAME DUBUISSON, *à Clitandre.*

Voilà monsieur Thomasseau, tout est perdu.

CLITANDRE.

Ma tante et ma sœur sont avec lui. Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME DUBUISSON.

Je vous en rendrai compte: allez-vous-en; qu'elles ne vous voient point dans cet équipage. (*Clitandre, Lorange et Thibaut sortent en emmenant Vivien.*)

SCENE XII.

MADAME DUBUISSON, MADAME DESMARTINS, M. THOMASSEAU, ANGELIQUE.

MADAME DESMARTINS.

Eh! te voilà, madame Dubuisson; j'ai fait mettre mon carrosse chez toi.

MADAME DUBUISSON.

Apparemment, madame, monsieur Thomasseau

m'ôte l'avantage de vous y donner un appartement?

MADAME DESMARTINS.

Je me partage, madame Dubuisson ; j'ai passé tout le printemps chez toi, je viens passer chez monsieur Thomasseau les Vendanges avec ma niece, et en équipage de vendangeuses, comme tu vois.

M. THOMASSEAU.

C'est bien de l'honneur que vous me faites, madame, et vous serez toujours la maîtresse de tout ce qui dépendra de moi.

MADAME DESMARTINS.

Il faut avouer que monsieur Thomasseau est la politesse et la galanterie même.

M. THOMASSEAU.

Ah ! madame.

MADAME DUBUISSON.

Il a assez vécu pour savoir vivre. Mais, madame, cette jeune personne est donc votre niece?

MADAME DESMARTINS.

Oui, ma chere. Allons, ma niece, saluez madame Dubuisson ; c'est une bonne personne que vous ne serez pas fâchée de connoître dans la suite.

ANGÉLIQUE.

Il suffit qu'elle soit de vos amies pour me donner bonne opinion de son mérite.

M. THOMASSEAU.

N'est-ce pas là une aimable enfant, madame Dubuisson ?

MADAME DUBUISSON.

On ne peut l'être davantage.

M. THOMASSEAU.

N'est-il pas vrai ? Oh çà ! mesdames, voilà la maison de votre petit serviteur ; nous y serons plus commodément qu'ici.

ANGÉLIQUE.

Je meurs d'impatience d'embrasser mademoiselle votre fille.

M. THOMASSEAU.

Elle sera ravie d'avoir l'honneur de vous faire la révérence.

MADAME DESMARTINS.

Nous nous verrons, madame Dubuisson.

MADAME DUBUISSON.

Votre servante, madame.

M. THOMASSEAU.

Attends-moi ici, ma voisine, j'ai quelque chose à te dire.

SCENE XIII.

MADAME DUBUISSON.

Le pauvre monsieur Thomasseau est en assez bonnes mains. Madame Desmartins et sa petite niece le meneront loin s'il veut les suivre : elles ne s'attendent pas à trouver Clitandre en ce pays-ci ; mais il est bon prince ; son rival et son amour l'occupent trop pour lui laisser le temps de songer à troubler la fête. Mais voici déja le bon-homme : quelle confidence me veut-il faire ?

SCENE XIV.

M. THOMASSEAU, MADAME DUBUISSON.

M. THOMASSEAU.

Oh çà ! ma chere voisine, tu connois les dames qui sont chez moi ?

MADAME DUBUISSON.

Oui, monsieur. Madame Desmartins, c'est la plus vertueuse personne du monde, sage, honnête, douce, complaisante, l'esprit bien fait, l'humeur enjouée, les manieres engageantes. Je ne sais pas où vous avez pêché cette connoissance-là, mais vous avez fait là une bonne trouvaille.

M. THOMASSEAU.

Je choisis bien mes gens, dis, n'est-il pas vrai? Et la petite niece, qu'en dis-tu ?

MADAME DUBUISSON.

Je ne la connoissois pas; mais j'en ai ouï parler mille fois à sa tante : c'est un petit modele de perfection, c'est la sagesse en miniature, une fille élevée comme une princesse, un cœur de reine : elle possede elle seule assez de talens pour rendre une douzaine de filles des plus accomplies.

M. THOMASSEAU.

Tu me ravis, madame Dubuisson, de m'en parler de cette maniere.

MADAME DUBUISSON.

Comment donc, monsieur, quel intérêt prenez-vous?...

M. THOMASSEAU.

Monsieur...

VIVIEN.

Et un coquin de cousin qui est un homme à pendre; c'est bien la plus détestable famille que cette famille-là.

M. THOMASSEAU.

Vous êtes un fripon et un insolent de parler des gens d'honneur comme vous faites; et je vous donnerai mille coups de bâton, afin que vous le sachiez.

VIVIEN.

Que la peste m'étouffe si je ne vous dis vrai! Vous ne connoissez point ces gens-là, monsieur; si vous les aviez vus seulement.

M. THOMASSEAU.

Eh! savez-vous bien que je suis monsieur Thomasseau, moi qui vous parle?

VIVIEN.

Non, non, monsieur; ce n'est pas vous, je viens de le quitter; il est aux Trois Rois avec sa fille et des soldats aux Gardes.

M. THOMASSEAU.

Voilà un maraud qui a perdu l'esprit, ou qui vient ici pour m'insulter.

VIVIEN.

Tenez, il est borgne et boiteux, monsieur Thomasseau; je viens de le quitter, vous dis-je.

M. THOMASSEAU.

Il y a ici quelque chose que je ne comprends point.

VIVIEN.

Et sa fille a le visage de travers; elle est bossue, naine, et boiteuse.

M. THOMASSEAU.

C'est une piece qu'on m'a voulu faire.

VIVIEN.

Vous avez l'air d'un honnête homme, monsieur; je vous demande votre protection contre ces canailles-là.

M. THOMASSEAU.

Il faut en rire malgré moi. Oui, je vous l'accorde; c'est quelque plaisanterie qu'on vous a faite. Vous êtes nouveau débarqué en ce pays-ci, quelques égrillards ont voulu rire à vos dépens et aux miens.

VIVIEN.

Il y a de méchantes gens. Pour moi, monsieur, je suis sans malice.

M. THOMASSEAU.

Je le vois bien. Oh! çà, c'est moi qui suis monsieur Thomasseau, encore une fois.

VIVIEN.

Et moi, monsieur Vivien de la Chaponnardiere.

M. THOMASSEAU.

Ma fille est jeune et belle, et n'est ni naine ni bossue.

VIVIEN.

En ce cas-là je viens pour être votre gendre; et voilà une lettre de mon pere.

M. THOMASSEAU.

Je reconnois son seing et son écriture.

SCENE XVII.

MADAME DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN, CLITANDRE.

MADAME DUBUISSON, *à Clitandre.*

Cela est comme je vous le dis : entrez dans ce logis ; votre tante et votre sœur y sont, et vous ne risquez rien.

CLITANDRE.

Mais si ce gendre malotru...

MADAME DUBUISSON.

Il ne le sera pas, je vous en réponds. Le voilà encore avec monsieur Thomasseau : entrez, vous dis-je, et nous laissez faire.

SCENE XVIII.

MADAME DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN.

MADAME DUBUISSON.

Eh bien! avez-vous su ce qu'avoit cet honnête monsieur pour faire tant de bruit?

M. THOMASSEAU.

C'est le fils d'un de mes amis, ma voisine, qui vient ici pour être mon gendre.

VIVIEN.

Je vous le disois bien, moi, que le Thomasseau

de tantôt n'étoit pas le véritable, et qu'il y en avoit quelque autre.

MADAME DUBUISSON.

Je vous félicite de l'avoir trouvé.

VIVIEN.

Si je vous en avois cru pourtant... Ecoutez, je crois que vous êtes une friponne, madame.

M. THOMASSEAU.

Comment, mon gendre?

VIVIEN.

Elle étoit de complot avec vos cadets, ces vilains Thomasseau que je vous ai dits.

MADAME DUBUISSON.

Votre gendre est un peu fou, monsieur; il est bon de vous en avertir.

SCENE XIX.

MADAME DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN, THIBAUT.

THIBAUT.

Ah! vous v'là, monsieu : n'a-vous point vu par hasard une madame de Paris qui vous charche?

M. THOMASSEAU.

Une dame de Paris! que me veut-elle?

THIBAUT.

Alle m'a dit de vous dire qu'alle veut vous dire queuque chose, qu'alle dit qui est de conséquence.

M. THOMASSEAU.

Quand elle viendra, nous saurons ce que c'est.

THIBAUT, *en regardant Vivien.*

Ah, ah, ah, ah!

VIVIEN, *en se retournant pour voir de quoi rit Thibaut.*

Cet homme-là se moque de moi, je pense?

THIBAUT.

Tatigué! que v'là un drôle de corps! Ah, ah, ah, ah!

M. THOMASSEAU.

Te tairas-tu, maraud? c'est mon gendre.

THIBAUT.

Ah, ah, ah, ah! comme il se gausse, couseine!

MADAME DUBUISSON.

Il ne se gausse point, c'est la vérité.

THIBAUT.

Quoi! c'est là ce mari qu'ous avez fait venir exprès pour mademoiselle Marianne?

M. THOMASSEAU.

Oui, lui-même; qu'en veux-tu dire?

THIBAUT.

Morgué! votre fille choisit mieux que vous; je me donne au diable! le gars de la petite ruelle vaut trente maris comme sti-là : je vous l'avois bian dit qu'ils se trouveriont deux. Je m'en vais vous l'amener : vous varrez vous-même. (*il sort.*)

M. THOMASSEAU.

Madame Dubuisson, vous avez un cousin qui devient bien insolent; je le mettrai dehors, si cela continue.

VIVIEN.

Tenez, beau-pere, j'ai dans la pensée que ce paysan-là est le Thomasseau de tantôt, hors qu'il n'est plus borgne.

M. THOMASSEAU.

Lui! point du tout, c'est mon jardinier.

SCENE XX.

MADAME DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN, THIBAUT, LORANGE, *en demoiselle.*

THIBAUT.

Pargué! je revians sur mes pas, et je m'en retourne de même: v'là cette madame de Paris qui vous demande.

LORANGE.

Monsieur, je suis votre très humble servante.

M. THOMASSEAU.

Je suis votre serviteur, madame.

VIVIEN.

Voilà une grande fille qui n'est pas mal faite.

MADAME DUBUISSON.

Eh! comment? c'est mademoiselle Duhasard, si je ne me trompe.

LORANGE.

Oui, ma chere madame Dubuisson, c'est moi-même.

M. THOMASSEAU.

Tu connois cette personne-la, ma voisine?

MADAME DUBUISSON.

Vraiment ! c'est une de nos amies, une fort honnête fille qui postule pour chanter *gratis* à l'Opéra, afin de se faire connoître. Eh ! qui vous amene en ce pays-ci, mademoiselle?

LORANGE.

Trois officiers de dragons de mes bons amis m'ont engagée d'y venir en vendanges; et comme j'ai su par occasion que monsieur Vivien de la Chaponnardiere y étoit pour épouser la fille de monsieur, j'ai crû ne pouvoir me dispenser de venir mettre empêchement à ce mariage.

VIVIEN.

Mettre empêchement à mon mariage! et de quel droit, madame?

LORANGE.

Comment! de quel droit, petit perfide?

M. THOMASSEAU.

Que veut dire ceci, mon gendre?

VIVIEN.

Le diable m'emporte si j'en sais rien; je ne connois point cette créature-là.

LORANGE.

Tu ne me connois point, traître! je te dévisagerai si on me laisse faire.

MADAME DUBUISSON.

Eh! ne vous emportez pas de la sorte.

LORANGE.

Tu ne me connois pas! n'est-ce pas toi qui m'as mise dans mes meubles?

VIVIEN.

Moi ?

M. THOMASSEAU.

Mon gendre?

LORANGE.

Avant que je connusse ce libertin-là, ma réputation flairoit comme baume dans tout le quartier du Palais-Royal.

MADAME DUBUISSON.

Je vous le disois bien, elle a toujours passé pour une fille fort sage.

LORANGE.

Si vous saviez, monsieur, comme il m'a attrappée.

M. THOMASSEAU.

Cela ne vaut rien, mon gendre; voilà de mauvaises manieres.

VIVIEN.

Je vous proteste, monsieur Thomasseau...

LORANGE.

Tenez, monsieur, il venoit quelquefois chez une honnête marquise qui donne à jouer; il me vit, je lui plus; je le vis, il me plut.

MADAME DUBUISSON.

Il vous proposa quelques parties de plaisir?

LORANGE.

Vraiment, nous soupâmes ensemble dès le soir même: il me fit boire tant de ratafia, et tant manger de truffes. Oh! pour cela l'argent ne lui coûte rien, il fait bien les choses.

MADAME DUBUISSON.

Cet homme-là est d'une grande dépense, au moins.

M. THOMASSEAU.

Oui, cela n'accommode point un ménage.

MADAME DUBUISSON.

Il ne faut pas demander si le lendemain il alla vous rendre visite ?

LORANGE.

Oui, madame ; et deux jours après il m'envoya une tapisserie de brocatelle, un petit lit de damas feuille morte, avec la petite-oie.

M. THOMASSEAU.

Un lit de damas! cela est violent.

VIVIEN.

Si j'ai jamais vu cette coquine-là, si je sais ce que c'est que tout ce qu'elle dit...

LORANGE.

Oh! tu as beau nier, il faut que tu m'épouses, ou que tu sois pendu.

VIVIEN.

Je vous épouserai, moi?

LORANGE.

Oui, par la ventrebleu! tu m'épouseras.

MADAME DUBUISSON.

Ne vous tourmentez donc point, mademoiselle, vous vous ferez malade.

LORANGE.

Ah! je veux que cinq cents diables me tordent le cou, madame, si...

VIVIEN.

Voilà une effrontée carogne.

M. THOMASSEAU.

Allez, monsieur, vous devriez mourir de honte de faire des présens à des filles qui jurent comme cela.

SCENE XXI.

MADAME DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN, THIBAUT, CLITANDRE, LORANGE, MARIANNE, MADAME DESMARTINS, ANGELIQUE.

THIBAUT.

Tenez, monsieur, v'là le mari que votre fille a fait venir de Paris, et v'là sti-là que vous avez fait venir de campagne : alle veut sti-ci, et ne veut point sti-là; est-ce qu'alle a tort? Regardez-les bian, queu comparaison!

M. THOMASSEAU.

Approchez, ma fille, approchez.

MARIANNE.

Souffrez, mon pere, que je me jette à vos genoux pour vous conjurer instamment de ne me pas forcer...

M. THOMASSEAU.

Ne me priez de rien, ma fille; l'affaire est conclue dans ma tête.

MARIANNE.

Ah! mon pere!

M. THOMASSEAU.

Votre mariage est déja rompu avec monsieur, c'est une affaire faite; je ne veux point de débauché dans ma famille.

VIVIEN.

Quoi! vous croyez, monsieur Thomasseau...

M. THOMASSEAU.

Voilà qui est fini, vous dis-je; j'écrirai à votre pere.

CLITANDRE.

Oserois-je me flatter, monsieur...

M. THOMASSEAU.

Pour terminer quelque chose avec vous, monsieur, il faut savoir auparavant qui vous êtes.

CLITANDRE.

Il ne sera pas malaisé de vous en instruire, voilà ma tante et ma sœur...

M. THOMASSEAU.

Vous êtes le frere de cette adorable personne?

MADAME DESMARTINS.

Si vous êtes toujours dans le dessein d'épouser ma niece, il faut consentir au bonheur de mon neveu, pour le faire consentir au vôtre.

M. THOMASSEAU.

Sur ce pied-là c'est une affaire faite, et nous serons bientôt d'accord.

VIVIEN.

Eh! qu'est-cè donc? me faire venir exprès de Gisors pour se moquer de moi!

LORANGE.

Consolez-vous, monsieur; jeune et nigaud comme vous êtes, vous ne manquerez pas de bonne fortune. (*on entend un bruit de hautbois et de musettes.*)

M. THOMASSEAU.

Quelle musique est-ce-là?

MADAME DUBUISSON.

C'est un petit bal de campagne que mademoiselle Duhasard a préparé pour monsieur Vivien, apparemment.

M. THOMASSEAU.

Comment donc?

MADAME DUBUISSON.

Comme fille postulante d'Opéra, il faut bien qu'elle donne un plat de son métier à la compagnie.

LORANGE.

Et comme maître de l'Epée de bois, si vous voulez, je ferai le festin des deux mariages.

M. THOMASSEAU.

Mademoiselle Duhasard est un cabaretier?

LORANGE.

Fort à votre service.

VIVIEN.

Je vous le disois bien, moi, qu'on me faisoit piece.

LORANGE.

Sans rancune, monsieur Vivien : nous vous avons empêché de vous marier, ce n'est pas vous rendre un mauvais office. Allons, gai, messieurs de la symphonie : honneur à monsieur Vivien, et à nos vendanges.

DIVERTISSEMENT.

(Plusieurs vendangeurs et vendangeuses, précédés de quelques hautbois et d'une musette, entrent en dansant.)

PREMIER VENDANGEUR.

Amis vendangeux,
Ayons le cœur joyeux,
J'avons des vendanges nouvelles,
Qui sont des plus belles;
Nargue du vin vieux.
Amis vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

LE CHŒUR *répete.*

Amis vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

SECOND VENDANGEUR.

Darlu, Rousseau, Fitte et Forelle,
En avont dans l'aile
Avec leur vin vieux.
Amis vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

LE CHŒUR *répete.*

Amis vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

PREMIER VENDANGEUR.

Serviteur à monsieur Vivien
De la Chaponnardiere.

(*Tous les acteurs et actrices de la comédie et du divertissement font la révérence à M. Vivien, en répétant :*)

Serviteur à monsieur Vivien
De la Chaponnardiere.

PREMIER VENDANGEUR.

Qu'il est docile, et qu'il prend bien
Le bon parti dans cette affaire !
Serviteur à monsieur Vivien
De la Chaponnardiere.

LE CHŒUR *répete.*

Serviteur à monsieur Vivien
De la Chaponnardiere.

(*Deux vendangeurs et deux vendangeuses dansent une entrée grotesque.*)

SECOND VENDANGEUR.

Morgué ! morgué ! point de mélancolie,
J'ons bon vin et femme jolie :
N'est-ce pas pour vivre contens?
Tout ce qui peut me chagriner l'ame :
J'ons du vin nouviau tous les ans,
Mais j'ons toujours la même femme.

(*Entrée d'un sabotier seul.*)

MADAME DESMARTINS, *vêtue en vendangeuse, chante.*

Amans qui venez en vendange,
L'Amour ne trouve point étrange
Qu'au dieu du vin vous fassiez votre cour.
Dans une heureuse intelligence
Ces dieux se servent tour-à-tour :
L'Amour aide à Bacchus, et, par reconnoissance,
Bien souvent Bacchus avance
Les affaires de l'amour.

(Un paysan danse une entrée comique avec Angélique, qui est vêtue en vendangeuse.)

SECOND VENDANGEUR.

Les plus habiles vendangeuses,
Quoi qu'ordonne le dieu du vin,
Ne sont jamais assez soigneuses
Pour bien cueillir tout le raisin :
Mais aux vendanges de Surêne,
Avec les Jeux et les Ris,
Le dieu des Amours amene
Des grapilleuses de Paris.

(Un grand benêt de paysan danse seul d'une maniere niaise; quand il a fini, madame Desmartins s'avance au bord du théâtre au milieu des deux vendangeurs. Ils chantent les couplets suivans, que tous les acteurs et actrices de la comédie et du divertissement répetent en chantant.)

PREMIER VENDANGEUR.

Profitez bien, jeunes fillettes,

Des momens faits pour les amours;
Quand on a passé ses beaux jours,
Adieu, panniers, vendanges sont faites.

MADAME DESMARTINS.

Cachez bien les faveurs secretes,
Amans, dont vous êtes comblés :
Sitôt que vous les révélez,
Adieu, panniers, vendanges sont faites.

SECOND VENDANGEUR.

Il faut savoir en amourettes
Se saisir des tendres momens :
Pour les trop timides amans
Adieu, panniers, vendanges sont faites.

PREMIER VENDANGEUR.

Faites bien vos marchés, grisettes,
Avant qu'aimer les grands seigneurs :
Sitôt qu'ils ont eu vos faveurs,
Adieu, panniers, vendanges sont faites.

(*Tous les acteurs et actrices rentrent en dansant et en chantant; madame Desmartins, qui demeure seule sur le théâtre, adresse à l'assemblée ce dernier couplet.*)

Défiez-vous de ces coquettes
Qui n'en veulent qu'à vos écus :
Sitôt que vous n'en aurez plus,
Adieu, panniers, vendanges sont faites.

FIN DES VENDANGES DE SURÊNE.

EXAMEN
DES VENDANGES DE SURÈNE.

Il est impossible de faire un examen raisonné de cette piece : non pas qu'avec des idées fausses et un peu de déclamation on ne pût prouver qu'elle cache des intentions très morales : que n'a-t-on pas prouvé dans ce genre! Pour nous qui nous piquons de bonne foi, nous avouerons que les Vendanges de Surène sont une folie comme M. de Pourceaugnac, avec cette différence que Moliere, même dans ses farces, a toujours quelques traits profonds, parce qu'ils lui étoient naturels, et que Dancourt n'a qu'une grande franchise d'expressions qu'il porte par-tout, parce qu'elle lui étoit familiere. On berne M. Vivien de Gisors comme on berne M. de Pourceaugnac de Limoges; les moyens employés contre l'un et contre l'autre ne sont bons que parce qu'ils font rire; et cela suffit au théâtre où les spectateurs sont toujours de moitié avec l'auteur qui n'annonce que le desir de les amuser. En général, le public juge une comédie suivant la prétention avec laquelle on l'expose; jamais Dancourt ne fait d'exposition. Le public est indulgent pour des folies, sévere pour des ouvrages qui ont dû coûter bien plus de peines, qui montrent même plus de talent, mais dans lesquels l'effort se fait trop sentir. On ne sent jamais le travail dans les pieces de Dancourt; toujours de la grace, du naturel, de l'aisance, de la gaieté : il semble qu'on écoute plaisanter un homme de beaucoup d'esprit qui ne se sert point de tout ce qu'il en a. Rien n'est fou comme

Lorange déguisé en naine, marchant sur les genoux, tenant à la main un éventail qui touche à terre : on rit du personnage au point que tout ce qu'il va dire paroîtroit insipide s'il gardoit la moindre mesure; mais Dancourt étoit acteur; il savoit ce qu'on peut risquer avec le public quand il est en gaieté, et qu'il pardonne tout pourvu qu'on ne le laisse pas se refroidir; aussi pousse-t-il la scene jusqu'à l'extravagance. En pareille circonstance, ce n'est point manquer de mesure, au contraire c'est connoître toutes les ressources de son sujet. Thibaut remplaçant M. Thomasseau comme Lorange remplace sa fille; Clitandre paroissant ensuite en cousin qui tue régulièrement deux hommes par semaine, et le pauvre Vivien répétant toujours à voix basse : Voilà une vilaine famille! tout cela forme des scenes fort gaies à voir représenter, fort amusantes à lire, mais qu'il seroit impossible de justifier auprès de ceux qui les verroient jouer ou les liroient sans en rire. Il n'y a point de regles pour prouver la gaieté. Du reste, les mœurs de tous les personnages sont celles que Dancourt aimoit à peindre : elles sont moins rares qu'on ne l'imagine, et son mérite est de les avoir exposées avec franchise. Nous aimons à le répéter, cet auteur ne corrompra personne; il ne séduit point la raison, et n'intéresse jamais le cœur : avec cette double précaution, on peut aller fort loin en plaisanteries et en tableaux de mœurs sans être dangereux. Tel ouvrage qui passe pour moral, qui fait verser des larmes, qui contient de grands sermons, bouleversera plus de jeunes têtes que des comédies un peu libres, qui ne laissent après elles aucune émotion, aucune impression, nous dirions même aucun souvenir.

FIN DE L'EXAMEN DES VENDANGES DE SURÊNE.

LES BOURGEOISES
DE QUALITÉ,
OU
LA FÊTE DU VILLAGE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES ET EN PROSE,
DE DANCOURT,

Représentée, pour la premiere fois, le 13 juillet 1700.

ACTEURS.

M. NAQUART, procureur de la Cour.
M. BLANDINEAU, procureur au Châtelet.
LE COMTE.
LE MAGISTER.
LE TABELLION.
MADAME BLANDINEAU.
LA GREFFIERE.
L'ÉLUE.
MADAME CARMIN.
ANGÉLIQUE, amoureuse du Comte.
LISETTE.
CLAUDINE.
LOLIVE, valet du Comte.
CASCARET, laquais.
PLUSIEURS PAYSANS ET PAYSANNES chantant et dansant.

La scene est dans un village de Brie.


BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

LES BOURGEOISES DE QUALITÉ.



F. Massard del. — Gaucher de St Germain direx.

Adieu, mon agréable Comtesse. — Adieu, ma chere Présidente.

Acte II Sc. V.

BOURGEOISES

[illegible]LITÉ

PREMIÈRE [illegible]

[illegible]



LES BOURGEOISES DE QUALITÉ.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. NAQUART, LE TABELLION.

M. NAQUART.

CELA ne reçoit pas la moindre difficulté, monsieur le Tabellion; et dès que toute la famille en est d'accord avec moi, cette petite supercherie n'est qu'une bagatelle.

LE TABELLION.

Eh bien! soit; vous le voulez comme ça, je le veux itou. Vous êtes procureur de Paris, et je ne sis que tabellion de village; comme votre charge vaut mieux

que la mienne, je serois un impertinent de vouloir que ma conscience fût meilleure que la vôtre.

M. NAQUART.

Il ne s'agit point de conscience là-dedans ; et entre personnes du métier...

LE TABELLION.

Ça est vrai, vous avez raison; il ne peut pas s'agir d'une chose qu'on n'a pas : mais tout coup vaille, il ne m'importe. Pourvu que je sois bien payé, et que vous accommodiais vous-même toute cette manigance-là, je ne dirai mot, et je vous lairai faire ; il ne vous en faudra pas davantage.

M. NAQUART.

Je vous réponds de l'évènement et des suites.

LE TABELLION.

Eh bien! tope, v'là qui est fait. Je m'en vas vous attendre; aussi bien v'là monsieur Blandineau qui, m'est avis, veut vous dire queuque chose.

SCENE II.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART.

M. BLANDINEAU.

Vous voilà en grande conférence avec notre tabellion. Ce n'est pas moi qui vous interromps peut-être?

M. NAQUART.

En aucune façon. Vous m'avez promis votre consentement pour ce mariage, et...

M. BLANDINEAU.

Oui, je vous le donne de tout mon cœur; mais je

ne vous promets pas que mon consentement détermine ma belle-sœur à vous épouser. Elle est un peu folle comme vous savez ; et je m'étonne que tous les travers que vous lui connoissez ne vous corrigent pas de l'envie que vous avez d'en faire votre femme.

M. NAQUART.

C'est un vœu que j'ai fait, monsieur Blandineau, de rendre une femme raisonnable; et plus je la prendrai folle, plus j'aurai de mérite à réussir.

M. BLANDINEAU.

Et plus de peine à en venir à bout; c'est une chose absolument impossible. Ma femme n'est pas à beaucoup près si extravagante que sa sœur; et toutes les tentatives que j'ai faites pour régler son esprit et ses manieres n'ont jusqu'à présent servi de rien : je serai réduit, je pense, pour éviter les altercations que nous avons tous les jours ensemble, à prendre le parti d'extravaguer avec elle, puisqu'il n'y a pas moyen qu'elle soit raisonnable avec moi.

M. NAQUART.

Que pouvez-vous faire de mieux? Vous avez du bien, vous n'avez point d'enfans. Votre femme aime le faste, la dépense; c'est là, je crois, sa plus grande folie : laissez-la faire. Au bout du compte, l'argent n'est fait que pour s'en servir.

M. BLANDINEAU.

Oui; mais il y auroit un ridicule à un simple procureur du Châtelet comme moi...

M. NAQUART.

Procureur tant qu'il vous plaira : quand on gagne

du bien il en faut jouir; il y auroit un grand ridicule à ne pas le faire.

M. BLANDINEAU.

Mais autrefois, monsieur Naquart...

M. NAQUART.

Autrefois, monsieur Blandineau, on se gouvernoit comme autrefois : vivons à présent comme dans le temps présent; et, puisque c'est le bien qui fait vivre, pourquoi ne pas vivre selon son bien?

M. BLANDINEAU.

Je suis ennemi des superfluités, je me contente du nécessaire, et je ne sache rien au monde de si beau que la simplicité du temps passé.

M. NAQUART.

Oui; mais si, comme au temps passé, on vous donnoit trois sous parisis ou deux carolus pour des écritures que vous faites aujourd'hui payer trois ou quatre pistoles, cette simplicité-là vous plairoit-elle, monsieur Blandineau?

M. BLANDINEAU.

Oh! pour cela non, je vous l'avoue : ce ne sont pas nos droits que je veux simples, ce sont nos dépenses.

M. NAQUART.

Il faut régler les unes par les autres, monsieur Blandineau. A la sotte vanité près, les manieres de votre femme sont très bonnes : les ridicules que vous lui trouvez ne sont que dans votre imagination; plus vous prétendez les corriger, plus ils augmenteront; vous la contraindrez, vous vous ferez haïr. Croyez-moi, il vaut mieux, pour vous et pour elle, que vous

vous accommodiez à ses fantaisies que de prétendre la soumettre aux vôtres.

M. BLANDINEAU.

C'est là votre sentiment; mais ce n'est pas le mien. Que je serai ravi de vous voir le mari de ma belle-sœur la Greffiere! nous verrons si vous raisonnerez aussi de sang-froid.

M. NAQUART.

C'est un plaisir que vous aurez; et puisque vous approuvez la chose, j'emploierai pour la faire réussir des moyens dont je ne me servirois pas sans votre aveu.

M. BLANDINEAU.

Et qu'est-ce que c'est que ces moyens?

M. NAQUART.

Je vous les communiquerai. La voici : proposez-lui l'affaire; selon la réponse qu'elle vous fera, nous reglerons les mesures que nous aurons à prendre ensemble.

M. BLANDINEAU.

Sans adieu; je ne tarderai pas à vous rendre réponse.

SCENE III.

M. BLANDINEAU, LA GREFFIERE, LISETTE.

LA GREFFIERE.

Je ne saurois me tranquilliser là-dessus, ma pauvre Lisette : cette journée-ci sera malheureuse pour moi,

je t'assure; j'ai éternué trois fois à jeun, j'ai le teint brouillé, l'œil nébuleux, et je n'ai jamais pu ce matin donner un bon tour à mon crochet gauche.

M. BLANDINEAU.

Ah! vous voilà, ma sœur; j'allois monter chez vous.

LA GREFFIERE.

Chez moi, mon frere! et à quel dessein? Je n'aime point les visites de famille, comme vous savez.

M. BLANDINEAU.

Celle-ci ne vous auroit pas déplu. Il s'agit de vous marier, ma sœur.

LA GREFFIERE.

De me marier, mon frere? de me marier? Cela est assez amusant, vraiment. Mais qu'est-ce que c'est que le mari? c'est ce qu'il faut savoir.

M. BLANDINEAU.

Un vieux garçon fort riche, monsieur Naquart, procureur de la Cour.

LA GREFFIERE.

Un vieux garçon à moi? un procureur, Lisette! monsieur Naquart! Je serois madame Naquart, moi? Le joli nom que madame Naquart! C'est un plaisant visage que monsieur Naquart de songer à moi.

LISETTE.

Eh fi! madame, il faut faire châtier cet insolent-là.

M. BLANDINEAU.

Comment donc! Eh! qui êtes-vous, s'il vous plaît? Fille d'un huissier qui étoit le pere de ma femme, ma belle-sœur à moi, qui ne suis que procureur au

Châtelet, veuve d'un greffier à peau, que vous avez fait mourir de chagrin. Je vous trouve admirable, madame la Greffiere.

LA GREFFIERE.

Greffiere, monsieur? Supprimez ce nom-là, je vous prie. Feu mon mari est mort, la charge est vendue; je n'ai plus de titre, plus de qualité; je suis une pierre d'attente, et destinée sans vanité à des distinctions qui ne vous permettront pas avec moi tant de familiarité que vous vous en donnez quelquefois.

M. BLANDINEAU.

Vous êtes destinée à devenir tout-à-fait folle, si vous n'y prenez garde. Ecoutez, madame ma belle-sœur; il se présente une occasion de vous donner un mari fort riche et fort honnête homme : si vous ne l'épousez, vous pouvez compter que je ne vous verrai de ma vie.

LA GREFFIERE.

Vous devez bien aussi vous attendre, quand je serai comtesse et vous procureur, que nous n'aurons pas grand commerce ensemble.

M. BLANDINEAU.

Comment comtesse! Allez, vous êtes folle.

LA GREFFIERE.

Je débute par là; c'est assez pour un commencement : mais cela augmentera dans la suite; et de mari en mari, de douaire en douaire, je ferai mon chemin, je vous en réponds, et le plus brusquement qu'il me sera possible.

M. BLANDINEAU, *à part.*

Il faudra la faire enfermer.

LA GREFFIERE, *au fond du théâtre.*

Holà! ho! laquais, petit laquais, grand laquais, moyen laquais, qu'on prenne ma queue. Avancez, cocher. Montez, madame... Après vous, madame... Eh! non, madame, c'est mon carrosse... Donnez-moi la main, Chevalier. Mettez-vous là, Comtin. Touche, cocher. La jolie chose qu'un équipage! la jolie chose qu'un équipage!

SCENE IV.

M. BLANDINEAU, LISETTE.

M. BLANDINEAU.

Voilà un équipage qui la menera aux Petites-Maisons. Elle a tout-à-fait perdu l'esprit, Lisette: je vais me hâter d'une maniere ou d'une autre de la faire ou plutôt déloger de chez moi, pour ne pas donner à ma femme un exemple aussi ridicule que celui-là.

LISETTE.

Vous n'avez rien à craindre, monsieur; madame votre femme est raisonnable, elle ne tient point du tout de la famille.

M. BLANDINEAU.

Elle est raisonnable?

LISETTE.

Assurément: vous devez lui en savoir bon gré;

car il ne tient qu'à elle d'être aussi folle que pas une autre : elle a tous les talens qu'il faut pour cela, je vous en réponds.

M. BLANDINEAU.

Oh! vraiment, je sais bien qu'elle les a de par tous les diables, et s'en sert souvent; c'est le pis que j'y trouve.

SCENE V.

M. BLANDINEAU, MADAME BLANDINEAU, LISETTE.

LISETTE, *bas.*

Paix, taisez-vous : la voilà, monsieur; ne la chagrinez point.

MADAME BLANDINEAU.

A quoi vous amusez-vous donc, mademoiselle Lisette? Il y a une heure que je vous fais chercher. Allons vîte, mon mantelet.

LISETTE.

Lequel, madame?

MADAME BLANDINEAU.

Celui de...*

* Selon la saison ou la mode.

SCENE VI.

M. BLANDINEAU, MADAME BLANDINEAU.

MADAME BLANDINEAU.

Ah! vous voilà, monsieur Blandineau? je suis bien aise de vous trouver ici. Donnez-moi de l'argent, je n'en ai plus.

M. BLANDINEAU.

De l'argent, madame? Vous aviez hier vingt-cinq louis d'or.

MADAME BLANDINEAU.

Cela est vrai, monsieur. J'ai joué, j'ai perdu, j'ai payé, je n'ai plus rien; je vais rejouer, il m'en faut d'autre en cas que je perde.

M. BLANDINEAU.

Mais, ma femme!

MADAME BLANDINEAU.

Eh! fi donc, monsieur Blandineau! que de façons, au lieu de me remercier d'en prendre du vôtre.

M. BLANDINEAU.

Vous remercier!

MADAME BLANDINEAU.

Oui, vraiment : c'est un bien mal acquis qui ne fait point de profit, je perds tout ce que je joue.

M. BLANDINEAU.

Eh! pourquoi jouer, madame Blandineau?

MADAME BLANDINEAU.

Pourquoi jouer, monsieur? pourquoi jouer? Je

vous trouve admirable! Que voulez-vous donc qu'on fasse de mieux, et à la campagne sur-tout? J'ai la complaisance de venir avec vous dans une chaumiere bourgeoise avec votre ennuyeuse famille; il se trouve par hasard dans le village des femmes d'esprit, des personnes du monde, des jeunes gens polis; il se forme une agréable société de plaisir et de bonne chere; c'est le jeu qui est l'ame de toutes ces parties; et je ne jouerois pas! Non, monsieur, ne comptez point là-dessus, et donnez-moi de l'argent, s'il vous plaît; ou j'en emprunterai, mais ce sera sur votre compte.

M. BLANDINEAU.

Oh bien! madame, voilà encore dix louis d'or; mais si vous les perdez...

MADAME BLANDINEAU.

Si je ne les perds pas, je les dépenserai; ne vous mettez pas en peine. A propos, c'est aujourd'hui la fête du village; nous sommes les plus considérables, on soupe ici ce soir : je crois que vous en êtes bien et duement averti?...

M. BLANDINEAU.

Quoi! votre dessein ridicule continue, et malgré tout ce que je vous en ai dit?...

MADAME BLANDINEAU.

Ce sont vos discours, monsieur, vos remontrances, qui ont achevé de me déterminer.

M. BLANDINEAU.

Madame Blandineau, vous me pousserez à des extrémités...

MADAME BLANDINEAU.

Monsieur Blandineau, vous me ferez faire des choses...

M. BLANDINEAU.

Je vous défie, madame Blandineau, de faire pis que vous faites.

MADAME BLANDINEAU.

Comment donc, monsieur! suis-je une libertine, une coquette?

M. BLANDINEAU.

Vous êtes pis que tout cela, madame ma femme. Quelle extravagance de rassembler huit ou dix femmes plus ridicules l'une que l'autre, qui ne sont assurément pas de vos amies, pour leur donner à souper, leur faire manger votre bien!

MADAME BLANDINEAU.

Que vous avez l'ame crasse, monsieur Blandineau! Que vous avez l'ame crasse, et que vous savez peu vous faire valoir! J'aime à paroître, moi; c'est là ma folie.

M. BLANDINEAU.

Et vous devriez vous cacher d'être aussi peu raisonnable...

MADAME BLANDINEAU.

Vous voyez, monsieur, comme vous vous révoltez contre le souper! Oh bien! nous aurons les violons, de la musique, un petit concert, le bal, et une espece d'opéra même, si vous continuez à me contredire.

M. BLANDINEAU.

Ah! quel abandonnement! quel désordre! Mais quand vous seriez la femme d'un traitant vous ne feriez pas plus d'impertinences.

MADAME BLANDINEAU.

C'est ma sœur qui fait cette dépense-là; ne vous chagrinez pas.

M. BLANDINEAU.

La malheureuse!

SCENE VII.

M. BLANDINEAU, MADAME BLANDINEAU, LISETTE.

LISETTE.

Voilà votre mantelet, madame.

MADAME BLANDINEAU.

Adieu, mon ami. (*à Lisette.*) Appelez Cascaret, qu'il vienne porter ma queue.

SCENE VIII.

M. BLANDINEAU, MADAME BLANDINEAU.

M. BLANDINEAU.

Votre queue, madame Blandineau? Vous, vous faire porter la queue?

MADAME BLANDINEAU.

Oui, monsieur Blandineau, moi-même; puisque

j'ai eu la complaisance de prendre une queue tout unie, je me la ferai porter, s'il vous plaît, pour ne pas figurer avec la populace.

SCENE IX.

M. BLANDINEAU, MADAME BLANDINEAU, LISETTE, CASCARET.

M. BLANDINEAU.

Mais, ma femme!...

MADAME BLANDINEAU.

Mais, mon mari! point de dispute. Quantité de bougies dans la salle, et sur-tout que le couvert soit propre, Lisette.

LISETTE.

Oui, madame.

MADAME BLANDINEAU.

Jasmin et Cascaret rinceront les verres, le filleul et le cousin de monsieur verseront à boire, et le maître-clerc mettra sur table.

M. BLANDINEAU.

Mon maître-clerc? il n'en fera rien.

MADAME BLANDINEAU.

Il le fera, mon ami; je l'en ai prié : il n'est pas si impoli que vous, il n'oseroit me contredire.

M. BLANDINEAU.

Mais, madame Blandineau, songez...

MADAME BLANDINEAU.

Ne vous gênez point, mon fils; si la compagnie ne

vous plaît pas, nous n'avons que faire de vous, on vous dispense d'y être.

M. BLANDINEAU.

Oh, parbleu! j'y serai; je vous en réponds, et vous verrez... (*Madame Blandineau sort; Cascaret lui porte la queue.*)

SCENE X.

M. BLANDINEAU, LISETTE.

LISETTE.

Voilà une maîtresse femme, monsieur, et qui met votre maison sur un bon pied : faire une espece de maître-d'hôtel d'un maître-clerc! cela est délicatement imaginé, au moins.

M. BLANDINEAU.

Il ne fera point cette sottise-là, j'en suis sûr.

LISETTE.

Il la fera, monsieur : madame et lui sont fort bons amis; il fait tout ce qu'elle veut.

M. BLANDINEAU.

Ne trouves-tu pas que cette femme-là devient un peu folle, Lisette?

LISETTE.

Non, monsieur; je la trouve de fort bon esprit, au contraire : elle prend ses commodités et ses plaisirs, et vous avez la peine et les chagrins de tout. Qui est le plus fou de vous deux?

M. BLANDINEAU.

Oh! c'est moi sans contredit : mais j'ai opinion que

c'est sa sœur qui la gâte; et je voudrois bien être débarrassé de cette folle-là, sans être obligé de quereller avec ma femme : c'est pour cela que je la voudrois marier à monsieur Naquart.

LISETTE.

Que vous importe à qui, pourvu qu'elle soit mariée? Tenez, monsieur, je la soupçonne de quelque dessein, dont elle aura peine à ne me pas faire confidence. Laissez-moi sonder un peu ses sentimens; j'aurai soin de vous en rendre compte.

M. BLANDINEAU.

Eh bien! fais, Lisette; mais dépêche-toi. Je vais trouver M. Naquart, et nous attendrons ensemble de tes nouvelles.

LISETTE.

Allez, monsieur, vous ne tarderez pas à en avoir; laissez-moi faire.

SCENE XI.

LISETTE.

Ce monsieur Blandineau, il est à plaindre.

SCENE XII.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Mais voici une petite personne qui l'est encore

plus que lui, quoique son malheur soit d'une autre nature.

ANGÉLIQUE.

Quoi! te voilà seule, Lisette, et tu ne viens pas me trouver! Que tu es cruelle de m'abandonner à mes chagrins, et de ne pas être avec moi le plus souvent qu'il t'est possible!

LISETTE.

Je ne puis pas suffire à toute la famille: c'est à qui m'aura; madame Blandineau, pour pester contre son mari; le mari, pour se plaindre de sa femme; madame la Greffiere, pour m'entretenir de son ajustement et de ses charmes; et vous, pour parler de votre amant. Voilà bien de l'occupation dans un même ménage.

ANGÉLIQUE.

Que mes tantes sont folles, Lisette! et que je suis malheureuse de me trouver sans bien, sans autres parens qu'elles seules, avec autant de foiblesse dans le cœur pour un amant aussi perfide!

LISETTE.

Oh! pour moi, je ne comprends pas comment, depuis huit jours que nous sommes ici, vous n'avez point eu de ses nouvelles: il faut qu'il soit mort ou malade.

ANGÉLIQUE.

Il est pis que cela, Lisette, il est inconstant. Quelques jours avant notre départ, il te souvient que nous le vîmes dans ta chambre; il s'y rendit une heure plus tard que de coutume, il y demeura

beaucoup moins : il étoit chagrin, inquiet, interdit, embarrassé : il commençoit à ne me plus aimer, Lisette; et l'absence l'a fait m'oublier tout-à-fait.

LISETTE.

Si cela est, ce sont vos tantes qui en sont cause.

ANGÉLIQUE.

Que je les hais, Lisette!

LISETTE.

L'une avoit assez de penchant pour lui, à la vérité; mais elle ne vouloit pas qu'il en eût pour vous.

ANGÉLIQUE.

Oui, cela est vrai, ma tante la Greffiere, n'est-ce pas? Je crois qu'elle étoit amoureuse de lui.

LISETTE.

Justement, et c'en est assez pour faire déserter un joli homme; outre que madame Blandineau, de son côté, qui ne veut point vous voir plus grande dame qu'elle, a fait aussi ce qu'elle a pu pour l'éloigner à force de brusqueries; c'est ce qui l'a rebuté, sur ma parole.

ANGÉLIQUE.

Quelle injustice! et que je l'aime bien plus qu'il ne m'aimoit! Plus on me défendoit de le voir et de lui parler, plus sa présence et sa conversation me causoient de joie et de ravissement, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Il y a là-dedans plus d'opiniâtreté que de constance.

ANGÉLIQUE.

Non, je t'assure.

LISETTE.

Oh! si fait, si fait : vous êtes fille; et le plaisir de contredire fait quelquefois plus de la moitié de nos passions à nous autres.

SCENE XIII.

ANGELIQUE, LOLIVE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chere Lisette, voici Lolive : son maître n'est point inconstant. Que je suis heureuse!

LISETTE.

Le ciel en soit loué, j'en suis ravie.

LOLIVE.

Je suis bien heureux, mademoiselle, de vous trouver ainsi d'abord en arrivant, avant que personne...

ANGÉLIQUE.

Donne-moi tes lettres, dépêche.

LOLIVE.

Je n'ai point de lettre à vous donner, mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Tu n'as point de lettre à me donner! Qui t'amene donc ici? que fait ton maître?

LOLIVE.

La plus mauvaise manœuvre du monde : c'est un

traître, un chien qui ne mérite pas de vivre, un homme à pendre, mademoiselle.

LISETTE.

Voilà un bel éloge!

ANGÉLIQUE.

Que veux-tu donc dire?

LISETTE.

T'envoie-t-il ici pour nous dire cela?

LOLIVE.

Non, mais il y va venir, lui, pour le justifier.

ANGÉLIQUE.

Il va venir ici? Quoi faire?

LOLIVE.

Une très haute sottise; épouser votre tante.

ANGÉLIQUE.

Epouser ma tante, Lisette!

LISETTE.

Epouser votre tante! cela ne se peut pas.

LOLIVE.

Si fait vraiment: ce n'est pas celle qui a son mari, c'est celle qui est veuve, madame la Greffiere; et j'ai ici une lettre pour elle que je m'en vais lui rendre au plus vîte.

ANGÉLIQUE.

Une lettre pour elle! je la verrai; donne.

LOLIVE.

Non, mademoiselle, vous ne la verrez point. J'ai déja eu cent coups de pied dans le ventre pour cette affaire-ci; il est bon de m'en tenir là. Qu'il ne s'a-

perçoive pas, je vous prie, que je vous aie avertie de rien.

SCENE XIV.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Ma tante est-elle devenue folle de vouloir épouser monsieur le Comte?

LISETTE.

Non; c'est monsieur le Comte qui est devenu fou de vouloir épouser votre tante.

ANGÉLIQUE.

Cela ne sera point, Lisette; c'est un prétexte qu'il prend pour s'approcher de moi. Il trompe ma tante; ma tante aime à se flatter : cela tournera tout autrement que tu te l'imagines.

LISETTE.

Vous aimez à vous flatter vous-même.

ANGÉLIQUE.

Il n'importe; ne me détrompe point, ma chere Lisette. Je vais attendre monsieur le Comte à l'entrée du village : je veux lui parler la premiere; je saurai ses sentimens par lui-même, et je ne le quitterai point qu'il ne m'ait promis de n'épouser que moi.

LISETTE.

Vous ferez fort bien de vous emparer de lui : on reprend son bien où on le trouve, une fois.

ANGÉLIQUE.

Assurément. Viens avec moi, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Non; prenez quelque petite fille du village, et me laissez parler à votre tante : j'en tirerai quelque confidence qui ne vous sera pas inutile.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA GREFFIERE, LE MAGISTER.

LA GREFFIERE.

Que cela soit bien tourné, monsieur le Magister ; que cela soit bien tourné.

LE MAGISTER.

Ne vous boutez pas en peine : partant que les garçons ne manquiont pas de vin, et les filles de tartes, et que vous nous baillais ces vingt écus que vous m'avez dit pour les ménétriers et pour ces petites chansonnettes que je fourrerons par-ci, par-là, nan ragaillardira votre soirée de la belle façon, je vous en réponds.

LA GREFFIERE.

Voilà trois louis d'or, monsieur le Magister ; c'est plus que vous ne m'avez demandé.

LE MAGISTER.

Bon ! tant mieux : je vous baillerons queuque petit par-dessus pour ça ; et comme j'ai queuque doutance que vous allez vous remarier, j'aurons soin de faire votre épitra... votre épitra...

LA GREFFIERE.

Mon épitaphe?

LE MAGISTER.

Eh! morgué, nenni, c'est tout le contraire, votre épitralame, je pense; je ne sais pas bian comme ça s'appelle, mais ce seront des vars à votre louange, toujours.

LA GREFFIERE.

Ne manquez pas sur-tout d'y bien marquer les agrémens * du siecle; il est si fortuné pour moi, si fortuné, que je veux que ma reconnoissance en soit publique.

LE MAGISTER.

Oh! tatigué, laissez-moi faire, j'en sis du moins aussi content que vous. J'ai pardu ma femme, et puis j'avous cette année bon vin, bonne récolte, je sommes tretous si aises! Allez, je chanterons à plein gosier, et je remuerons le jarret de la belle magniere.

LA GREFFIERE.

Oui; mais c'est pour ce soir, monsieur le Magister. Et ces vers à ma louange...

LE MAGISTER.

Oh! que ça sera biantôt bâti. Il n'est pas malaisié de vous louer; vous êtes belle, vous êtes bonne, vous êtes riche.

LA GREFFIERE.

Je suis jeune aussi, monsieur le Magister.

---

* De la fin.

LE MAGISTER.

Voulez-vous que je mette itou ça? eh bian, volontiers, tout coup vaille; mais vous baillerez queuque chose pour l'âge.

LA GREFFIERE.

Gardez-vous bien de l'oublier.

LE MAGISTER.

Vous avez raison : je daterons la chanson, et cela vous sarvira de baptistaire. Adieu, madame; je sis content de vous, vous serez contente itou de la date, sur ma parole.

LA GREFFIERE.

Adieu, monsieur le Magister, votre très humble servante.

SCENE II.

LA GREFFIERE.

Ah! que je suis ravie! que j'envisage un charmant avenir! Quels heureux momens! quels heureux momens! je ne me sens pas de joie.

SCENE III.

LA GREFFIERE, LISETTE.

LISETTE.

Comment donc, madame! on dit que vous mettez en joie tout le village : est-ce à cause de la fête, ou si vous avez quelque sujet particulier de vous réjouir?

LA GREFFIERE.

Les mauvais présages de ce matin sont évanouis, ma pauvre Lisette; j'ai reçu les plus agréables nouvelles...

LISETTE.

Il y auroit de l'indiscrétion peut-être de vous demander ce que c'est, madame?

LA GREFFIERE.

Qu'on blâme les devineresses tant qu'on voudra, je suis très contente de la du Verger, pour moi.

LISETTE.

Comment donc, madame?

LA GREFFIERE.

Nous y voilà parvenues, ma pauvre Lisette; nous y touchons du bout du doigt, ma chere enfant.

LISETTE.

Eh! à quoi, madame?

LA GREFFIERE.

A cet heureux temps que la du Verger m'a tant promis *, et à mon bonheur.

LISETTE.

Eh! qu'a de commun ** ce temps avec votre bonheur, madame?

LA GREFFIERE.

Je n'ai pas eu de grands plaisirs *** jusqu'ici;

* A la fin du siecle.

** La fin du siecle.

*** Pendant le cours de celui-ci. Cette piece fut faite et jouée en 1700; et l'on sait qu'à la fin de chaque siecle, on renouvelle, parmi le peuple, beaucoup de contes.

mais je vais passer le temps agréablement, sur ma parole.

LISETTE.

Voilà de beaux projets!

LA GREFFIERE.

Je suis déja veuve, premièrement.

LISETTE.

Cela promet, vous avez raison.

LA GREFFIERE.

Et je ne le serai pas long-temps encore.

LISETTE.

Comment donc, madame?

LA GREFFIERE.

C'est la saison des révolutions *, et tu vas voir d'assez jolis changemens dans ma destinée.

LISETTE.

Eh! quels changemens encore?

LA GREFFIERE.

Je serai dès aujourd'hui femme de condition.

LISETTE.

Femme de condition! Cela ne me surprend point, vous êtes taillée pour cela, et vous en avez toutes les manieres.

LA GREFFIERE.

C'est sans affectation, cela m'est naturel.

LISETTE.

Eh! quel heureux petit seigneur aura le bonheur de vous faire femme de condition?

---

* Que la fin des siecles.

LA GREFFIERE.

Le petit Comte, ma chere Lisette, le petit Comte.

LISETTE.

Qui, le petit Comte? celui qui étoit amoureux de votre niece?

LA GREFFIERE.

Dis qu'il feignoit de l'être pour s'approcher de moi.

LISETTE, *à part.*

Ah! le petit fourbe!

LA GREFFIERE.

Nous avons bien conduit cela, n'est-ce pas?

LISETTE.

Eh! qu'étoit-il besoin de conduite là-dedans? vous ne dépendez que de vous.

LA GREFFIERE.

L'agrément du mystere, mon enfant, l'agrément du mystere : j'avois même dessein qu'il m'enlevât. Oh! je crois que c'est un grand plaisir d'être enlevée.

LISETTE.

Oui, cela a son mérite assurément.

LA GREFFIERE.

Nous nous serions mariés en cachette, *incognito*, sous seing privé, pour éviter les manieres bourgeoises.

LISETTE.

Cela étoit noblement pensé.

LA GREFFIERE.

Mais le plaisir de faire enrager de près mon beau-

frere le procureur, qui est un fort impertinent personnage, la joie que j'aurai d'être témoin du dépit de ma sœur et de ma niece, et de jouir par mes propres yeux du désespoir de toutes les femmes de ma connoissance, nous a fait prendre la résolution de faire ce mariage à leur barbe. Oh! cela est bien satisfaisant, je te l'avoue.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus gracieux, vous avez raison.

LA GREFFIERE.

Le petit Comte va arriver, et en poste même: son valet-de-chambre est déja ici; cette affaire-là sera bientôt publique.

LISETTE.

Ne le seroit-elle point déja, madame?

SCENE IV.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIERE, L'ELUE, LISETTE.

LISETTE.

Voilà votre sœur et votre cousine qui me paroissent bien échauffées.

MADAME BLANDINEAU, *à la Greffiere.*

Qu'est-ce que c'est donc, ma sœur? il se répand un bruit dans le village qui me paroît des plus surprenans.

L'ELUE, *à la Greffiere.*

Et à moi des plus ridicules.

LA GREFFIERE.

En quoi donc, ridicule? Et qu'est-ce que c'est que ce bruit, s'il vous plaît, mesdames?

MADAME BLANDINEAU.

Que vous allez épouser monsieur le Comte, un homme de qualité, un petit étourdi qui n'a rien. Oh! je ne trouve point cela vraisemblable.

LA GREFFIERE.

Cela n'est pas moins vrai, ma sœur: me voilà Comtesse; et, graces au ciel, nous ne figurerons plus ensemble.

MADAME BLANDINEAU.

Comtesse, vous? Vous comtesse, ma sœur?

LA GREFFIERE.

Dites, madame, madame Blandineau, et madame tout court, entendez-vous?

MADAME BLANDINEAU.

Madame tout court! Ah! je n'en puis plus : ma sœur comtesse, et moi procureuse! Un siege, et tôt, dépêchez, Lisette.

LISETTE.

Madame, madame! holà donc, madame!

L'ÉLUE.

Vous seriez comtesse, vous, ma cousine la Greffiere?

LA GREFFIERE.

Ah! plus de cousinage, madame l'Elue, plus de cousinage.

L'ÉLUE.

Un fauteuil aussi : tôt, du secours; à moi, Lisette.

LISETTE.

Oh! par ma foi, donnez-vous patience.

L'ÉLUE.

Je m'affoiblis, je suffoque, j'agonise, et je m'en vais mourir de mort subite.

MADAME BLANDINEAU.

Ecoutez, ma sœur; il n'y a qu'un mot qui serve. Vous voulez le porter plus beau que moi, parce que vous êtes mon aînée, ç'a toujours été votre fureur; mais je me séparerois d'avec mon mari s'il me laissoit avoir ce déboire-là. Vous verrez de belles oppositions! laissez faire.

L'ÉLUE, *à madame Blandineau.*

Il ne faut pas que la famille demeure les bras croisés dans cette affaire-ci; il faut agir, il faut se remuer, ma cousine.

LA GREFFIERE.

Oh! remuez-vous, remuez-vous; je me remuerai aussi moi, je vous en réponds.

LISETTE, *à part.*

Mort de ma vie, que de mouvement! Voilà une famille bien sémillante!

LA GREFFIERE.

Mais, vraiment! je les trouve admirables! elles m'empêcheront de m'élever, de faire fortune! ces bourgillonnes-là sont si ridicules...

MADAME BLANDINEAU.

Bourgillonnes, madame l'Elue, bourgillonnes!

L'ÉLUE, *à madame Blandineau.*

Ah! ciel! bourgillonne moi, qui suis, par la grace

de Dieu, fille, sœur et niece de notaire, et femme d'un Elu, ma cousine!

MADAME BLANDINEAU.

Et moi, ma cousine, qui ai eu plus de treize mille francs en mariage tant en argent comptant qu'en nippes et bijoux! Je suis dans une colere!

L'ÉLUE.

Et moi dans une rage!

LA GREFFIERE.

Oh! je deviendrai furieuse, moi, je vous en avertis, prenez-y garde.

LISETTE.

Eh! là, là, mesdames, un peu de modération: voulez-vous donner à rire à tout le village? Voilà cette grosse marchande de laine de la rue des Lombards, qui, comme vous savez, n'est pas une bonne langue.

SCÈNE V.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIERE, L'ELUE, MADAME CARMIN, LISETTE.

MADAME CARMIN.

Bonjour, ma chere madame Blandineau.

MADAME BLANDINEAU.

Madame Carmin, votre très humble servante.

MADAME CARMIN.

Je ne puis pas être de votre souper, je m'en retourne à Paris; je viens prendre congé de vous, mes chers enfans.

LA GREFFIERE.

Ah! ne partez que demain, je vous prie : vous ne me refuserez pas d'être témoin...

MADAME CARMIN.

Je ne puis différer mon départ. Je viens de recevoir des nouvelles d'une affaire dont j'attendois la conclusion avec impatience; elle est finie, il faut que je parte.

L'ÉLUE.

Eh! quelle affaire, madame Carmin? sont-ce des laines de Hollande, d'Angleterre, qui vous arrivent?

MADAME CARMIN.

Ah! fi donc! rien moins que cela, mesdames. Je quitte le négoce; je m'y suis enrichie, cela est au-dessous de moi à l'heure qu'il est. J'achete une charge à mon mari, je me fais présidente.

MADAME BLANDINEAU.

Vous, présidente, madame Carmin?

MADAME CARMIN.

Moi-même.

L'ÉLUE.

Madame Carmin présidente!

MADAME CARMIN.

Oui, madame.

LA GREFFIERE.

Et moi comtesse, madame Carmin.

MADAME CARMIN.

Vous, comtesse, madame?

LA GREFFIERE.

Oui, madame la présidente.

MADAME CARMIN.

J'en suis ravie, madame la comtesse.

MADAME BLANDINEAU, *à part.*

Et moi, je suffoque, je n'en puis plus.

L'ÉLUE, *à part.*

Il y a pour en mourir; je n'en reviendrai point.

LISETTE.

Voilà de belles fortunes! Eh! madame Carmin remplira bien cette place-là.

MADAME CARMIN.

Oh! ce ne sera pas moi qui exercerai, ce sera mon mari; mais je lui recommanderai certaines affaires.

LA GREFFIERE.

Il sera bon d'être de vos amies.

MADAME CARMIN.

Ce n'est qu'une charge de campagne, à la vérité, et dans une élection d'une très petite ville du côté d'Etampes; mais il y a de grands agrémens, de grandes prérogatives.

L'ÉLUE.

Eh! quelles prérogatives, madame?

MADAME CARMIN.

On est maître absolu dans le pays, premièrement; il n'y a, je crois, dans toute la juridiction ni procureurs, ni avocats, ni conseillers même, et monsieur le président peut se vanter qu'il est lui seul toute la justice; cela est fort beau, mesdames.

MADAME BLANDINEAU.

Oui, cela sera fort beau de voir monsieur Carmin

juger tout seul, lui qui ne sait ni latin, ni pratique, ni lire, ni écrire, peut-être.

MADAME CARMIN.

Oh! je vous demande pardon, madame Blandineau; il signera son nom fort librement, et avec un paraphe encore, à cause de sa charge.

L'ÉLUE.

Mais ce n'est pas assez de savoir signer, il faut juger auparavant.

MADAME CARMIN.

Belle bagatelle! Il y a dans la ville un tabellion qui regle tout moyennant trente ou quarante francs par année; et puis quand on a bon sens, bon esprit, on n'a qu'à juger à la rencontre: c'en est assez pour des gens de province.

LISETTE.

Assurément, et les juges les plus habiles ne sont pas toujours les plus équitables.

MADAME CARMIN.

Au bout du compte ce n'est pas mon affaire. Je ne veux qu'un rang, moi, cela m'en donne un qui me distingue. Monsieur Carmin est un bon homme qui aime la retraite, la campagne; il jugera comme il pourra. Il vivra content dans sa petite ville, et moi à Paris comme une présidente.

LA GREFFIERE.

Et moi comme une comtesse. Nous nous retrouverons, madame la présidente.

MADAME CARMIN.

Adieu, ma chere madame Blandineau. A mon

retour nous ferons ensemble quelque partie de plaisir.

MADAME BLANDINEAU.

Adieu, madame Carmin; bon voyage.

MADAME CARMIN.

Votre très humble servante, madame.

L'ÉLUE, *à madame Carmin.*

Vous m'avez vendu des laines éventées, que je vous renverrai, madame la présidente.

MADAME CARMIN.

On vous les changera, madame l'Elue. (*à la Greffiere.*) Adieu, mon agréable comtesse.

LA GREFFIERE, *à madame Carmin.*

Adieu, ma chere présidente. (*la Greffiere et madame Carmin se font de grandes révérences.*)

SCENE VI.

MADAME BLANDINEAU, L'ELUE, LA GREFFIERE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

Quelle politesse il y a parmi les femmes de qualité! (*haut.*) Au bout du compte, voilà de belles fortunes! Une femme placée, une femme en charge.

MADAME BLANDINEAU.

Je n'y puis plus tenir, je suis au désespoir; monsieur Blandineau en achetera une qui m'annoblisse, ou je ne le veux voir de ma vie. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

L'ELUE, LA GREFFIERE, LISETTE.

L'ÉLUE.

Monsieur l'Elu cessera de l'être, ou je trouverai bien moyen de n'être plus sa femme. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

LA GREFFIERE, LISETTE.

LISETTE.

Courage, madame; voilà le champ de bataille qui vous demeure; et il faut qu'il creve une douzaine de bourgeoises de cette affaire-ci.

LA GREFFIERE.

C'est mon beau-frere à qui j'en veux le plus. Il m'a tantôt traitée de folle quand je lui parlois de devenir comtesse; je veux qu'il devienne fou, lui, de voir que je lui ai dit vrai.

SCENE IX.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART, LA GREFFIERE, LISETTE.

LISETTE, *bas.*

Le voilà qui vous amene monsieur Naquart.

LA GREFFIERE, *bas.*

Ah! tu vas voir comme je le recevrai.

M. BLANDINEAU.

Eh bien ! ma sœur, avez-vous réfléchi sur la proposition que je vous ai tantôt faite? Quel est le fruit de vos réflexions ?

LA GREFFIERE.

Que c'est un animal bien persécutant qu'un beau-frere, monsieur Blandineau.

M. NAQUART.

C'est sous les auspices de monsieur, madame, que je prends la liberté...

LA GREFFIERE.

Bonjour, monsieur Naquart, bonjour. Vous m'aimez, on me l'a dit, je le crois. Je ne vous aime point, je vous le dis, vous pouvez m'en croire.

M. BLANDINEAU.

Mais, ma belle-sœur...

LA GREFFIERE.

Mais, mon beau-frere, ne m'en parlez pas davantage : c'est une affaire jugée en dernier ressort dans mon imagination ; il n'y a point d'appel à cela. Quand j'ai pris une fois mon parti, je n'en reviens jamais ; demandez à Lisette.

LISETTE.

Oh! pour cela non ; c'est une des plus grandes perfections de madame.

M. NAQUART.

J'avais cru, madame...

LA GREFFIERE.

Vous êtes un mécréant, monsieur Naquart.

M. NAQUART.

Que vous ayant adressé autrefois mes premiers hommages...

LA GREFFIERE.

Les temps sont changés, monsieur Naquart; j'étois une sotte, une enfant, une imbécille. Il est vrai, je m'en souviens, j'avois pour vous une heureuse foiblesse, et si j'en avois été crue, je serois veuve de vous à l'heure qu'il est.

M. NAQUART.

Veuve de moi, madame?

LA GREFFIERE.

Oui, vraiment! il étoit de mon étoile d'être veuve dans le temps que je le suis devenue; et je ne crois pas qu'en votre faveur mon étoile en eût eu le démenti.

M. BLANDINEAU.

Ce premier danger est passé; laissez courir à monsieur Naquart les risques d'un second.

LA GREFFIERE.

Oh! pour cela non, qu'il ne s'y joue pas; je ne lui conseille pas d'insister là-dessus, mon étoile est terrible pour les maris; et, selon le calcul que j'en ai fait faire, elle en doit encore exterminer trois ou quatre, et en très peu de temps, et de qualité même : voyez combien dureroit un pauvre diable de procureur.

LISETTE, *bas.*

Quoi! madame, vous aimez monsieur le Comte, et vous avez la dureté de l'exposer à la malignité de l'influence?

LA GREFFIERE, *bas.*

Oui, pour la combattre, ma pauvre Lisette. C'est un jeune homme qui lui résistera davantage.

LISETTE, *bas.*

Vous avez raison, il n'y a pas le mot à dire.

M. NAQUART.

Je n'aurai donc pas le bonheur de vous posséder, madame, de vous être quelque chose?

M. BLANDINEAU.

Vous êtes plus fou qu'elle, monsieur Naquart.

LISETTE, *bas, à la Greffiere.*

Voilà un bon homme qui vous aime à la rage.

LA GREFFIERE, *bas.*

Qu'il est embarrassant d'avoir trop de mérite! (*haut.*) Mais si vous avez tant d'envie de m'appartenir, monsieur Naquart, épousez ma niece Angélique; c'est une autre moi-même : je vous la donne.

LISETTE, *à part.*

Ah! ah! en voici bien d'un autre.

M. NAQUART.

Parlez-vous sérieusement, madame?

LA GREFFIERE.

Oui, sans doute, et vous me ferez plaisir même. La pauvre enfant! il faut bien faire quelque chose pour elle. Je lui enleve monsieur le Comte qui étoit son amant; je l'épouse ce soir, plus par vanité que par amour, moins pour son mérite que pour sa qualité; car je ne veux qu'un nom, moi, je ne veux qu'un nom; c'est ma grande folie.

M. BLANDINEAU.

Vous épouseriez ce jeune homme qui étoit amoureux d'Angélique?

LA GREFFIERE.

Oui, vous dis-je, je lui vole son amant: monsieur Naquart est le mien, je le renvoie à elle; ce ne sera qu'une espece de troc; et tu lui feras entendre, Lisette, que je lui donne plus que je ne lui dérobe.

LISETTE.

Vous devriez demander du retour. Je vais la chercher au plus vîte pour lui apprendre cette bonne nouvelle. (*à part.*) Que je vais la réjouir!

SCENE X.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART, LA GREFFIERE.

M. NAQUART.

Songez bien à quoi vous vous engagez, madame.

LA GREFFIERE.

A vous donner ma niece, monsieur Naquart.

M. NAQUART.

Quand il sera question de signer, n'allez pas vous aviser de vous dédire.

LA GREFFIERE.

Me dédire, moi, monsieur Naquart! moi, me dédire! une comtesse manquer de parole! Ah! ne craignez pas cela. Vous avez l'usage des affaires; faites au plutôt dresser votre contrat et le mien, nous les si-

gnerons dans le moment que nous aurons ici monsieur le Comte.

M. BLANDINEAU.

Mais ce monsieur le Comte...

LA GREFFIERE.

Ecoutez, ne vous avisez pas de me manquer de respect devant lui, monsieur Blandineau. Adieu, messieurs les procureurs, madame la comtesse est votre très humble servante.

SCENE XI.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART.

M. BLANDINEAU.

Son extravagance est au plus haut point; et je vous avertis que je ne souffrirai point qu'elle épouse ce jeune homme-là.

M. NAQUART.

Elle ne l'épousera point, laissez-moi faire.

M. BLANDINEAU.

C'est un homme ruiné qui n'a pas le sou.

M. NAQUART.

Je sais mieux ses affaires que personne; je suis son procureur et son curateur tout ensemble, et il ne fera rien que je n'y donne les mains : demeurez en repos.

SCENE XII.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Eh! venez vîte, monsieur, parler à madame. La voilà qui étouffe et qui va mourir, parce que madame la Greffiere va être comtesse.

M. BLANDINEAU.

Autre extravagante.

CLAUDINE.

Madame l'Elue est avec elle, qui fait tout comme elle; elles s'asseyent, elles se levent, elles se tourmentent, elles se lamentent; elles m'ont donné chacune deux soufflets, parce que je ne pouvois m'empêcher de rire. (*Elle sort.*)

SCENE XIII.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART.

M. BLANDINEAU.

Oh! quel embarras, monsieur Naquart! on ne voit que des folles, de quelque côté qu'on se tourne.

M. NAQUART.

Elles deviendront sages; et, si vous voulez m'en croire, nous jouirons de notre bien, monsieur Blandineau, et nous leur remettrons aisément l'esprit, en nous accommodant, pour quelque temps du moins, à leur ridicule et à leurs foiblesses, que nous corrigerons tout-à-fait dans la suite.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LE COMTE.

ANGÉLIQUE.

MONSIEUR le Comte, vous me désespérez.

LE COMTE.

Charmante Angélique, je vous adore.

ANGÉLIQUE.

Et vous croyez me le persuader en devenant le mari de ma tante?

LE COMTE.

Mais que voulez-vous que je fasse? Vous êtes sans bien; je n'ai ni emploi ni revenu; un procès que je viens de perdre acheve de me ruiner absolument; ma naissance et ma qualité me sont même à charge dans la situation où je me trouve. Me pardonnerois-je à moi-même de vous associer à mon malheur?

ANGÉLIQUE.

Oui, j'aime mieux être malheureuse avec vous que de vous voir heureux avec ma tante.

LE COMTE.

Je ne le serai point du tout, je vous assure; ce n'est point elle, c'est son bien que j'épouse pour le partager avec vous.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point, monsieur; je n'ai que faire de bien, je ne veux que vous.

LE COMTE.

Ah! soyez sûre de tout mon cœur, il ne sera jamais qu'à vous : je vous chérirai, je vous aimerai, je vous adorerai toute ma vie.

ANGÉLIQUE.

Et vous ne m'épouserez point? Je ne veux point de cela.

LE COMTE.

Que vous êtes cruelle! Laissez-moi céder pour un temps à notre mauvaise fortune pour nous en assurer une meilleure : nous sommes jeunes l'un et l'autre; votre tante n'a que très peu de temps à vivre.

ANGÉLIQUE.

Et vous croyez que pour vous avoir j'aurai la patienee d'attendre qu'elle meure? Non pas, s'il vous plaît; je veux que vous m'épousiez la premiere : ma tante a déja été mariée, c'est à elle d'attendre.

LE COMTE.

Mais que ferons-nous? que devenir? comment vivre?

ANGÉLIQUE.

Nous nous aimerons, monsieur le Comte, et je

serai contente : cela ne vous suffira-t-il pas comme à moi?

LE COMTE.

Charmante Angélique! adorable personne!

SCENE II.

ANGELIQUE, LE COMTE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Ne me dites point tant de douceurs, et aimez-moi davantage, monsieur le Comte. (*apercevant Lisette.*) Ah! te voilà, ma chere Lisette; viens m'aider à le rendre raisonnable : il s'obstine à vouloir épouser ma tante pour faire fortune.

LISETTE.

Eh bien! mort de ma vie! laissez-le faire, et épousez quelqu'un qui fasse la vôtre. Monsieur Naquart est plus riche que votre tante, il ne tiendra qu'à vous de devenir sa femme.

LE COMTE.

Elle épouseroit monsieur Naquart, mon procureur?

LISETTE.

Pourquoi non? Ce procureur-là s'est emparé d'une partie de votre bien, il peut bien s'emparer aussi de votre maîtresse. La tante et lui sont déja d'accord; cela ne dépend plus que de mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Oui! Oh bien, bien! monsieur, épousez ma tante;

vous n'avez qu'à le faire, monsieur Naquart m'en vengera.

LE COMTE.

Vous consentiriez à cette union?

ANGÉLIQUE.

Ne faut-il pas céder à la mauvaise fortune? Nous sommes jeunes l'un et l'autre, et je serai veuve aussitôt que vous, pour le moins.

LISETTE.

Oh! pour cela, oui, j'en réponds.

LE COMTE.

Je vous verrois entre les bras d'un autre?

ANGÉLIQUE.

Nous nous retrouverons, monsieur; je vous donne rendez-vous quand nous serons tous deux devenus riches.

LE COMTE.

Angélique, vous me mettez au désespoir.

ANGÉLIQUE.

C'est vous, monsieur, qui avez commencé à m'y mettre.

LE COMTE.

Conservez-vous toute à moi, de grace.

ANGÉLIQUE.

Conservez-vous à moi vous-même. Mais voyez un peu pourquoi je n'aurois pas le même privilege que lui! cela est admirable!

LISETTE.

Il faut que cela soit égal de part et d'autre; il n'y a rien de plus juste.

LE COMTE.

Eh bien! je n'épouserai point votre tante, je vous le proteste.

ANGÉLIQUE.

Et si vous ne vous hâtez de m'épouser, moi j'épouserai monsieur Naquart, je vous le promets.

LE COMTE.

Je l'empêcherai bien.

SCENE III.

M. NAQUART, LE COMTE, ANGELIQUE, LISETTE.

LE COMTE.

Le voici, nous allons voir...

ANGÉLIQUE, *bas.*

Ah! qu'il est vilain, ma pauvre Lisette!

M. NAQUART.

Ah! c'est vous que je cherche, monsieur le Comte; on vient de me dire que vous étiez arrivé.

LE COMTE.

Je suis ravi de vous rencontrer aussi, monsieur, pour vous dire...

M. NAQUART.

Comme je suis occupé à une affaire qui vous regarde, je suis bien aise de vous entretenir quelques momens avant de la mettre en état d'être terminée.

LE COMTE.

Avant de finir cette affaire comme vous vous la

proposez, monsieur, il faut que vous trouviez les moyens de m'ôter la vie.

M. NAQUART.

Cela est violent.

ANGÉLIQUE.

Je suis aussi mêlée dans cette affaire, à ce qu'on dit, moi, monsieur?

M. NAQUART.

Oui, mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Oh bien! monsieur, ce ne sera pas de mon aveu qu'elle se fera; et, à moins que monsieur le Comte n'ait l'impertinence d'épouser ma tante, je ne ferai jamais la sottise de vous épouser, moi; vous pouvez compter là-dessus.

LISETTE.

Voilà une déclaration fort obligeante.

M. NAQUART.

Elle devroit me rebuter; mais j'ai fait serment de vous rendre heureuse, et je veux que ce soit monsieur le Comte lui-même qui vous porte à faire ce que je souhaite.

LE COMTE.

Moi, monsieur?

ANGÉLIQUE.

Oh! pour cela je suivrai son exemple; qu'il prenne bien garde à ce qu'il fera.

M. NAQUART.

Laissez-moi lui parler, et allez nous attendre avec Lisette chez le Tabellion du village : vous y trou-

verez presque toute votre famille. Si les contrats que je fais dresser vous conviennent, on les signera; sinon...

ANGÉLIQUE.

Ils ne me conviendront point, monsieur, je vous en réponds.

M. NAQUART.

On vous y fait des avantages qui vous feront peut-être ouvrir les yeux.

ANGÉLIQUE.

Plus je les ouvrirai, monsieur, et moins je voudrai de vous, j'en suis sûre.

M. NAQUART.

On ne prétend pas vous faire violence; ayez seulement la complaisance de passer chez le Tabellion.

ANGÉLIQUE.

Je n'y veux point aller sans monsieur le Comte.

LISETTE.

Eh! pourquoi non? Allons, venez; on ne vous fera pas signer par force.

ANGÉLIQUE.

Au moins, monsieur le Comte, ne vous laissez pas persuader d'épouser ma tante: j'épouserois monsieur par dépit, moi, je vous en avertis.

SCENE IV.

M. NAQUART, LE COMTE.

M. NAQUART.

Oh! çà, monsieur, nous voici seuls : parlez-moi sincèrement; que venez-vous faire ici?

LE COMTE.

Chercher un asyle contre la misere où je prévois que le mauvais état de mes affaires me va réduire.

M. NAQUART.

Et cet asyle est la maison de madame la Greffiere que vous venez épouser, à ce que l'on m'a dit?

LE COMTE.

On vous a dit vrai, c'est mon dessein : elle a des rentes, des maisons, vingt mille écus d'argent comptant dont je deviendrai le maître; je me mettrai dans les affaires.

M. NAQUART.

Un homme de votre qualité dans les affaires!

LE COMTE.

Pourquoi non? Les gens d'affaires achetent nos terres, ils usurpent nos titres et nos noms même; quel inconvénient de faire leur métier, pour être quelque jour en état de rentrer dans nos maisons et dans nos charges?

M. NAQUART.

Je vous y ferai rentrer d'une autre maniere, si vous voulez suivre mes conseils.

LE COMTE.

Hélas! monsieur Naquart, ce sont vos conseils qui m'ont perdu; on me proposoit un accommodement avantageux; vous m'avez empêché de l'accepter, j'ai perdu mon procès.

M. NAQUART.

Vous le deviez gagner tout d'une voix : mais il ne se trouve que de jeunes juges à une audience, et nous plaidons contre une jolie femme : le moyen d'avoir raison!

LE COMTE.

Ces réflexions sont aussi tristes qu'inutiles; il n'y a point de retour. La seule chose qui me reste à faire est de chercher les moyens de ne pas vivre misérable. Une riche veuve me tend les bras, il faut m'y jeter sans réflexion.

M. NAQUART.

Mais vous êtes aimé d'Angélique, vous l'aimez tendrement?

LE COMTE.

Hélas! monsieur, je mourrai de douleur peut-être de ne pouvoir la rendre heureuse.

M. NAQUART.

Il faut trouver des moyens pour cela. Voici madame la Greffiere; entretenez-la dans les sentimens où elle est pour vous, et venez me joindre chez le tabellion, où je vais vous attendre avec Angélique.

LE COMTE.

Je m'y rendrai, monsieur, le plutôt qu'il me sera possible.

SCENE V.

LE COMTE, LA GREFFIERE, LOLIVE.

LOLIVE, *à la Greffiere, sans voir le comte.*

Il aura d'abord été chez vous en arrivant, madame; il sera bien fâché de ne vous avoir pas rencontrée.

LA GREFFIERE, *sans voir le Comte.*

Mais quel chemin aura-t-il pris? Je l'attendois du côté de la petite ruelle : outre que c'est le plus court et le plus commode, la sympathie l'y devoit attirer, mon pauvre Lolive.

LOLIVE, *de même.*

La sympathie se sera trouvée en défaut, madame.

LA GREFFIERE, *apercevant le Comte.*

Eh! le voilà.

LE COMTE.

Madame...

LA GREFFIERE.

C'est donc vous que je vois, mon cher Comtin? Vous me cherchiez, je vous cherchois, nous nous cherchions tous deux; l'amour nous conduit l'un vers l'autre, l'hymen va nous unir : quelle félicité! La sentez-vous bien, mon cher petit Comte? et m'aimerez-vous toujours autant que vous m'avez fait l'honneur de me l'écrire?

LE COMTE.

Vous ne pouvez, sans me faire tort, madame,

douter de la continuation de mes sentimens; ils dureront autant que vos charmes.

LA GREFFIERE.

Autant que mes charmes? Ah! Comtin, qu'ils soient éternels, je vous prie.

LE COMTE.

Ils le seront, je vous le promets, madame.

LOLIVE.

Oui; chaque fois que vous renouvellerez d'attraits, monsieur renouvellera d'amour, madame.

LA GREFFIERE.

Mais veillé-je? N'est-ce point un songe? Suis-je bien moi-même? Est-il possible que j'aie soumis un petit cœur fier comme celui-là?

LE COMTE.

Il ne dépend pas de moi de ne me point attacher à vous, madame; une nécessité indispensable m'y réduit.

LA GREFFIERE.

Mon cher Comtin! oh! il y a de l'étoile dans mon fait, et la du Verger me l'a toujours dit.

LE COMTE, *bas.*

Lolive!

LOLIVE, *bas.*

Monsieur?

LE COMTE, *bas.*

Voilà une maîtresse folle dont je suis déja bien fatigué.

LA GREFFIERE.

Que dites-vous, aimable Comtin?

LE COMTE.

Je dis, madame...

LOLIVE.

Il dit que le voyage l'a bien fatigué.

LA GREFFIERE.

Cela est vrai; le voilà tout je ne sais comment; il a l'air abattu.

LOLIVE.

Oh! cela se remettra, madame, cela se remettra.

LA GREFFIERE.

Oh! que oui. Je m'en vais lui faire prendre de bons consommés, de bons potages; et j'ai déja dit qu'on lui fît de la tisane. De la tisane, Comtin!

LE COMTE.

De la tisane à moi, madame?

LA GREFFIERE.

Oui, Comtin, pour vous rafraîchir : laissez-moi gouverner votre santé; vous savez combien je m'y intéresse.

LE COMTE.

Je vous suis bien redevable, madame. (*bas à Lolive.*) Maugrebleu de l'extravagante avec sa tisane!

LOLIVE.

Pour moi, madame, comme ma santé ne vous est pas si chere, il me faudra du vin, s'il vous plaît, et en quantité, pour me rafraîchir.

LA GREFFIERE.

Tu ne manqueras de rien, ne te mets pas en peine.

SCENE VI.

LA GREFFIERE, LE COMTE, LE MAGISTER, LOLIVE.

LE MAGISTER.

Madame, v'là les filles et les garçons du village avec les ménétriers, qui s'assemblont sous l'orme, et qui s'en allont faire un petit essayement de cette petite sottise que vous m'avez dit de faire. Eh! parguenne, venez-vous-en voir ça.

LA GREFFIERE.

Non, qu'ils viennent ici, monsieur le Magister.

LE MAGISTER.

Ici? soit. Je m'en vas vous les amener. Ça ne sera peut-être pas biau drès l'abord, mais je tâcherons de mieux faire dans la suite. (*Il sort.*)

SCENE VII.

LA GREFFIERE, LE COMTE, LOLIVE.

LE COMTE.

Comment, madame! qu'est-ce que c'est que ceci?

LA GREFFIERE.

C'est une petite fête galante dont je veux régaler votre arrivée, un divertissement de village que je vous ai fait préparer.

LE COMTE.

Pour moi, madame?

LA GREFFIERE.

Pour vous, pour moi, pour tous tant que nous sommes ici. *

LE COMTE.

Cela est d'une belle ame assurément. Et pendant que vous donnerez vos soins aux préparatifs de votre fête, permettez-moi d'aller aussi donner les miens à une petite affaire qui m'inquiete, et qui ne me laisse pas l'esprit dans une entiere liberté.

LA GREFFIERE.

Allez donc, Comtin; mais ne tardez pas à revenir, je vous prie.

LE COMTE.

Non, madame. Suis-moi, Lolive.

LA GREFFIERE.

Adieu, Comtin.

LOLIVE.

Adieu, Comtine.

SCENE VIII.

LA GREFFIERE.

Le joli petit homme! Il est fait pour moi, je suis faite pour lui : c'est l'amour assurément qui nous a tous deux faits l'un pour l'autre.

---

* La fin du siecle m'est heureuse, je me fais un plaisir de la célébrer.

SCENE IX.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIERE.

MADAME BLANDINEAU.

Ma chere sœur, que je vous embrasse; je n'ai plus de chagrin, plus de rancune contre vous. Je vous félicite de devenir comtesse; félicitez-moi d'être baronne.

LA GREFFIERE.

Vous êtes baronne, ma chere sœur?

MADAME BLANDINEAU.

Oui, ma chere comtesse, c'est une affaire faite. Monsieur Blandineau vend sa charge, et il donne quarante mille francs de la baronnie de Boîtortu; le marché est conclu. Je ne suis plus madame Blandineau, je suis la baronne de Boîtortu, à l'heure que je vous parle.

LA GREFFIERE.

Mais cela est fort joli, cela est fort gracieux, ma sœur! Ma sœur la baronne! votre sœur la comtesse en est ravie; et voilà notre famille fort illustrée, au moins.

MADAME BLANDINEAU.

Notre cousine l'Elue mourra de chagrin, madame la Substitue s'en pendra; nous aurons ce soir à notre souper des visages bien tristes.

LA GREFFIERE.

Il faut tenir son rang, s'il vous plaît, madame la

baronne. Aujourd'hui fait, plus de familiarité avec cette bourgeoisie-là; je vous le demande en grace.

MADAME BLANDINEAU.

Oh! voilà qui est fini; je vous l'accorde, madame la comtesse.

LA GREFFIERE.

Monsieur Naquart épouse Angélique; si nous pouvions aussi le faire quitter: c'est un fort bon homme, et qui mérite assez de devenir de qualité.

MADAME BLANDINEAU.

Il en sera, je vous en réponds. Il est en marché d'un marquisat, lui.

LA GREFFIERE.

D'un marquisat, ma sœur! d'un marquisat! Monsieur Naquart marquis! monsieur le marquis Naquart! cela seroit fort plaisant: mais ce nom-là, ma sœur, n'est point fait pour avoir un titre. (*On entend une symphonie.*)

SCENE X.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIERE, LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

Tout notre monde est là, madame. Mais comme v'là monsieu le Tabellion qui viant avec une grosse compagnie vous apporter à signer queuque chose, afin de n'être pas interrompus et de ne pas inter-

rompre, j'attendrons que cela soit fait, si bon vous semble.

LA GREFFIERE.

Cela ne tardera pas à l'être.

SCENE XI.

M. BLANDINEAU, MADAME BLANDINEAU, M. NAQUART, LA GREFFIERE, LE COMTE, ANGELIQUE, LISETTE, LE TABELLION, LE MAGISTER.

LA GREFFIERE.

Dépêchons, monsieur le Tabellion. Cela est-il comme il faut, monsieur Naquart?

M. NAQUART.

J'ai fait pour vous comme pour moi, madame. Vous n'avez qu'à lire, monsieur le Tabellion.

LE TABELLION, *lit.*

« Par-devant Bastien Trigaudinet... »

LISETTE.

Eh! fi donc, lire! voilà du temps bien employé, vraiment! Que vous avez peu d'impatience, madame! vous serez comtesse une heure plus tard.

M. NAQUART.

Pour moi, madame, l'empressement que j'ai d'être votre neveu...

LE COMTE.

L'excès de mon amour me fait souffrir avec chagrin le moindre retardement, je vous l'avoue.

LA GREFFIERE.

Ce cher mouton! Oh! il ne sera pas dit que je sois moins vive que vous, mon cher Comtin, je vous en réponds. Donnez, donnez, monsieur le Tabellion. Allons, à vous, Comtin. Signez, monsieur Naquart.

M. NAQUART.

Je n'y entends pas plus de finesse que vous; je signe aveuglément, madame.

LA GREFFIERE.

Vous risquez beaucoup, vraiment! Dépêchez, ma niece.

ANGÉLIQUE.

Je n'examine point, ma tante; il suffit que ce soit me conformer à vos volontés.

LA GREFFIERE.

Vous prenez le bon parti. Çà, ne signez-vous pas aussi, monsieur le baron de Boîtortu?

M. BLANDINEAU.

Je n'ai garde de refuser de signer des mariages qui sont si fort selon mon goût; et il y avoit long-temps que je souhaitois de vous voir la femme de monsieur Naquart, et de donner Angélique à monsieur le Comte.

LA GREFFIERE.

Oh bien! monsieur, puisqu'il est ainsi, ne signez donc pas, je vous en avertis; car cela est tout autrement que vous ne souhaitez : c'est Angélique qui est madame Naquart, et c'est moi qui suis madame la Comtesse.

LE TABELLION.

Nenni, nenni, madame; ça n'est pas comme ça:

quoique je ne soyons que notaire de village, je ne faisons point de si grosse bévue.

LA GREFFIERE.

Comment! cela n'est pas comme cela? Vous êtes un sot, monsieur le Tabellion; cela est comme je vous le dis.

LE TABELLION.

Eh! non, madame, la peste m'étouffe.

LA GREFFIERE.

Ouais! voici qui est admirable, Lisette!

LISETTE.

Vous avez tort de disputer, madame: il le sait mieux que vous: c'est lui qui a fait les contrats, une fois.

LA GREFFIERE.

Monsieur Naquart!

M. NAQUART.

C'est un quiproquo, madame, une méprise, et cela sera difficile à rectifier.

LA GREFFIERE.

Difficile tant qu'il vous plaira: monsieur le Comte ni moi nous ne serons point les dupes d'un quiproquo, sur ma parole; n'est-ce pas, Comtin?

LE COMTE.

Non, madame, je n'en serai point la dupe; mais j'en profiterai, s'il vous plaît.

LA GREFFIERE.

Comment! vous en profiterez, petit perfide! est-ce en profiter que de me perdre?

M. NAQUART.

Je ne compte pas comme cela, moi, madame, et je ferai tout mon bonheur de vous posséder.

LA GREFFIERE.

Oh! vous ne me posséderez point, monsieur Naquart; vous avez beau faire, vous ne me posséderez point, je vous en réponds.

M. BLANDINEAU.

Vous venez de signer le contraire.

LISETTE.

Est-ce que vous voudriez que monsieur le Tabellion eût l'embarras de récrire tout cela, madame?

LE TABELLION.

Ce seroit bian de la peine au moins, madame Naquart, ce seroit bian de la peine.

LA GREFFIERE.

Madame Naquart! on m'appelleroit madame Naquart! j'aimerois mieux être morte.

M. NAQUART.

Si ce n'est que le nom qui vous chagrine, on vous appellera madame la Comtesse, si vous voulez. La terre de monsieur le Comte est à moi, je la lui rends après ma mort; je lui assure tout mon bien: vous avez assuré tout le vôtre à votre niece; ils peuvent bien vous céder un titre qui vous fait plaisir.

LE COMTE.

Très volontiers, monsieur; vous êtes le maître.

LA GREFFIERE.

C'est un accommodement qui change la chose;

et pourvu que j'aie un équipage, et que vous ne soyez plus procureur...

M. NAQUART.

Vous serez contente, madame.

LA GREFFIERE.

Je veux trois grands laquais des mieux faits de Paris.

M. NAQUART.

Vous en prendrez quatre si bon vous semble.

LA GREFFIERE.

Nous logerons ensemble, madame la Baronne.

MADAME BLANDINEAU.

Et nous prendrons un Suisse à frais communs, madame la Comtesse.

LA GREFFIERE.

Oh! pour cela oui, très volontiers. Je le savois bien que je serois de qualité, et que je ferois figure. (*au Comte.*) Vous me regretterez, petit vilain, vous me regretterez; mais je serai bientôt veuve. Allons, monsieur le Magister, voyons votre petite bagatelle, en attendant le souper; et quand on aura servi, que le maître-d'hôtel de ma sœur la Baronne nous avertisse en cérémonie.

DIVERTISSEMENT.

(Plusieurs paysans et paysannes, conduits par le Magister, viennent répéter la fête que madame la Greffiere a commandée.)

PREMIERE PAYSANNE.

Célébrons l'heureuse Greffiere,
Qui, lorsque le siecle prend fin,
Se fait, pour le siecle prochain,
Comtesse de la Naquardiere.

Le beau destin!
Que de noblesse!
Que de jeunesse!
De quelle vîtesse
Greffiere-Comtesse
Fera son chemin!

(Entrée de quatre paysannes.)

UN PAYSAN.

Que la fin de ce siecle est belle
Pour quiconque a bonne moisson,
De bon vin, maîtresse fidele,
Et des pistoles à foison!

(Entrée de paysans et de paysannes.)

LE PAYSAN.

Bourgeoises charmantes,

Ne croyez pas
Etre moins brillantes
En simple damas :
De jeunes fillettes,
Aimables, bien faites,
Autant que vous l'êtes,
Font, dans leurs grisettes,
Bien plus de fracas
Que de vieux appas
En or de ducats.

(*Entrée de paysans.*)

PREMIERE PAYSANNE.

Que sur notre simplicité
Chacun se forme et se modele ;
Toute notre félicité
Vient de cette simplicité :
Parure, attrait, gloire et beauté,
Nous trouvons toujours tout en elle.
Que sur notre simplicité
Chacun se forme et se modele.

LE PAYSAN.

Que les maris seroient contens
De voir leurs femmes en grisettes !
Le bon exemple ! ô l'heureux temps !
Que les maris seroient contens !
Moins les habits sont éclatans,
Plus les fredaines sont secretes.
Que les maris seroient contens
De voir leurs femmes en grisettes !

SECONDE PAYSANNE.

Si l'on ne vous eût pas quitté,
Modeste ornement de nos meres,
Vertugadin, collet-monté,
Si l'on ne vous eût pas quitté,
On eût gardé la pureté
De leurs mœurs et de leurs manieres,
Si l'on ne vous eût pas quitté,
Modeste ornement de nos meres.

Du ridicule ici traité,
Paris fournit mainte copie;
Chacun ressent la vérité
Du ridicule ici traité :
Tout est orgueil et vanité
Dans la plus simple bourgeoisie.
Du ridicule ici traité
Paris fournit mainte copie.

VAUDEVILLE.

La fortune aime qui la suit.
Souvent le bonheur qu'elle apprête,
En naissant se trouve détruit :
Il n'est pas tous les jours fête.

Une bourgeoise, au Petit-Cours,
De diamans orne sa tête;
Chez elle, adieu tous ces atours :
Il n'est pas tous les jours fête.

Souvent, au faîte des grandeurs,
On voit s'élever la tempête;
Voilà les ris changés en pleurs :
Il n'est pas tous les jours fête.

Un époux, le jour de l'hymen,
Est tout de feu pour sa conquête;
C'est un glaçon le lendemain :
Il n'est pas tous les jours fête.

Iris, voyant que son amant
Près d'une autre belle s'arrête,
Se dit tout bas, en soupirant :
Il n'est pas tous les jours fête.

O vous, que suivent les Amours,
Belles, fuyez le tête-à-tête :
Les tendres plaisirs sont si courts!
Il n'est pas tous les jours fête.

AU PUBLIC.

Pour tâcher de vous plaire à tous
Notre ardeur sera toujours prête.
Daignez, messieurs, dire avec nous :
C'est ici tous les jours fête.

FIN DES BOURGEOISES DE QUALITÉ.

EXAMEN

DES BOURGEOISES DE QUALITÉ.

MOLIERE, dans le Bourgeois Gentilhomme, avoit peint le ridicule d'un homme qui veut s'élever au-dessus de son état, et les suites inévitables d'une aussi sotte vanité. La même prétention, au moins aussi commune dans les femmes, n'avoit pas été offerte sur la scene avec succès avant que Dancourt l'eût traitée dans les Bourgeoises de Qualité.

L'auteur présente quatre femmes toutes livrées à la même manie, mais dont les caracteres ont des différences très marquées. La Greffiere veut épouser un jeune gentilhomme ruiné : l'amour ne la porte point à faire cette folie ; l'unique desir de devenir comtesse l'aveugle sur tous les inconvéniens de la liaison qu'elle cherche à former. Dancourt a peut-être un peu exagéré les ridicules de cette femme : cependant on doit observer, pour justifier ce rôle, que l'amour-propre est capable de tout, et que rien ne doit étonner en lui, sur-tout lorsqu'il dirige une femme aussi sotte que la Greffiere. Madame l'Elue est une bourgeoise triste et jalouse ; c'est elle qui supporte le moins patiemment les impertinences de sa cousine : lorsque celle-ci l'appelle *bourgillonne*, « Ah ! ciel, s'écrie-t-elle, « bourgillonne ! moi qui suis, par la grace de Dieu, fille, « sœur et niece d'un notaire, et femme d'un élu. » C'est là du vrai comique : il étoit impossible de mieux peindre le dépit d'une bourgeoise humiliée par celle qu'elle a vue long-temps son égale. Madame Carmin a une physionomie

différente ; c'est une marchande de laines de la rue des Lombards, qui a fait fortune, et qui vient d'acheter à son mari une charge de président dans une élection. Quelle nouvelle pour les bourgeoises ! aussi madame l'Elue, qui est la plus mordante, lui dit-elle aussitôt : « Vous m'avez « vendu des laines éventées que je vous renverrai, ma-« dame la présidente. »

Madame Blandineau est la plus aimable des quatre : elle a moins de vanité et plus de coquetterie ; elle aime à avoir grande compagnie ; elle fait les honneurs de sa maison avec magnificence, et ne pense qu'à rire et à passer son temps agréablement ; l'autorité qu'elle a sur un mari dur et avare, la maniere dont le maître-clerc se soumet à ses fantaisies, prouvent que madame Blandineau ne manque ni d'esprit ni d'agrémens.

Les autres rôles sont peu importans. Les deux amans ne sont nullement romanesques ; il y a de la grace et de la naïveté dans le rôle d'Angélique. Les deux procureurs conservent très bien le caractere de leur état : ce sont les rôles que Dancourt a le moins chargés.

Cette piece pourroit avoir plus d'ensemble ; les scenes pourroient être liées avec plus d'art. Telle qu'elle est, elle a toujours réussi au théâtre, parce que, dans aucun de ses ouvrages, Dancourt n'a plus prodigué les traits piquans et les réparties vives qui donnent tant d'agrément à son dialogue.

FIN DE L'EXAMEN DES BOURGEOISES DE QUALITÉ.

LES VACANCES,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE DANCOURT,

Représentée, pour la premiere fois, le 31 octobre 1696.

ACTEURS.

M. GRIMAUDIN, procureur.
M. MAUGREBLEU, fils de M. Grimaudin.
ANGÉLIQUE, fille de M. Grimaudin.
CLITANDRE, capitaine de cavalerie.
LÉPINE, filleul de M. Grimaudin.
M. DE LA PARAPHARDIERE, greffier.
LE MAGISTER.
MADAME PERRINELLE, bourgeoise.
MADAME LA ROCHE, domestique de M. Grimaudin.
MARTINE, paysanne.
COLIN, petit paysan.
LE BARBIER du village.
LA MEUNIERE.
UN SUISSE.
PLUSIEURS PROCUREURS, PAYSANS ET CAVALIERS.

La scene est dans le village de Gaillardin, en Brie, proche le château.

LES VACANCES,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MAGISTER, LEPINE.

LE MAGISTER.

Non, palsanguenne! vous avez beau dire, monsieur de Lépine, je ne saurois m'accoutumer à sti-là.

LÉPINE.

Mais qu'est-ce que cela vous fait, monsieur le Magister? Puisqu'il faut que nous ayons un seigneur une fois, que nous importe qui le soit?

LE MAGISTER.

Que nous importe? Morgué! ça est honteux que le cousin du meunier de Rougemare, monsieu Grimaudin, devianne seigneur du village Gaillardin : je ne puis avaler cette pilulle-là.

LÉPINE.

C'est un honnête homme qui a gagné du bien, et...

LE MAGISTER.

Un procureur honnête homme, et qui est devenu riche encore! en v'là une belle marque!

LÉPINE.

Il a des amis, de bonnes connoissances, et nous nous trouverons bien de sa protection.

LE MAGISTER.

Li? il nous fera des procès à tous tant que je sommes : mais, morgué! je m'en gausse! je sommes quatre ou cinq dans le village qui li taillerons de la besogne, sur ma parole.

LÉPINE.

Et que ferez-vous?

LE MAGISTER.

Ce que je ferons? Il n'est, morgué! pas plus gentilhomme que nous. Je sis collecteur, moi, dieu marci, cette année; palsanguienne! j'aurai le plaisir de mettre notre nouvieau seigneur à la taille.

LÉPINE.

Qu'est-ce que cela produira?

LE MAGISTER.

Que je le ferons enrager; et s'il ne veut avoir la paix, il a de petits droits que je li ferons pardre. Oh! je ne nous mouchons pas du pied, afin que vous le sachiais.

LÉPINE.

Vous êtes un homme entendu et entreprenant; je vois bien cela.

LE MAGISTER.

Morgué! vous avez itou un peu d'esprit; gobargeons-nous ensemble de ce cousin de meûnier qui viant être notre seigneur, maugré que j'en ayons.

LÉPINE.

Mais je ne puis avec bienséance, moi...

LE MAGISTER.

Quoi! parce qu'il vous a fait procureur-fiscal?

Parguenne ! il vous a baillé là une belle charge. Acoutez, n'y a que deux mots qui sarvent ; vous êtes nouveau venu dans le village aussi bien que li, ne vous brouillez point avec les habitans. C'est un petit avis que je vous baille ; vous y ferez vos petites réflexions. Votre valet, monsieur de Lépine.

(*il sort.*)

LÉPINE.

C'est une assez méchante engeance que la race paysanne, et notre monsieur Grimaudin a toute la mine de n'être pas content dans la suite de l'acquisition qu'il vient de faire. Le voici, je pense. Le Magister a, ma foi, raison; voilà un fort vilain seigneur de paroisse.

SCENE II.

M. GRIMAUDIN, LEPINE.

M. GRIMAUDIN.

Eh bien ! mon pauvre Lépine, je suis sur mes terres ; et me voilà pourtant, en dépit de l'envie, propriétaire du château et de la seigneurie de Gaillardin.

LÉPINE.

Et à fort bon marché, n'est-ce pas? on ne vous rapportera ni argent faux, ni vieilles especes, du paiement que vous avez fait.

M. GRIMAUDIN.

Oh! pour cela non, je t'en réponds : je me la suis

fait adjuger pour les frais d'une instance que j'ai eu l'esprit de faire durer dix-sept ans, et le fond du procès n'est pas jugé encore.

LÉPINE.

Quelle bénédiction! vous tirerez encore de là de bonnes nippes.

M. GRIMAUDIN.

Je l'espere. Quand les gens de notre profession ont un peu d'honneur et de conduite, ils font de bonnes maisons en bien peu de temps; n'est-il pas vrai?

LÉPINE.

La peste! oui. Vous autres procureurs de cour souveraine, vous avez souvent de bonnes occasions; mais un pauvre diable comme moi...

M. GRIMAUDIN.

Laisse-moi faire, j'acheverai ta fortune, va. Quoique je n'eusse encore cette terre-ci qu'à bail judiciaire quand tu revins de Flandres l'année passée, j'ai trouvé le moyen de t'en faire le procureur-fiscal; m'en voilà maintenant seigneur, par la grace de Dieu et du Châtelet; tu es mon filleul, tu as de bons principes: je te pousserai; tu iras loin, sur ma parole.

LÉPINE.

Il ne tiendra pas à moi que je ne fasse quelque chose dans la robe; j'ai des inclinations admirables.

M. GRIMAUDIN.

Sur ce pied-là, je veux, avant qu'il soit dix ans, que tu aies une petite terre.

LÉPINE.

Je vous suis bien obligé, mon parrain.

M. GRIMAUDIN.

Il y a plaisir, oui, de venir ainsi passer les vacances dans ses petits états!

LÉPINE.

Assurément.

M. GRIMAUDIN.

Il y a peu de mes confreres qui en puissent faire autant.

LÉPINE.

Il n'y en aura jamais qui fasse son chemin si promptement que vous; et si, ils aiment à aller vîte, ces messieurs-là.

M. GRIMAUDIN.

J'en attends ici trois ou quatre, que j'ai priés de me venir voir avec leurs familles pendant les vacances.

LÉPINE.

Vous ne manquerez point de compagnie.

M. GRIMAUDIN.

Je veux les régaler de maniere à les faire crever de dépit.

LÉPINE.

Ils seront tous bien fâchés de vous voir faire si bonne figure.

M. GRIMAUDIN.

Je le crois comme cela.

LÉPINE.

N'est-ce pas aujourd'hui que vous faites la cérémonie de prendre possession...

M. GRIMAUDIN.

Selon le monde qui viendra : je ne prétends pas que cela se fasse *incognito ;* non, j'ai donné ordre que tout le village se mît sous les armes : j'aime à faire parler de moi.

LÉPINE.

C'est la folie de tous les grands hommes.

M. GRIMAUDIN.

Que je vais vivre heureux ! Je suis veuf, premièrement.

LÉPINE.

Oui ; mais vous avez deux grands enfans.

M. GRIMAUDIN.

Bon ! le garçon s'est fait soldat, il n'oseroit revenir ; et, dieu merci, c'est un fripon que je suis en droit de déshériter, et de ne jamais voir.

LÉPINE.

Cela est bien heureux.

M. GRIMAUDIN.

Et pour la fille, c'est une coquine qui ne vaudra pas mieux que son frere. Je veux la marier à un vieux greffier dont je suis sûr qu'elle ne voudra point ; et je la gênerai tant, je la gênerai tant, qu'elle fera quelque sottise qui m'autorisera à la mettre dans un couvent. Oh ! j'ai des vues bien judicieuses.

LÉPINE.

Oh ! pour cela, vous êtes né coiffé d'avoir des enfans qui secondent si bien vos bonnes intentions.

M. GRIMAUDIN.

Tout conspire à mon bonheur, et je m'en vais avoir le plaisir de faire la fortune d'une personne que j'aime.

LÉPINE.

Vous êtes amoureux?

M. GRIMAUDIN.

Oui, mon enfant. Est-ce que madame la Roche ne t'a parlé de rien?

LÉPINE.

Vous voulez épouser madame la Roche?

M. GRIMAUDIN.

Epouser madame la Roche! tu rêves, je pense?

LÉPINE.

Pourquoi non? pour l'acquit de votre conscience peut-être? Il y a long-temps qu'elle est votre gouvernante; et, depuis la mort de la défunte, il n'est pas que vous ne lui ayez promis quelquefois...

M. GRIMAUDIN.

Cela étoit bon quand je n'étois que simple procureur; mais à présent...

LÉPINE.

Ah! le petit inconstant qui change avec la fortune!

M. GRIMAUDIN.

Je veux te la faire épouser à toi; laisse-moi ménager cela. La voici; je vais sur-le-champ lui proposer...

LÉPINE.

Non, non, mon parrain; si le cœur m'en dit, je ferai ma proposition moi-même.

SCENE III.

M. GRIMAUDIN, MADAME LA ROCHE, LEPINE.

MADAME LA ROCHE.

Qu'est-ce que c'est donc, monsieur? est-ce vous qui faites venir ici une compagnie de gens d'armes pour prendre possession de votre terre avec plus d'éclat?

M. GRIMAUDIN.

Comment donc! que veux-tu dire?

MADAME LA ROCHE.

Ils sont plus de cinquante hommes à cheval qui logeront cette nuit dans le village : ils disent qu'ils se sont détournés de trois lieues pour passer par ici.

M. GRIMAUDIN.

Ils prennent bien de la peine; et pourquoi ne vont-ils pas par leur chemin ?

LÉPINE.

C'est quelque officier de votre connoissance, apparemment, qui vient vous rendre visite pour honorer votre prise de possession.

M. GRIMAUDIN.

Oui; mais il ne falloit pas qu'il vînt avec tant de monde.

MADAME LA ROCHE.

Venez donc voir ce que vous en ferez; ils veulent mettre leurs chevaux dans le château, parce qu'il n'y a pas assez d'écuries dans le village.

M. GRIMAUDIN.

Leurs chevaux dans le château! Ah, ah! je leur ferai bien voir... Allons, allons, mon filleul, un bon procès-verbal de dieu; commençons toujours par-là.

LÉPINE.

Autant de papier timbré perdu, mon parrain : on ne gagne rien à plaider avec ces gens-là.

SCENE IV.

M. GRIMAUDIN, MADAME LA ROCHE, LEPINE, MARTINE.

MARTINE.

Eh vîte! eh tôt! monsieur, dépêchez-vous.

M. GRIMAUDIN.

Qu'est-ce qu'il y a?

MARTINE.

Deux carrosses tout pleins de madames, et une charretée de procureux qui venont d'arriver dans la cour de la farme. Ils sont pêle-mêle avec de grands soudars qui carressont les femmes, et qui battont les hommes. Ils disont tretous que vous leur faites piece.

M. GRIMAUDIN.

Mon pauvre filleul!

LÉPINE.

Vos petits états sont mal policés, mon parrain; il faut y mettre ordre.

MADAME LA ROCHE.

Il n'y a point de temps à perdre.

M. GRIMAUDIN.

Tu as raison ; je m'en vais leur faire donner assignation par mon sergent, à ce qu'ils aient à se retirer, et à en venir par-devant le bailli dans la huitaine, avec protestation de les prendre à partie en leur propre et privé nom en cas de désordre.

LÉPINE.

Leur signifiant que vous êtes procureur, n'est-ce pas?

MADAME LA ROCHE.

Eh! monsieur, vous n'y songez pas : ces gens-là jetteront votre sergent dans le puits, et ils mettront le feu à la maison ; c'est moi qui vous le dis.

M. GRIMAUDIN.

Mais voilà qui est extraordinaire; des cavaliers dans ce village-ci! ce n'est point un passage de troupes.

LÉPINE.

Il y a là-dessous quelque chose que je ne comprends pas bien : je m'en vais voir un peu ce que cela veut dire, et je viendrai vous en rendre compte, laissez-moi faire.

M. GRIMAUDIN.

Oui, c'est bien dit, parle aux gens de guerre, et je m'en vais recevoir les gens de robe. (*M. Grimaudin et Lépine sortent.*)

MADAME LA ROCHE.

Et je vais de mon côté, moi, lui préparer plus

d'embarras que la guerre et la robe ne lui en peuvent faire.

SCENE V.

ANGELIQUE, MADAME LA ROCHE.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! ma chere madame la Roche, je ne me trompois point dans mes conjectures : ce vieux vilain greffier, que je t'ai dit qui me venoit voir quelquefois au couvent, et qui faisoit tant le radouci...

MADAME LA ROCHE.

Je n'en ai pas douté non plus que vous : il est amoureux de vous sans contredit.

ANGÉLIQUE.

Son amour est autorisé de l'aveu de mon pere, et il vient ici pour m'épouser : le voilà qui arrive.

MADAME LA ROCHE.

Cela ne se peut pas. Il est vrai pourtant que votre pere est assez fou; mais il ne l'est point assez pour...

ANGÉLIQUE.

Quel homme, ma chere madame la Roche! avec quelle dureté il en a toujours agi avec mon frere et avec moi! J'ai bien à me plaindre de la nature de m'avoir donné pour pere...

MADAME LA ROCHE.

Mon dieu! ne vous plaignez point si fort; il n'est

peut-être pas tant votre pere que vous vous l'imaginez; et la défunte... baste : le bon-homme mérite assez d'avoir des héritiers de contrebande.

ANGÉLIQUE.

Je te l'ai déja dit, madame la Roche, son dessein est de me persécuter pour m'obliger, comme mon frere, à prendre un parti.

MADAME LA ROCHE.

Oh! je ne vous crois pas d'humeur à vous enrôler, quelque chose qu'il puisse faire.

ANGÉLIQUE.

Il veut que je fasse quelque extravagance, te dis-je.

MADAME LA ROCHE.

Eh bien! faites, ce sera sa faute; et s'il ne faut que cela pour le contenter, je ne vois pas que la chose soit bien difficile.

ANGÉLIQUE.

Que tu es extravagante!

MADAME LA ROCHE.

Point, je vous parle sérieusement : à la vérité, je comprends bien que, comme vous êtes peu entreprenante, vous ne hasarderez jamais la chose toute seule, et qu'il vous faut un associé.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chere madame la Roche!

MADAME LA ROCHE.

Vous soupirez! votre associé est tout trouvé; je gage que ce n'est plus que la résolution qui vous man-

que? Je vous en donnerai moi, ne vous mettez pas en peine.

ANGÉLIQUE.

Il n'y en auroit point que je ne fusse capable de prendre, si je voyois jour à ne les pas prendre inutilement.

MADAME LA ROCHE.

Qu'est-ce à dire inutilement? Vous appréhendez qu'on ne veuille pas de vous? Allez, allez, les jeunes gens d'à présent ont beau être ridicules et s'en faire accroire, il n'y en a point qui pousse la sottise jusque-là.

ANGÉLIQUE.

Ah! qu'il y a peu de solidité dans le cœur des hommes, ma chere enfant!

MADAME LA ROCHE.

Est-ce que vous y avez déja été attrapée?

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment, je ne m'en plains pas; mais...

MADAME LA ROCHE.

Vous ne vous en plaignez pas; mais vous avez sujet de vous en plaindre peut-être? Allons, allons, dites-moi franchement vos petites affaires : vous avez quelque godelureau dans le cœur ou dans la cervelle, sur ma parole.

ANGÉLIQUE.

Hélas! non : c'est un jeune officier qui venoit au couvent où j'étois, voir une de ses parentes.

MADAME LA ROCHE.

Ah! ah! ce jeune officier-là est bien fait, je gage?

ANGÉLIQUE.

Tout ce qu'on peut l'être.

MADAME LA ROCHE.

Il a de l'esprit?

ANGÉLIQUE.

Au-delà de l'imagination!

MADAME LA ROCHE.

Vous vous aimez?

ANGÉLIQUE.

Nous avions fait partie pour cela; mais il est parti pour l'armée : on m'a fait sortir du couvent; j'ignore où il est; il ne sait pas ce que je suis devenue; je n'ai point de ses nouvelles.

MADAME LA ROCHE.

Voilà une partie d'amour assez dérangée, à ce qu'il me semble; et je ne vois pas que nous la puissions renouer assez à temps pour rompre celle du greffier; vous verrez qu'il en faudra faire quelque autre.

ANGÉLIQUE.

Oh! pour cela non; mais si celle que je te dis se trouvoit faisable...

MADAME LA ROCHE.

Voici la femme du substitut, madame Perrinelle.

ANGÉLIQUE.

Ce greffier de malheur est avec elle.

SCENE VI.

MADAME PERRINELLE, LE GREFFIER, ANGELIQUE, MADAME LA ROCHE.

MADAME PERRINELLE.

Qu'est-ce que cela veut donc dire, madame la Roche? Ah! voilà aussi mademoiselle Angélique Grimaudin. Vraiment vous avez un plaisant original de pere! inviter d'honnêtes gens à venir le voir dans un château dont il n'est pas le maître, et où le roi met garnison de gens d'armes.

LE GREFFIER.

Et une garnison insolente qui manque de respect à madame Perrinelle.

MADAME PERRINELLE.

Oui, des coquins qui ont l'audace de donner des croquignoles à monsieur le greffier.

LE GREFFIER.

Oh! ils n'y ont pas osé venir plus de trois ou quatre fois, et je leur ai bien dit que si cela continuoit...

MADAME LA ROCHE.

Si vous leur aviez parlé d'abord un peu ferme...

LE GREFFIER.

Je ne prenois pas garde à moi dans les commencemens; je ne songeois qu'à madame Perrinelle: quand on est avec des femmes...

MADAME PERRINELLE.

Ces brutaux-là n'ont non plus de considération pour le beau sexe...

LE GREFFIER.

Ils vous trouvoient jolie. La peste! Au retour d'une campagne ces drôles-là ne s'embarrassent non plus de honnir une femme de robe...

MADAME PERRINELLE.

Ils ont du goût dans leur brutalité; c'est dommage qu'ils manquent de savoir-vivre.

LE GREFFIER.

C'est la faute de monsieur Grimaudin de n'avoir pas prévu...

MADAME PERRINELLE.

Patience, patience ; je ne lui laverai pas mal la tête.

ANGÉLIQUE.

Vous n'avez donc point encore vu mon pere, madame ?

MADAME PERRINELLE.

Non, mademoiselle Grimaudin.

ANGÉLIQUE.

Je vais le faire chercher, madame Perrinelle.

MADAME PERRINELLE.

Vous me ferez plaisir, mademoiselle Grimaudin.

ANGÉLIQUE.

Il viendra vous recevoir comme vous le méritez, madame Perrinelle.

MADAME PERRINELLE.

Je m'y attends bien, mademoiselle Grimaudin.

ANGÉLIQUE, *s'en allant.*

Ne vous impatientez pas, madame Perrinelle.

MADAME PERRINELLE.

Ce sont mes affaires, mademoiselle Grimaudin, ce sont mes affaires.

MADAME LA ROCHE.

Je vous donne le bonjour, madame Perrinelle.

SCENE VII.

MADAME PERRINELLE, LE GREFFIER.

MADAME PERRINELLE.

C'est donc là la petite créature que vous vous destinez à épouser, monsieur de la Paraphardiere?

LE GREFFIER.

Oui, madame, qu'en dites-vous? comment vous semble-t-elle?

MADAME PERRINELLE.

Fort ridicule, fort laide, fort sotte, fort bête, et fort impertinente.

LE GREFFIER.

Madame...

MADAME PERRINELLE.

La petite insolente! madame Perrinelle par-ci, madame Perrinelle par-là; elle a peur que j'oublie mon nom, je pense.

LE GREFFIER.

C'est un enfant, madame; il ne faut pas prendre garde...

MADAME PERRINELLE.

Mais je voudrois bien savoir où cela peut prendre tout l'orgueil dont cela est pétri ? Quoi ? parce que son pere, que j'ai vu petit clerc chez mon oncle l'auditeur, au sortir de calotin, a trouvé le secret de s'approprier un mauvais château, qui dans le fond n'est pas grand'chose...

LE GREFFIER.

Non, vraiment; cela ne me paroît pas si joli que je l'avois ouï dire.

MADAME PERRINELLE.

Fi! ce ne sont que des masures. Vous avez vu ma petite maison de Clignancourt?

LE GREFFIER.

Si je l'ai vue ! il n'y a ni cour ni jardin ; mais à cela près, pour une maison de campagne, c'est bien la plus jolie chose...

MADAME PERRINELLE.

N'est-il pas vrai ? quelle vue! c'est ma folie à moi que la vue.

LE GREFFIER.

Vous avez bien raison : il n'y a rien de plus nécessaire à la campagne. Et dites-moi un peu, n'êtes-vous pas venue chez moi au Pré Saint-Gervais ?

MADAME PERRINELLE.

Oh, tant de fois ! j'étois si fort amie de la défunte!

LE GREFFIER.

C'est un petit endroit bien troussé, n'est-ce pas ? Je n'y ai guere qu'un demi-arpent d'enclos ; mais cela est ménagé! cela est ménagé! Voilà ce qu'on appelle des maisons de campagne!

MADAME PERRINELLE.

Assurément; mais des bâtimens du temps du roi Guillemot, comme celui-ci! Oh! ce que j'en ai déja vu ne me plaît point du tout.

LE GREFFIER.

Voici monsieur Grimaudin, madame.

SCENE VIII.

M. GRIMAUDIN, MADAME PERRINELLE, LE GREFFIER.

M. GRIMAUDIN.

Eh! à quoi vous amusez-vous donc? toute la compagnie est en peine de vous: il y a déja de ces messieurs à la chasse, des dames dans le parc; le reste joue à l'ombre dans la salle de mon château, et vous voilà encore ici, vous autres?

LE GREFFIER.

Ma foi! Monsieur Grimaudin, nous avons trouvé en arrivant une compagnie qui nous a effarouchés, franchement.

MADAME PERRINELLE.

Vous avez là de vilains hôtes, si vous voulez qu'on vous le dise.

M. GRIMAUDIN.

Ce sont des troupes du roi qui passent sur mes terres, madame; je ne puis me dispenser de les recevoir. Entre seigneurs haut-justiciers, on est obligé à certains devoirs l'un envers l'autre: je releve de lui, au moins.

LE GREFFIER.

Je le crois bien vraiment.

SCENE IX.

M. GRIMAUDIN, MADAME PERRINELLE, LE GREFFIER, LEPINE.

LÉPINE.

Ah! monsieur, voici de belles affaires.

M. GRIMAUDIN.

Comment donc?

LÉPINE.

Vos gens de justice ont bien pris leur temps pour vous venir rendre visite.

M. GRIMAUDIN.

Qu'est-il arrivé?

LÉPINE.

Trois de ces messieurs avoient pris des fusils pour aller tirer du côté du petit bois.

M. GRIMAUDIN.

Je sais cela, eh bien?

LÉPINE.

Cinq ou six de ces égrillards avec le maréchal des logis les ont rencontrés.

LE GREFFIER.

Ils ne les ont pas insultés peut-être?

LÉPINE.

Oh! non, monsieur; de toute la compagnie il n'y a eu que votre visage qui leur a déplu.

MADAME PERRINELLE.

Ils leur ont ôté leurs fusils peut-être?

LÉPINE.

Non, madame; ils ont chassé avec eux même, et ils leur ont trouvé tant de disposition, l'air si noble, les armes si belles, qu'ils disent que ce seroit dommage de ne pas mettre en œuvre de si bons hommes; ils les ont enrôlés, et à l'heure que je vous parle...

MADAME PERRINELLE.

Comment enrôlés?

LÉPINE.

Oui, vraiment; il n'y a pas de milieu, il faut qu'ils marchent.

LE GREFFIER.

Cela est épouvantable!

M. GRIMAUDIN.

Ce sont des pieces qu'on me fait.

MADAME PERRINELLE.

Cela me paroît comme cela, oui; mais il n'y a pas de plaisir à être exposée...

SCENE X.

M. GRIMAUDIN, MADAME LA ROCHE, LEPINE, MADAME PERRINELLE, LE GREFFIER.

MADAME LA ROCHE.

Eh! monsieur, quelle misere est-ce là? on n'est pas en sûreté dans votre maison.

M. GRIMAUDIN.

Est-il encore arrivé quelque chose de nouveau ?

MADAME LA ROCHE.

Oui, vraiment. Venez en empêcher les suites, s'il vous plaît.

M. GRIMAUDIN.

Mais qu'est-ce que ce peut être ?

MADAME LA ROCHE.

La femme de monsieur le commissaire et celle de monsieur l'avocat sont entrées dans le parc; le sous-lieutenant de cette compagnie et le cornette y étoient avant elles.

LÉPINE.

Ils ont voulu aussi les enrôler peut-être ?

MADAME PERRINELLE.

Ils ne leur ont point fait d'insolence ?

MADAME LA ROCHE.

Non, vraiment; au contraire, beaucoup d'honnêtetés, et ils veulent à toute force les mener souper avec eux à la Croix-Blanche.

M. GRIMAUDIN.

Vraiment! cela ne se fait point; et ces officiers-là ne savent pas...

MADAME LA ROCHE.

Pardonnez-moi, ils savent bien que ce sont des bourgeoises; ils disent qu'ils les aiment mieux que des femmes de qualité.

M. GRIMAUDIN.

Ah! je suis au désespoir.

MADAME LA ROCHE.

Cela est chagrinant : les maris sont à la chasse encore ; s'ils alloient revenir...

LÉPINE.

Bon, revenir ! les maris sont enrôlés aussi de leur côté. Je me donne au diable, il faudra que les femmes marchent.

M. GRIMAUDIN.

Je vais parler à ces messieurs-là, madame la Roche.

MADAME LA ROCHE, *s'en allant.*

Dépêchez-vous au moins.

M. GRIMAUDIN.

Entrez au château, madame Perrinelle.

MADAME PERRINELLE.

Que j'y entre, moi, que j'y entre ! et si dans l'humeur où sont ces enrôleurs-là ils alloient aussi s'emparer de moi, monsieur Grimaudin ?

LE GREFFIER.

Ne vous alarmez point, vous n'avez rien à craindre. Allons, madame.

LÉPINE.

Oh ! pour cela non ; je la garantis de tout, ils ont provision de vivandieres. (*M. Grimaudin, le Greffier, et madame Perrinelle sortent.*)

LÉPINE, *seul.*

Ouais ! qu'est-ce que tout cela veut dire ? On cherche à faire insulte à mon parrain le procureur, sur ma parole ; et pour moi le cœur ne me dit rien de bon. Il me semble que j'ai vu quelques visages de ma connoissance.

SCENE XI.

CLITANDRE, LEPINE.

CLITANDRE, *à part.*

Les affaires prennent un assez bon train, et la plupart des paysans sont disposés comme je le souhaite.

LÉPINE, *à part.*

Je ne sais ce que cela veut dire : le temps présent ne va point trop mal; mais je crains diablement l'avenir à cause du passé.

CLITANDRE, *à part.*

Oh! palsambleu, monsieur le procureur, je vous ferai régaler de maniere que vous vous repentirez d'être devenu seigneur de village aux dépens de mon oncle.

LÉPINE, *à part.*

Ah! ventrebleu, j'avois bien raison.

CLITANDRE, *à part.*

Voilà un visage qui ne m'est pas inconnu.

LÉPINE, *à part.*

Je suis perdu! c'est mon dernier maître, c'est lui-même.

CLITANDRE, *à part.*

C'est un coquin qui m'a volé, je pense.

LÉPINE, *à part.*

Il pense mal, mais il pense vrai; c'est moi-même.

CLITANDRE, *à part.*

Si je ne craignois point de me méprendre...

LÉPINE, *à part.*

La conversation finiroit mal; ne l'entamons point, tirons nos chausses.

CLITANDRE.

Monsieur, monsieur de Lépine!

LÉPINE.

Plaît-il, monsieur?

CLITANDRE.

Je ne me trompe point.

LÉPINE.

Pardonnez-moi, monsieur, vous me prenez pour un autre; je ne me nomme pas monsieur de Lépine.

CLITANDRE.

Tu ne te nommes pas Lépine, pendard?

LÉPINE.

Non, monsieur; ni Lépine, ni pendard, je vous assure.

CLITANDRE.

Ce n'est pas toi qui m'as quitté en Flandres l'année derniere, au commencement de la campagne?

LÉPINE.

En Flandres, monsieur?

CLITANDRE.

Oui, coquin, en Flandres; oserois-tu dire le contraire?

LÉPINE.

J'ai quelque idée confuse de vous avoir vu en ce pays-là.

CLITANDRE.

Quelque idée confuse!

LÉPINE.

Oui, monsieur; et, en faveur de l'ancienne connoissance, s'il y a quelque chose ici pour votre service...

CLITANDRE.

Il y a pour mon service que tu commences par me rendre...

LÉPINE.

Oh! je me donne au diable, monsieur, si c'est moi qui vous l'ai prise.

CLITANDRE.

Comment? quoi, prise?

LÉPINE.

Non, la peste m'étouffe! je ne sais ce que c'est. N'allez pas ici me redemander...

CLITANDRE.

Et si tu ne m'as rien pris qu'appréhendes-tu que je te redemande?

LÉPINE.

Ah! que vous en savez long! Je vous vois venir, vous m'allez parler d'une bourse, d'un diamant, d'une boîte à portrait, je gage.

CLITANDRE.

Pour un homme qui n'a pas fait le coup, tu es bien informé de ce qu'on m'a volé, du moins.

LÉPINE.

Ce sont des idées confuses; mais dans le fond...

CLITANDRE.

Oui, je le vois bien, tu n'as que des idées confuses; mais comme les miennes sont certaines, si tu

ne me rends les soixante louis qui étoient dans ma bourse...

LÉPINE.

Ah, ah, ah! soixante louis! il n'y en avoit que trente-neuf, ou le diable m'emporte.

CLITANDRE.

Trente-neuf, soit. Mon diamant de quatre cents écus.

LÉPINE.

Comment, quatre cents écus! Ah! monsieur, il faut avoir de la conscience; ou l'orfevre, ou vous, vous êtes des fripons: il n'y a point de milieu. Je suis honnête garçon, moi; si j'en ai eu plus de quatre cent trente-cinq livres...

CLITANDRE.

Tu as vendu le diamant? Et la boîte, le portrait?

LÉPINE.

Oh! pour le portrait je vous le rendrai: celui qui a acheté la boîte n'en a point voulu; il est d'une vieille.

CLITANDRE.

Il faut me rendre tout: autrement tu peux bien compter...

LÉPINE, *se jetant à ses genoux.*

Eh! miséricorde, monsieur, ne me perdez pas; je suis un enfant de famille: mon grand-pere est sergent, mon pere cabaretier, mon oncle fripier, et ma mere sage-femme; ne déshonorez pas notre maison, je vous le demande en grace.

CLITANDRE.

Leve-toi. Que fais-tu ici? y as-tu quelque connoissance?

LÉPINE.

Si j'en ai! je suis un des premiers magistrats du village, monsieur; procureur-fiscal, à votre service.

CLITANDRE.

Toi, procureur! et par quelle aventure?

LÉPINE.

Ce n'est point par aventure, monsieur, c'est par raison : je me suis de tout temps senti les inclinations preneuses, comme vous l'avez éprouvé vous-même; et parce que ces petites inclinations-là ont quelquefois de mauvaises suites, tant pour le repos de ma conscience que pour exercer ma passion dominante sans aucun risque, mes amis m'ont conseillé de me faire procureur. Mais que venez-vous faire ici, monsieur? qui diantre vous y amene?

CLITANDRE.

C'est ma compagnie qui doit y passer le quartier d'hiver.

LÉPINE.

Votre compagnie!

CLITANDRE.

Oui : j'ai demandé ce village au bureau, j'ai eu le crédit de l'obtenir, et j'y viens faire expirer sous le bâton, ou à force de persécutions du moins, un maraud de procureur qui a eu l'insolence de se faire adjuger la terre de mon oncle.

LÉPINE, *à part.*

Je m'en étois bien douté, mon parrain ne sera pas tranquille dans ses petits états.

CLITANDRE.

Hem ! que dis-tu ?

LÉPINE.

Je dis que ce maraud de procureur est mon parrain, monsieur.

SCENE XII.

LE MAGISTER, CLITANDRE, LEPINE.

LE MAGISTER.

Palsanguenne! monsieu l'officier, vous devez être bian content de nous : je venons de disposer les billets; et en conséquence de vos bonnes intentions pour notre nouviau signeur, conformément à celles que j'avons itou pour li, dà, de vos cinquante hommes j'en ons déja logé trente-cinq tant dans son châtiau que dans sa farme; ils seront, morgué! là à bouche que veux-tu : c'est un fesse-mathieu qui a de quoi; ne vous boutez pas en peine.

LÉPINE.

C'est un petit seigneur bien aimé que mon parrain.

CLITANDRE.

Voilà qui est bien. Et les autres, qu'en avez-vous fait? où sont-ils?

LE MAGISTER.

Je les avons envoyés tous quinze chez un de ce

nouviaux monopoleux, qui a depuis peu acheté à nos dépens une petite métairie au bout du village; par ainsi je ne serons pas trop chargés : et comme vous ne nous incommodez pas, soyez le bian venu.

CLITANDRE.

Vous me paroissez un homme de tête.

LE MAGISTER.

Oh, palsanguenne! oui, j'en ai une, et des plus têtues, je vous en réponds; quand je l'ai par fois chaussée d'une certaine magniere... Et à propos de ça j'ai une petite grace à vous demander, s'il vous plaît : vous nous ferez l'honneur de demeurer ici tout l'hiver peut-être?

CLITANDRE.

Selon les affaires qui m'y retiendront, ou celles qui m'appelleront à Paris.

LE MAGISTER.

Morgué! n'importe, de près ou de loin; comme note nouviau signeur est un vilain, un manant, un goujat de robe, vous serez toujours le maître : je vous demande votre protection contre li.

CLITANDRE.

A propos de quoi?

LE MAGISTER.

A propos de ce que je veux li faire du dépit.

CLITANDRE.

Eh! de quelle maniere?

LE MAGISTER.

Morgué! je voudrois bian ne li pas ôter mon chapiau, non plus que je fais à trois ou quatre filles qui

m'avont fait piece. Baillez-moi cette permission-là, monsieu l'officier, je vous en prie.

CLITANDRE.

Très volontiers, monsieur le Magister; vous ferez tant de sottises qu'il vous plaira, je ne vous en empêcherai point, je vous assure.

LE MAGISTER.

Grand merci, monsieu. Que j'allons voir de gens penauds! Oh, tatigué! je sis un fier compere!

LÉPINE.

Voilà un maître fou qui ne nuira pas aux bons desseins que vous avez pour le procureur.

SCENE XIII.

MADAME PERRINELLE, LÉPINE, CLITANDRE.

MADAME PERRINELLE, *parlant à elle-même.*

Oh! pour cela non, je n'y demeurerai point: voilà qui est résolu, je m'en retourne; oui, je m'en retourne.

CLITANDRE.

Qu'est-ce que c'est que cette honnête bourgeoise-ci?

MADAME PERRINELLE.

C'est une trop mauvaise compagnie pour passer les vacances, que la compagnie d'une compagnie de cavalerie.

LÉPINE.

Comment diable, monsieur! c'est l'original du portrait de vieille que je veux vous rendre.

CLITANDRE.

Madame Perrinelle! quelle maudite rencontre!

MADAME PERRINELLE.

Clitandre en ce pays-ci! Eh! par quelle heureuse destinée l'amour prend-il ainsi le soin de nous rassembler à la campagne, mon cher enfant?

CLITANDRE.

Madame...

MADAME PERRINELLE.

Je ne vous attendois à Paris que dans quinze jours, mais je vous y attendois avec toutes les graces...

LÉPINE.

Elle les a laissées en ce pays-là, sur ma parole.

MADAME PERRINELLE.

J'ai envoyé mon mari passer l'hiver à Bourges: il ne nous ennuiera pas tant cette année-ci que l'autre.

CLITANDRE.

Madame...

MADAME PERRINELLE.

A propos, ne seriez-vous point un des officiers de ces canailles qui sont ici, par parenthese?

CLITANDRE.

Oui, madame, c'est ma compagnie.

MADAME PERRINELLE.

Vous avez une compagnie fort mal morigénée, fort mal instruite, fort mal élevée, je vous en avertis; mais puisque vous la commandez, nous en au-

rons raison. Je vais vous annoncer au château : vous y viendrez, je pense? Au moins qu'on s'aperçoive un peu, je vous prie, que c'est à moi qu'on devra votre visite.

SCENE XIV.

CLITANDRE, LEPINE.

CLITANDRE.

Je ne m'attendois point à trouver ici cette vieille folle-là. Elle est des amies du procureur, apparemment? La connois-tu? dis.

LÉPINE.

Oh! pas tant que vous, monsieur, à beaucoup près; mais c'est la vieille du portrait, je l'ai d'abord reconnue. Vous n'êtes pas mal en quartier d'hiver pour cette année : un procureur à la campagne, madame Perrinelle à Paris; vous serez bien payé de vos ustensiles.

SCENE XV.

ANGELIQUE, MADAME LA ROCHE, CLITANDRE, LEPINE.

ANGÉLIQUE.

La compagnie que mon pere a fait venir ici se divertira mal; et sa prise de possession ne sera pas tranquille.

MADAME LA ROCHE.

Il en ordonne la cérémonie burlesque avec grand soin, et il me semble qu'il s'en fait une vraie affaire. Il a fait venir un Suisse de Gonesse avec toute sa famille.

CLITANDRE, *apercevant Angélique.*

Que vois-je, Lépine?

LÉPINE.

Vous voyez une fort jolie fille, et une fort bonne femme; c'est un assortiment des plus commodes.

ANGÉLIQUE.

Ah! madame la Roche, voilà ce jeune officier dont je te parlois, qui venoit au couvent.

MADAME LA ROCHE.

Cela n'est pas possible!

CLITANDRE.

La jolie fille ne m'est pas inconnue, Lépine.

LÉPINE.

Bon! tant mieux, vous aurez bientôt fait connoissance avec la bonne femme.

CLITANDRE.

La surprise où je suis, madame, de vous trouver à la campagne dans un temps...

ANGÉLIQUE.

Cette aventure est toute des plus imprévues pour moi, je vous l'avoue; et je ne m'attendois pas...

LÉPINE.

Je ne m'y attendois pas non plus, moi, la peste m'étouffe! et je gage que madame la Roche est aussi surprise de votre connoissance que vous êtes surpris

de vous rencontrer, et monsieur votre pere ne sera pas moins surpris d'une chose aussi surprenante. Oh diable! il y aura bien de la surprise dans tout ceci, sur ma parole.

MADAME LA ROCHE.

Mais que les surprises ne vous fassent pas perdre le jugement. Vous voilà à même de renouer la partie: mort de ma vie! finissez-la; il n'y a point de temps à perdre.

CLITANDRE.

Par quelle heureuse destinée, madame...

MADAME LA ROCHE.

On vous expliquera tout cela : c'est le même hasard qui l'a conduite ici qui vous y amene. Vous vous aimez tous deux, vous vous retrouvez; vous ne vous séparerez pas sans boire.

ANGÉLIQUE.

Tu es vive, madame la Roche; et tu prends les choses d'une maniere...

MADAME LA ROCHE.

Aussi n'y a-t-il qu'un mot qui serve : vous m'avez dit que monsieur vous aime, et que vous ne le haïssez pas; je ne vois pas qu'on puisse être mieux d'accord. Eh! que faut-il de plus pour un bon mariage?

CLITANDRE.

Elle a raison; et je vous donne ma parole que le seul but de mon amour...

LÉPINE.

Allez, je le connois; je vous réponds de lui, il fera bien les choses.

SCENE XVI.

CLITANDRE, ANGELIQUE, MAUGREBLEU, LEPINE, MADAME LA ROCHE.

MAUGREBLEU, *ivre*.

Qu'est-ce que c'est donc que cela, mon capitaine? vous vous amusez à la moutarde pendant qu'on vous fait des recrues d'une distinction et d'une utilité...

CLITANDRE.

Oh! que tu es ivre, mon pauvre garçon!

MAUGREBLEU.

Comme de coutume, je ne hausse ni ne baisse: chacun a ses petits talens dans ce monde; vous aimez le cotillon, moi j'aime la bouteille; et...

MADAME LA ROCHE.

Eh! je crois, dieu me pardonne, que c'est votre frere, madame, dont il y a si long-temps qu'on n'a eu de nouvelles. Ce pauvre Charlot!

CLITANDRE.

Comment, son frere!

MAUGREBLEU.

Qui est l'animal qui parle de Charlot? Oh! réformez, réformez votre style, s'il vous plaît; je suis premier maréchal des logis de la compagnie de ce gentilhomme-là, afin que vous le sachiez.

MADAME LA ROCHE.

Je ne me trompe point, c'est-lui-même.

ANGÉLIQUE.

Cet ivrogne-là seroit mon frere?

MAUGREBLEU.

Qu'est-ce à dire ivrogne, et votre frere encore? Vous me cajolez, vous me voulez attraper. Allons, mon capitaine, ne nous amusons point à ces carognes-là.

LÉPINE.

Madame la Roche a, parbleu, raison; c'est le fils de mon parrain.

MAUGREBLEU.

Oh! pour toi, je te remets, tu es Lépine, le filleul de mon pere, un grand fripon; oui, je te reconnois : mais pour vous autres...

MADAME LA ROCHE.

Vous ne vous ressouvenez pas de madame la Roche?

MAUGREBLEU.

De madame la Roche? si fait, parbleu! c'étoit une bonne diablesse. Ne seroit-ce point vous?

MADAME LA ROCHE.

C'est moi-même.

MAUGREBLEU.

Je crois, ma foi! qu'elle n'a point menti; et voici une vivante qui ressemble à ma sœur : mais non; si fait, le diable m'emporte! c'est elle-même. Parlez donc, ho! mon capitaine, bride en main, s'il vous plaît : pour madame la Roche, vous irez le galop, si vous pouvez; mais pour ma sœur...

ANGÉLIQUE.

J'ai bien de la confusion que mon frere...

CLITANDRE.

N'en rougissez point, madame; il est honnête homme, et je me fais honneur de son amitié.

MAUGREBLEU.

Mais je me donne au diable si je comprends rien à tout ceci. Vous vous connoissez tous, vous vous rencontrez tous ici, vous vous entendez tous comme larrons en foire: mon capitaine, qu'est-ce que cela signifie?

MADAME LA ROCHE.

Que votre capitaine va devenir votre beau-frere.

MAUGREBLEU.

Il va le devenir! Ne l'est-il point déja? Il ne faut pas que je sache rien de ça, au moins, je vous en assure; car je suis un brutal.

MADAME LA ROCHE.

Au contraire, vraiment, nous prétendons que tout le monde le sache, et que monsieur votre pere, qui est ici, en soit informé des premiers.

MAUGREBLEU.

Mon pere, qui est ici! quelle peste de conte! Eh! qu'est-ce qu'il feroit ici, mon pere?

LÉPINE.

Ce qu'il y feroit! il y vient prendre possession de la terre qu'il s'est fait adjuger depuis trois semaines.

MAUGREBLEU.

Comment! possession de la terre, mon capitaine! Ce maroufle de procureur à qui nous venons donner

les étrivieres, il se rencontre que c'est mon pere! cela est, par ma foi, drôle!

CLITANDRE.

Quoi! madame, c'est monsieur votre pere qui...

ANGÉLIQUE.

C'est lui qui est depuis peu seigneur du château que vous voyez.

MAUGREBLEU.

Cela change la these, au moins; et je ne puis pas en conscience, moi, donner les étrivieres à mon pere.

MADAME LA ROCHE.

Que veut-il donc dire?

CLITANDRE.

J'étois ici dans le dessein de troubler son acquisition; mais je vous assure que bien loin de faire la moindre démarche...

MAUGREBLEU.

Oh! les choses s'accommoderont, je vois bien cela: l'acquisition demeurera à mon pere, et ma sœur servira de pot-de-vin, pourvu que je trouve aussi mon petit compte dans ce petit marché-là, moi.

CLITANDRE.

Vous l'y trouverez. Ma lieutenance est vacante, je vous la donne.

MAUGREBLEU.

Bon! tant mieux, grand merci, beau-frere: il n'est, morbleu! rien tel pour faire fortune que le canal des femmes; et combien de grands officiers seroient très

subalternes s'ils n'avoient eu de jolies sœurs ou de jolies cousines !

MADAME LA ROCHE.

La grande affaire est à présent de faire consentir votre pere.

MAUGREBLEU.

Il consentira à tout, je donne sa parole; et le filleul et moi nous allons lui faire entendre...

CLITANDRE.

Monsieur de Lépine, au moins songez...

LÉPINE.

Je comprends, monsieur; je suis payé d'avance, je travaillerai utilement, sur ma parole. Allez faire ensemble un petit tour de promenade seulement, mais fort court sur-tout; je vous suis caution qu'à votre retour les affaires seront bien avancées.

CLITANDRE.

Laissons nos intérêts entre leurs mains; allons ensemble, madame.

SCENE XVII.

MAUGREBLEU, LEPINE.

MAUGREBLEU.

Allons, filleul, mene-moi voir mon pere; j'ai impatience d'avoir cet honneur-là: il y a long-temps que je lui dois une visite.

LÉPINE.

Il ne s'attend à rien moins qu'à celle-ci, et il ne sera pas mal étonné.

MAUGREBLEU.

Je suis curieux de savoir comment il me recevra ; il en usa mal avec moi la derniere fois que nous nous complimentâmes.

LÉPINE.

Le voici avec un de ses confreres, je pense.

SCENE XVIII.

M. GRIMAUDIN, LE GREFFIER, MAUGREBLEU, LEPINE.

LE GREFFIER.

Il faut parler au capitaine, monsieur Grimaudin. Il n'est pas naturel qu'on enrôle ainsi trois honnêtes bourgeois, qui viennent de bonne foi chez vous pour...

M. GRIMAUDIN.

Ne vous mettez pas en peine; on me les rendra, vous dis-je, ou je ferai sonner le tocsin sur ces gens-là. Mes paysans me prêteront main-forte, laissez faire.

MAUGREBLEU.

Présente-moi donc, filleul, toi qui es en grace.

LÉPINE.

Il ne sera pas nécessaire que vous en veniez à ces extrémités-là, mon parrain; et voilà un des premiers officiers de la compagnie qui vient ici vous assurer...

MAUGREBLEU.

Je suis bien votre serviteur, monsieur mon pere, et j'ai bien de la joie...

M. GRIMAUDIN.

Comment! eh! c'est mon fils, c'est ce fripon de Charlot...

MAUGREBLEU.

Fort à votre service, mon pere : mais ne m'appelez plus comme cela, je vous prie ; cela vous feroit peut-être reprendre avec moi des prérogatives que je supprime. Je m'appelle monsieur Maugrebleu, lieutenant de cavalerie : que cela vous suffise, et plus de familiarité, s'il vous plaît.

M. GRIMAUDIN.

Tu es lieutenant de cavalerie?

MAUGREBLEU.

Et vous, seigneur de paroisse? Vous vous poussez dans la robe, je me pousse dans l'épée, ma sœur se pousse... baste! elle fait aussi fortune à l'heure qu'il est; chacun se pousse à sa maniere. Oh! nous sommes une famille bien fortunée, nous autres.

M. GRIMAUDIN.

Qu'est-ce à dire, ta sœur fait fortune?

MAUGREBLEU.

Oui, mon capitaine l'épouse : je la lui ai donnée en mariage ; l'aumônier du régiment, qui est ici, en va faire la cérémonie.

M. GRIMAUDIN.

Ah, ah! voici qui est admirable! Mais j'ai promis ma fille à monsieur que voilà, moi.

MAUGREBLEU.

A ce visage-là ? cet animal-là seroit mon beau-frere ? Je n'en voudrois, morbleu ! pas pour mon palfrenier.

LE GREFFIER.

Monsieur Grimaudin !

LÉPINE.

La guerre donne des sentimens bien nobles et bien relevés, au moins.

M. GRIMAUDIN.

Mais sérieusement parlant...

MAUGREBLEU.

Couvrons-nous, mon pere, et parlons doucement.

LÉPINE.

De peur de vous faire mal, mon parrain...

M. GRIMAUDIN.

Ouais !

MAUGREBLEU.

Vous dites donc, monsieur mon pere, que...

M. GRIMAUDIN.

Je dis qu'on n'aura pas ma fille malgré moi, et que je ne prétends pas...

LÉPINE.

Oh ! pour cela, mon parrain, vous êtes dans votre tort.

M. GRIMAUDIN.

Je suis dans mon tort, moi ?

MAUGREBLEU.

Oui, sans contredit. Explique-lui la chose, filleul.

M. GRIMAUDIN.

Je n'ai que faire d'explication, et je...

LÉPINE.

Pardonnez-moi, mon parrain; donnez-vous patience.

LE GREFFIER.

Votre fils et votre filleul se moquent de vous, je vous en avertis.

M. GRIMAUDIN.

C'est ce qu'il me semble; mais...

MAUGREBLEU.

C'est le neveu et l'héritier de celui sur qui vous avez fait décréter cette terre-ci, que mon capitaine.

M. GRIMAUDIN.

Oui!

LÉPINE.

Vous comprenez bien, monsieur...

M. GRIMAUDIN.

Quoi! je comprends bien?

LÉPINE.

Vous venez prendre possession de la terre sans la permission de l'oncle; remarquez bien cela.

M. GRIMAUDIN.

Eh bien?

MAUGREBLEU.

Eh bien! le neveu prend possession de la fille sans votre permission. Voilà ce que fait le mauvais exemple.

M. GRIMAUDIN.

Je me moque de cela, et je ne donnerai point les mains...

LÉPINE.

Si vous ne faites pas les choses de bonne grace, vous ne jouirez pas tranquillement de la terre; ils sont venus ici pour vous faire déguerpir, je vous en avertis.

M. GRIMAUDIN.

Est-il possible? me dis-tu vrai?

(*on entend un bruit de hautbois.*)

MAUGREBLEU.

Qu'est-ce que c'est que cette musique-là? nos hautbois sont de la symphonie, je pense.

SCENE XIX.

M. GRIMAUDIN, LE GREFFIER, MAUGREBLEU, LEPINE, COLIN.

COLIN.

Eh! venez vîte, monsieur; tout le village est dans la cour du châtiau, qui vient vous faire la révérence.

M. GRIMAUDIN.

Mais j'avois dit qu'ils attendissent mes ordres pour...

COLIN.

C'est mademoiselle votre fille, et le capitaine de ces gens d'armes, qu'ils disont qui est votre gen-

dre, qui les avont envoyés pour vous divartir, et pour commencer le prélude de leur noce.

LÉPINE.

Cela est plus avancé que vous ne croyez, au moins; et tenez, les voilà : ils vous diront ce qui en est; ils sont sinceres.

SCENE XX.

M. GRIMAUDIN, LE GREFFIER, CLITANDRE, MAUGREBLEU, ANGELIQUE, LEPINE, MADAME LA ROCHE, COLIN.

M. GRIMAUDIN.

J'apprends ici de jolies choses, mademoiselle ma fille.

ANGÉLIQUE.

On vous l'a dit, mon pere? je croyois vous en apporter la premiere nouvelle. Monsieur veut m'épouser : il a déja le consentement de mon frere et le mien; nous venons vous prier d'y joindre le vôtre, et de...

CLITANDRE.

Si vous voulez jouir paisiblement de la terre de Gaillardin, monsieur, il faut, s'il vous plaît, souscrire aux conditions...

M. GRIMAUDIN.

Je souscris à tout, monsieur, pourvu que je demeure seigneur de paroisse, qu'on me rende tous les honneurs dus à la qualité de...

MAUGREBLEU.

On vous les rendra. Je vous arme chevalier, moi. Voilà mon ceinturon, mon épée, et mon plumet par-dessus le marché : il faut être chevalier pour recevoir les hommages du village.

M. GRIMAUDIN.

Ecoute, ne raille point ici.

MAUGREBLEU.

Si je raille, que la peste m'étouffe! Voilà notre famille fort ennoblie. Mon capitaine fera aussi ma sœur chevaliere; il lui donnera tantôt l'accolade.

M. GRIMAUDIN.

Ecoutez, mon gendre, puisque vous voulez l'être, je prétends...

CLITANDRE.

Vous serez content, et vous allez voir un échantillon de la complaisance qu'auront pour vous et les habitans du village, et les cavaliers de ma compagnie. Qu'on fasse venir ces gens qui sont au château.

MAUGREBLEU.

Les voici qui viennent d'eux-mêmes.

LE GREFFIER.

Et nos trois enrôlés, que deviendront-ils?

MAUGREBLEU.

Ils n'ont qu'à financer les frais de la noce et de la cérémonie, je les relâcherai, moi; j'en fais mon affaire.

LÉPINE.

Et monsieur le Greffier, qu'en ferons-nous?

MAUGREBLEU.

Eh! que diable faire d'un greffier? il prendra patience. Allons, enfans, vive la joie! Honneur à votre nouveau seigneur, et au beau-pere de notre capitaine.

DIVERTISSEMENT.

(*Plusieurs paysans et paysannes, un Suisse, une Suissesse, des procureurs, et des cavaliers en bottes, viennent pour faire honneur à la prise de possession de monsieur Grimaudin.*)

LA SUISSESSE *chante.*

QUE chacun se prépare
A faire de son mieux
En ces lieux,
Fanfare, fanfare, fanfare.

LE CHŒUR *répète.*

Fanfare, etc.

LA SUISSESSE.

Célébrons la victoire
D'un procureur fameux,
Qui, de son écritoire,
S'est fait un destin glorieux.
Que chacun se prépare, etc.

LE CHŒUR.

Fanfare, etc.

LA SUISSESSE.

En dépit de l'envie,
Sans bombes et sans artillerie,
Il se rend maître d'un château
Entouré d'un fossé plein d'eau.
Que chacun se prépare, etc.

LE CHŒUR.

Fanfare, etc.

(*Entrée de la Suissesse seule.*)

UN PROCUREUR *chante.*

Le village
Vient rendre hommage
Et faire honneur
A son nouveau seigneur.
Tous à la fois,
A haute voix,
Chantons ce personnage
Et ses fameux exploits.

(*Entrée du Suisse et de la Suissesse.*)

DEUX PROCUREURS *chantent ensemble.*

Nous sommes en vacances, confrere;
Faisons bonne chere,
Passons le temps;
Laissons là toute affaire,
Procès, inventaire;
Moquons-nous de nos cliens.

L'affreuse chicane
Qui rend diaphane
Le pauvre plaideur,
Rend la face
Bien grasse
Au procureur.

(*Entrée de deux procureurs, qui sont insultés par deux cavaliers, qui leur ôtent leurs robes, et les chassent du théâtre.*)

UNE PETITE PAYSANNE *chante.*

Aimez ailleurs désormais,
Dit l'autre jour une coquette
A des soupirans de palais;
Voici la campagne faite,
Hors de cour et de procès.
Jusqu'au temps de la verdure
Les guerriers de retour,
Nous vont apprendre en amour
Une nouvelle procédure.

(*Entrée de deux petits paysans et d'une petite paysanne.*)

LA PAYSANNE *chante.*

Un jour
L'Amour
Eut un procès
En plein palais.
On lui fit rendre
Tous les cœurs qu'il avoit su prendre.

Il a juré depuis ce temps
Que tous les gens
De chicane et de pratique
Qui plaideroient dans sa boutique
Seroient condamnés aux dépens.

(On apporte un fauteuil, dans lequel se place monsieur Grimaudin, sous un grand parasol, ayant à ses côtés deux paysans qui lui servent de gardes, l'un avec un vieux mousquet, et l'autre avec une hallebarde rouillée, tous deux en baudrier et en épée.)

UN PROCUREUR *chante.*

Compagnons, dansons tous un branle
Jusqu'à demain,
Et que par-tout on mette en branle
Cloche et tocsin.
Voici monseigneur Grimaudin
Dans son château de Gaillardin.

LE CHŒUR.

Voici monseigneur Grimaudin
Dans son château de Gaillardin.

LE MAGISTER.

Jamais le gros cheval de Troie,
Fait de sapin,
N'entrit avec plus grande joie
Chez le Troyen
Que monseigneur de Grimaudin
Dans son château de Gaillardin.

LE CHŒUR.

Que monseigneur, etc.

LE BARBIER.

Je suis le barbier du village,
Nommé Mambrin;
Je raserai le gros visage
Et le grouin
De monseigneur de Grimaudin
Dans son château de Gaillardin.

LE CHŒUR.

De monseigneur, etc.

LA MEUNIERE.

Sur un bras de votre riviere
J'avons du bien,
Et je viens offrir la meûniere
Et son moulin
A monseigneur de Grimaudin
Dans son château de Gaillardin.

LE CHŒUR.

A monseigneur, etc.

LE PROCUREUR-FISCAL.

Il faut désormais que j'écrive,
Sur parchemin,
En lettres d'or, dans nos archives,
En beau latin,

Vivat mon parrain Grimaudin
Dans son château de Gaillardin.

LE CHŒUR.

Vivat son parrain, etc.

MAUGREBLEU.

Amis, c'est trop chanter sans boire :
Allons enfin,
Pour terminer gaîment l'histoire,
Fesser le vin
De mon papa de Grimaudin
Dans son château de Gaillardin.

LE CHŒUR.

De son papa, etc.

(*On porte monsieur Grimaudin dans son château, où il est suivi de tous les acteurs et actrices de la comédie et du divertissement.*)

FIN DES VACANCES.

EXAMEN
DES VACANCES.

Il y a beaucoup de ressemblance entre la position de M. Grimaudin dans son Château, et celle de M. Bernard dans sa Maison de Campagne; tous les évènemens s'arrangent pour que l'un et l'autre soient vivement tourmentés, et trouvent des peines sans fin dans l'acquisition dont ils se promettoient les plus douces jouissances; mais ce rapport dans le fond des deux pieces n'occupoit point Dancourt qui savoit que les détails seroient différens, puisque, dans M. Bernard, il vouloit molester un avare, et, dans M. Grimaudin, humilier un fripon fastueux. En effet, aucun des personnages mis en jeu dans les Vacances ne ressemble aux personnages de la Maison de Campagne: M. Bernard est tourmenté des visites qu'il reçoit; M. Grimaudin veut bien faire la dépense d'un seigneur, pourvu qu'on le considere sur ce pied; il se ruineroit volontiers au profit de sa vanité, et la pousse si loin, qu'il dit à madame Perrinelle : « Ce sont des troupes du roi qui « passent sur mes terres, madame; je ne puis m'empêcher « de les recevoir. Entre seigneurs haut-justiciers on est « obligé à certains devoirs l'un envers l'autre. » Ne diroit-on pas que, par reconnoissance, le roi recevra quelque jour aussi sur ses terres les troupes de M. Grimaudin? Si Dancourt eût voulu faire une comédie en cinq actes, il n'auroit pas mieux présenté le caractere de ce procureur: homme de loi fripon, enrichi orgueilleux, pere égoïste, il a volé une terre par ses ruses, il a excité son fils à aban-

donner la maison paternelle, il espere bientôt contraindre sa fille à faire quelque faute qui lui donne le droit de l'enfermer dans un couvent; et il assure que tout conspire à son bonheur : son bonheur en effet est de ne vivre que pour lui. Nous le répétons, dans une comédie en cinq actes, on n'annonceroit pas un caractere avec plus de force et de naturel.

Le rôle du Magister est resté original : on ne peut mieux peindre la haine, l'envie, la jalousie des paysans contre un seigneur qui n'impose point par sa considération personnelle; ce Magister n'est pas même effrayé de l'idée de plaider contre un vieux procureur de Paris; il dit qu'ils sont quatre ou cinq dans le village qui tailleront de la besogne à M. Grimaudin, et l'on sent que la cabale est déja montée de maniere à ne laisser aucun doute sur le succès de cette lutte. Dancourt étoit seigneur de village, et l'on voit qu'il avoit bien étudié les paysans. La rencontre de madame Perrinelle et de Clitandre pouvoit être plus plaisante; l'auteur semble n'avoir lié ces deux personnages que pour ne point renoncer à l'habitude de présenter toutes les vieilles femmes livrées à l'amour, et les jeunes gens à la débauche : il n'en est pas de même de l'entrevue de Clitandre avec Lépine; elle est bien développée, et les détails en sont très comiques. Dans une piece aussi légere, il est remarquable combien il y a de bons rôles; Grimaudin, le Magister, Lépine, et Maugrebleu, le plus parfait ivrogne militaire qu'on puisse mettre sur le théâtre. Tout marche vîte dans cette comédie; les intérêts se développent sans se croiser, les incidens s'enchaînent on ne peut mieux; et le dénouement, toujours facile quand l'intrigue n'est pas forte, arrive lorsque l'auteur a épuisé toutes les ressources que lui présentoit son sujet. Dan-

court ne se dissimuloit pas combien ses dénouemens étoient froids, aussi les faisoit-il presque toujours soutenir par un divertissement. Depuis qu'on ne danse plus au théâtre françois, la plupart de ces divertissemens ont été supprimés : cependant on ne joue jamais les Vacances sans exécuter la cérémonie, et sans chanter le vaudeville en l'honneur de M. de Grimaudin, dans son château de Gaillardin.

FIN DE L'EXAMEN DES VACANCES.

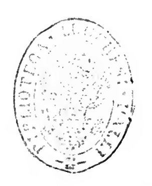
LE MARI RETROUVÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE DANCOURT,

Représentée, pour la premiere fois, le 25 octobre 1698.



20.

ACTEURS.

JULIEN, meûnier.
JULIENNE, sa femme.
COLETTE, leur niece.
CLITANDRE, amant de Colette.
LÉPINE, son valet.
MADAME AGATHE, amoureuse de Charlot.
CHARLOT, amoureux de Colette.
LE BAILLI.
MATHURIN, garçon du moulin.

La scene est au moulin.

LE
MARI RETROUVÉ,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LEPINE, CLITANDRE.

LÉPINE.

Ma foi, monsieur, c'est une sotte chose que l'amour: convenez-en de bonne foi. Tant que vous n'avez été que libertin, vous avez vécu le plus heureux du monde: pourquoi diantre changer des manieres dont vous vous êtes si bien trouvé?

CLITANDRE.

Que veux-tu que je fasse, mon pauvre Lépine? Il ne dépend pas de moi de résister aux charmes de l'aimable Colette, et son mérite et sa beauté me paroissent dignes d'une fortune bien plus considérable que celle que je puis lui faire.

LÉPINE.

Comment diable! voilà une passion bien sérieuse, au moins; et pour la petite niece d'une meûniere encore! Cette aventure-là fera du bruit, monsieur,

et ce sera un des beaux chapitres du roman de votre vie.

CLITANDRE.

C'en sera la conclusion, mon enfant, et je borne tous mes desirs, toute ma félicité, au seul plaisir de me faire aimer d'une si charmante personne.

LÉPINE.

Eh fi donc, monsieur! c'est bien à moi qu'il faut dire cela.

CLITANDRE.

Je te dis vrai.

LÉPINE.

Quoi! vous qui avez passé de si doux momens dans les plus agréables compagnies de la province! vous qui êtes la coqueluche de tout le Gâtinois, et les délices de toutes les coquettes de Montargis! vous allez vous borner ici, et vous amuser à filer le parfait amour dans un moulin! Vous vous moquez, je pense.

CLITANDRE.

Je ne me moque point, je m'abandonne à ma destinée. Je n'ai jamais rien vu de plus aimable que Colette, et jamais je n'aimerai qu'elle.

LÉPINE.

C'est-à-dire que vous voilà déterminé à ne vous point marier; car apparemment vous ne voulez pas faire de la petite meûniere autre chose qu'une maîtresse.

CLITANDRE.

Pourquoi non? Est-ce la naissance qui doit dé-

terminer au choix d'une femme? c'est le mérite et la vertu qui font des mariages ; et je trouve dans la personne de Colette tout ce qu'il faut pour me rendre heureux.

LÉPINE.

Puisque vous êtes absolument dans ce goût-là, monsieur, j'en suis ravi, je vous assure; je vous en félicite; et je pourrai bien avoir l'honneur de devenir votre oncle.

CLITANDRE.

Comment, mon oncle?

LÉPINE.

Oui, monsieur; madame Julienne la meûniere est, comme vous savez, la tante de votre charmante Colette.

CLITANDRE.

Eh bien?

LÉPINE.

Eh bien! monsieur, je trouve dans la personne de la tante tout ce que vous trouvez dans celle de la niece; et comme je ne m'oppose point à votre satisfaction, vous ne voudrez pas mettre obstacle à ma petite fortune, peut-être?

CLITANDRE.

Quelles visions tu te mets dans la tête! Toi, épouser madame Julienne! Il faut auparavant qu'elle devienne veuve.

LÉPINE.

Oh! elle l'est, monsieur; le meûnier est défunt, sur ma parole.

CLITANDRE.

Tu ne sais ce que tu dis, cela n'est point.

LÉPINE.

Quediantre seroit-il donc devenu? On l'a assommé quelque part, sur ma parole; tout le monde le croit du moins; et il faut que madame Julienne en soit bien sûre, elle, car depuis quelques jours elle est d'un contentement, d'une gaieté...

CLITANDRE.

Je lui pardonnerois de ne le pas regretter; un fou, un imbécille qui, sans la résistance de sa femme, auroit rendu sa pauvre petite niece malheureuse.

LÉPINE.

Il prétendoit la marier à monsieur le Bailli; et ce monsieur le Bailli n'a pas encore renoncé tout-à-fait à ses prétentions.

CLITANDRE.

Il peut se flatter tant qu'il lui plaira; mais la tante est dans mes intérêts.

LÉPINE.

Vos affaires sont en bonnes mains; c'est une maîtresse femme. La voici, monsieur.

SCENE II.

JULIENNE, CLITANDRE, LEPINE.

JULIENNE.

Votre sarvante, monsieur Clitandre. Eh bian! qu'est-ce? êtes-vous toujours bian amoureux de ma

niece? terminerons-je cette affaire-là? Il ne faut point tant barguigner, je ferons le contrat quand vous voudrez. A quand la noce? que j'y danserai de bon cœur! je ne me suis jamais sentie si fort en joie.

LÉPINE.

Oh! le bon homme Julien est trépassé; il n'y a point de milieu.

CLITANDRE.

Que je suis ravi, ma chere madame Julienne, de vous trouver dans ces sentimens! si ceux de votre charmante niece m'étoient aussi favorables...

JULIENNE.

Seriais-vous encore à vous en aparcevoir? et depuis un mois que son bourru d'oncle a quitté le moulin, n'avais-vous pas eu tout le temps et toute la commodité de lui conter vos raisons, et de savoir ce qu'elle a dans l'ame?

CLITANDRE.

Je crois lire dans ses yeux et dans ses manieres qu'elle n'est pas insensible à ma tendresse; mais j'ai beau la presser de consentir à l'union que vous voulez faire, l'éloignement de votre mari, le dessein qu'il avoit de lui faire épouser ce malheureux Bailli, la crainte où elle est qu'à son retour il ne fasse éclater son ressentiment contre vous...

JULIENNE.

De quoi se mêle-t-elle? sont-ce là ses affaires? Je veux le facher, moi; je veux qu'il me querelle, en cas qu'il me revienne, dà : car...

LÉPINE.

Oh! madame Julienne sait bien ce qu'elle fait, monsieur.

JULIENNE.

Oh! pour cela, oui; j'ai toujours voulu être la maîtresse. Quand Julian me faisoit l'amour, il m'a tant dit qu'il étoit mon sarviteur, que je n'en ai jamais voulu démordre. Du depuis que je sommes mariés, il a voulu faire le maître; oh dame! je nous sommes trouvés deux, je nous sommes querellés, je nous sommes battus: aussi ça fait que je ne nous aimons guere. A la parfin, je li ai fait désarter la maison; et de cette magniere-là je sis demeurée la maîtresse, moi, comme vous voyez.

LÉPINE.

Si la niece suit l'exemple et les leçons de la tante, vous allez faire un beau mariage, monsieur.

CLITANDRE.

Paix, tais-toi.

JULIENNE.

M'en croirez-vous, monsieur Clitandre? sarvez-vous de l'occasion: vous aimez Colette, alle est gentille, alle a de bon bian; j'ons vingt mille francs à elle: ça est bon à prendre. Je vous la veux bailler, parce que Julian la vouloit bailler à un autre. Si par aventure je n'avois plus parsonne qui m'obstinît, je changerois d'avis peut-être; et vous en enrageriais, je gage.

CLITANDRE.

Oui, je serois au désespoir si vous deveniez con-

traire à mon amour. J'adore votre aimable niece, je fais tout mon bonheur de la posséder : disposez-la seulement à ce mariage; nous en ferons, quand il vous plaira, la cérémonie.

JULIENNE.

Dame! acoutez; je prétends que ça fasse fracas dans le pays, et que tout le monde sache que vous serez mon neveu.

CLITANDRE.

Je m'en fais trop de plaisir pour ne pas m'en faire honneur, je vous assure.

JULIENNE.

Bon! tant mieux! le Bailli en crevera de dépit, et je m'en vais faire prier de la noce toutes les meûnieres des environs, pour qu'alles aient la rage au cœur de voir Colette devenir grosse madame.

LÉPINE.

La bonne personne que madame Julienne!

JULIENNE.

Il faut faire les fiançailles drès aujourd'hui, monsieu Clitandre : je baillerai le festin, moi; ayez-nous des ménétriers, tant seulement.

LÉPINE.

C'est mon affaire à moi, je m'en charge.

CLITANDRE.

Et moi, je vais avertir ma famille de la résolution que j'ai prise, les inviter à venir prendre part à mon bonheur, et je me rends ensuite auprès de votre charmante niece pour ne la quitter de ma vie.

JULIENNE.

L'aimable petit homme! Adieu, mon neveu.

SCENE III.

JULIENNE, LEPINE.

JULIENNE.

Cette parenté-là ne fera point de déshonneur à la profession, monsieur de Lépeine?

LÉPINE.

Non vraiment; et voilà votre moulin illustré, madame Julienne.

JULIENNE.

Vous ne sauriais croire le plaisir que ça me fait; et si pourtant je ne sis pas glorieuse.

LÉPINE.

Un peu d'ambition n'est pas blâmable.

JULIENNE.

Ça ne me tourmente point, et je voudrois que mon pauvre mari fût mort, on verroit bian que ce n'est pas la vanité qui me gouvarne.

LÉPINE.

Vous ne seriez pas fâchée d'être veuve, madame Julienne?

JULIENNE.

Il m'est avis que non, monsieu de Lépeine; je crois que ça est drôle; je ne l'ai jamais été, ça me seroit nouviau, et les femmes ne haïssont pas la nouviauté, comme vous savez.

LÉPINE.

Non, vraiment.

JULIENNE.

S'il étoit vrai, comme chacun dit, que Julian fût défunt... Je ne lui souhaite point du mal, le ciel m'en préserve!

LÉPINE.

Vous avez le cœur trop bon pour cela, assurément; mais si le mal étoit arrivé par aventure?

JULIENNE.

Oh dame! en cas de ça, dieu veuille avoir son ame! Cet homme-là m'a bian tourmentée.

LÉPINE.

Vous ne vous remarierez pas, je gage?

JULIENNE.

Vous croyez cela, monsieu de Lépeine?

LÉPINE.

Oui, vous vous êtes si mal trouvée de ce mari-là...

JULIENNE.

Eh voirement! ce seroit pour être mieux que je voudrois en prendre un autre.

LÉPINE.

Cela est de fort bon sens.

JULIENNE.

N'est-il pas vrai?

LÉPINE.

Il faudroit bien prendre garde au choix que vous feriez.

JULIENNE.

Il est déja tout fait, monsieu de Lépeine.

LÉPINE.

Il est déja fait! quelle précaution de femme!

JULIENNE.

Oh dame! je ne sis pas une barguigneuse, moi.

LÉPINE, *à part.*

Parbleu! c'est à moi qu'elle en veut : je l'avois bien prévu; je serai l'oncle de mon maître.

JULIENNE.

Drès que je suis menacée de queuque accident je songe d'abord au remede, voyez-vous.

LÉPINE.

C'est fort prudemment fait. Et quel heureux mortel, madame Julienne, seroit l'antidote de votre veuvage?

JULIENNE.

Un bon garçon, de qui je ferai la forteune, monsieur de Lépeine.

LÉPINE, *à part.*

C'est moi.

JULIENNE.

Jeune et de bonne himeur.

LÉPINE, *à part.*

Justement; c'est moi.

JULIENNE.

Biau, bian fait.

LÉPINE, *à part.*

Oh! c'est moi, sans contredit.

JULIENNE.

Et de qui je sis sûr que je ferai ce que je voudrai.

LÉPINE.

Oui, madame Julienne, je vous en réponds; et

vous me verrez toujours l'homme du monde le plus amoureux et le plus reconnoissant.

JULIENNE.

Je vous varrai amoureux! de qui? et reconnoissant! de quoi?

LÉPINE.

De toutes les bontés que vous avez pour moi.

JULIENNE.

Eh voirement! je n'en ai point, ce n'est pas vous que ça regarde.

LÉPINE.

Ce n'est pas moi...

JULIENNE.

Eh! fi donc! vous vous gaussez, je pense. Oh! vous n'êtes pas d'une corpulence à devenir meûnier; le moulin dépériroit entre vos mains. Je sis bian votre sarvante, je ne veux pas quitter la profession. Allez nous charcher des ménétriers. Jusqu'au revoir, monsieu de Lépeine.

SCENE IV.

LEPINE.

Maugrebleu de la masque avec son moulin! Ce sera quelque jeune meûnier du voisinage qui lui aura donné dans la vue. A la peinture qu'elle a faite pourtant je me suis reconnu trait pour trait: beau, bien fait. Il est vrai qu'elle n'a point parlé de l'esprit et du mérite : c'est quelque manant dont elle

est coiffée ; et voilà l'erreur de la plupart des femmes. Ce n'est ni le mérite, ni l'esprit ; c'est la taille et la figure qui font aujourd'hui la fortune des hommes.

SCENE V.

MADAME AGATHE, LEPINE.

MADAME AGATHE.

Bonjour, monsieur de Lépine, comment vous en va ?

LÉPINE.

Votre valet, madame Agathe ; fort à votre service.

MADAME AGATHE.

N'auriez-vous point vu la commere Julienne, par aventure ?

LÉPINE.

La voilà qui s'en va de ce côté.

MADAME AGATHE.

Je m'en vais courir après elle : j'ai une plaisante nouvelle à lui apprendre.

LÉPINE.

Et quelle ?

MADAME AGATHE.

Son mari n'est pas mort, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Cette nouvelle-là ne lui plaira point, madame Agathe ; ne vous pressez point de la lui donner.

MADAME AGATHE.

Eh! le plaisant n'est pas qu'il soit en vie, c'est qu'il va se marier.

LÉPINE.

Du vivant de sa femme?

MADAME AGATHE.

Oui vraiment, il ne s'embarrasse pas de ça; et il faut y mettre empêchement, n'est-ce pas?

LÉPINE.

Oh! point du tout : il n'y a qu'à le laisser faire; elle lui rendra bien le change, sur ma parole.

MADAME AGATHE.

Je sais bien qu'ils ne s'aiment guere : mais ça ne fait rien; une femme a beau ne se pas soucier de son mari, elle aime toujours mieux qu'il soit mort que non pas qu'il en épouse d'autres.

LÉPINE.

Mais êtes-vous bien sûre de cette nouvelle-là, madame Agathe?

MADAME AGATHE.

Si j'en suis sûre! c'est le cousin Vincent qui me l'a dit. Il revient de Nemours, comme vous savez.

LÉPINE.

Eh bien?

MADAME AGATHE.

Eh bien! il a trouvé là le meûnier qui s'est fait rat-de-cave. Ils ont joué bouteille à la boule ensemble; et, en buvant, le meûnier lui a tout conté : qu'il est amoureux de la fille d'un cabaretier; qu'il y a trois ans que cet amour-là lui trotte dans la cervelle; et

que, comme il n'aime point madame Julienne, et que madame Julienne ne l'aime point, il a trouvé à propos de devenir veuf sans qu'il mourût personne, et de se remarier en survivance.

LÉPINE.

Cela est fort commode : mais le meûnier est fort indiscret.

MADAME AGATHE.

Oh! il a bien recommandé le secret au cousin. Aussi le cousin ne l'a dit qu'à moi, je ne l'ai dit qu'à vous, je ne le dirai plus qu'à la commere Julienne.

LÉPINE.

Et je n'en ferai confidence qu'à trois ou quatre de mes amis, moi.

MADAME AGATHE.

Priez-les bien de n'en point parler, monsieur de Lépine. Je meurs d'impatience de le conter à la commere : il est bon qu'elle prenne un peu l'avis de sa famille là-dessus; je crois qu'elle ne feroit pas mal de faire avertir celle de son mari : qu'en dites-vous?

LÉPINE.

Oui, oui, vous avez raison; un secret est bien entre vos mains, madame Agathe.

MADAME AGATHE.

Oh! je ne manque ni de discrétion, ni de jugement, ni de conduite. Je vous dis adieu, monsieur de Lépine.

SCENE VI.

LEPINE.

Voilà un incident qui change la situation de nos affaires : il faut en faire part à mon maître. Je n'ai que faire de me presser de retenir les ménétriers jusqu'à nouvel ordre : les fiançailles et le festin pourront bien être retardés ; et madame Julienne ne dansera pas de si bon cœur qu'elle croyoit, sur ma parole.

SCENE VII.

JULIEN, LEPINE.

JULIEN, *à part.*

Palsanguenne ! il faut jouer de notre reste : allons, bonne meine et mauvais jeu.

LÉPINE.

Eh parbleu ! voilà le meûnier qui revient de Nemours ; il lui a pris quelque remords de conscience apparemment.

JULIEN.

Je vians prendre congé de mon ancien ménage, et je tâcherai d'emporter de sti-ci de quoi commencer à tenir le nouviau. Quand on n'est pas bian d'un côté, il n'y a pas de mal à se tourner de l'autre.

LÉPINE.

Serviteur à monsieur Julien.

JULIEN.

Ah! votre valet, monsieu de Lépeine.

LÉPINE.

Eh! d'où diantre venez-vous donc?

JULIEN.

Je vians de voyager : le monde est bien grand, monsieu de Lépeine.

LÉPINE.

Oui vraiment, et vous aimez fort à voyager, vous, monsieur Julien?

JULIEN.

Drès que Julianne et moi j'avons queuque grabuge, je me divartis à ça, c'est ma couteume. Tatigué! que de villes et villages! et si parmi tout ça, charchez-moi une bonne femme, vous n'en trouverez, morgué! pas tant seulement la queue d'une.

LÉPINE.

Vous êtes prévenu contre le sexe, monsieur Julien : j'ai pourtant ouï dire qu'à Nemours il y avoit d'assez bonne pâte de filles, et qui promettoient...

JULIEN.

A Nemours? (*à part.*) ce drôle-là est sorcier, ou bian la meche est découvarte. Faisons bonne contenance.

LÉPINE.

Vous y avez passé à Nemours?

JULIEN.

Oui; mais je n'y ai passé qu'en passant... Comment se porte Julianne, monsieu de Lépeine? j'aime toujours cette masque-là, queuque chagrin qu'alle

me baille. J'avons à tout bout de champ maille à partir ensemble; et v'là déja la troisieme fois qu'alle me fait désarter la maison.

LÉPINE.

Et vous désertez toujours du côté de Nemours, monsieur Julien?

JULIEN, *à part.*

Il a, morgué! queuques soupçons de l'affaire.

LÉPINE.

Vous avez un grand foible pour cette ville-là, monsieur Julien?

JULIEN.

Et vous itou, monsieu de Lépeine; vous en parlez souvent: y auriais-vous queuque connoissance?

LÉPINE.

Si j'y en ai? J'y ai été rat-de-cave.

JULIEN, *à part.*

Rat-de-cave? Il se gausse, pargué, de moi.

LÉPINE.

Il y avoit dans ce temps-là une jolie fille dans une certaine hôtellerie: là, comment appelez-vous?... aidez-moi à dire.

JULIEN.

La fille de l'Ecu?

LÉPINE.

Oui, justement, la fille de l'Ecu.

JULIEN, *à part.*

Ce drôle-là me veut faire parler, défions-nous de li.

LÉPINE.

Elle s'appelle, je pense, mademoiselle... j'aurai oublié son nom; mademoiselle... mademoiselle...

JULIEN.

Mademoiselle Margot?

LÉPINE.

La voilà, mademoiselle Margot de l'Ecu; c'est elle-même.

JULIEN, *à part.*

Il me tire, morgué! les vars du nez; baillons-nous de garde.

LÉPINE.

C'étoit une aimable personne dans le temps que je l'ai vue.

JULIEN.

Oh, parguenne! alle l'est plus que jamais : si vous la voyais, c'est un petit charme.

LÉPINE.

Ah! que j'ai été vivement amoureux d'elle, monsieur Julien!

JULIEN.

Pas tant que moi, je gage; j'en pards l'esprit pisqu'il faut vous le dire.

LÉPINE.

Oui, vraiment? je vous en félicite. Voilà donc la cause de vos fréquentes promenades, monsieur Julien?

JULIEN.

Morgué! je jase trop; mais je ne saurois m'en tenir.

LÉPINE.

Et si madame Julienne vient à savoir...

JULIEN.

Oh! palsangué! ne li en parlez pas; ne me jouez pas ce tour-là, monsieu de Lépeine.

LÉPINE.

Promettez-moi donc de ne plus vous opposer au mariage de mon maître avec votre niece, et je vous promets, moi, de vous garder le secret.

JULIEN.

Pargué! de tout mon cœur. Touchez là, voilà qui est fait, je baille ma parole; mais *motus*, au moins.

LÉPINE.

Je vous réponds de moi. Mais si d'ailleurs on venoit à découvrir...

JULIEN.

On ne sauroit, je sis trop dissimulé. Il y a, morgué! trois ans que ça dure, et parsonne ne se doute de rian; vous n'en savez pas le plus principal vous-même. Oh! pour ce qui est de ça je sis un rusé manœuvre.

SCENE VIII.

JULIEN, JULIENNE, MADAME AGATHE, LEPINE.

JULIENNE.

Ah, ah! te voilà! je pense? de quoi t'avises-tu de revenir ici, bon vaurien?

JULIEN.

Madame Julianne !

LÉPINE.

Voilà un mari bien reçu chez lui !

MADAME AGATHE.

On disoit que vous étiez mort, monsieur Julien, cela n'est donc pas ?

JULIEN.

Non, vraiment, je ne le sis pas.

JULIENNE.

Eh ! pourquoi ne l'es-tu pas ? dis. Je ne sais qui me tient que je ne te dévisage.

LÉPINE.

Eh ! là, là, sans emportement.

JULIEN.

V'là toujours de vos magnieres, madame Julianne.

JULIENNE, *pleurant.*

Il vaudroit bien mieux pour moi que tu le fusses, que non pas de mener la vie que tu menes.

MADAME AGATHE.

Oh ! pour cela, monsieur Julien, vous êtes un méchant homme d'abandonner comme ça tous les ans une pauvre femme qui vous adoreroit si vous étiez raisonnable.

JULIENNE, *pleurant.*

Vous savez mieux que parsonne, ma commere, toutes les pieces que ce libartin-là m'a faites ; et si pourtant l'autre jour, quand on nous vint dire qu'il étoit défunt, queulle inquiétude est-ce que ça me donnoit ? je vous en fais juge.

MADAME AGATHE.

Et moi, ma commere? Il falloit nous voir : nous étions toutes deux dans des impatiences de savoir ce qui en étoit. L'incertitude de ces choses-là fait bien souffrir une pauvre femme, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Cela est vrai : tout le monde étoit d'une affliction... Vous êtes furieusement aimé, monsieur Julien; et quand vous êtes arrivé, je m'en allois chercher des ménétriers pour nous aider ce soir à consoler tout le village.

JULIENNE.

Ne suis-je pas bien malheureuse?

JULIEN.

Entrons dans la maison, madame Julianne, et nous parlerons...

JULIENNE.

Dans la maison? Oh! ne t'avise pas d'y mettre le pied; je ne veux pas que tu en approches. Si tu regardes la porte seulement...

JULIEN.

Comment? comment donc? Qu'est-ce que cela signifie?

LÉPINE.

Le meûnier ne sera pas le maître dans le moulin, sur mon honneur.

JULIENNE.

J'y mettrois plutôt le feu que non pas qu'il le fût.

JULIEN.

Queulle enragée! Mais acoutez donc, madame ma femme, vous le prenez là sur un ton...

JULIENNE.

Ta femme! moi, ta femme? Ah! le bon traître! Il croit parler à sa cabaretiere de Nemours, ma commere.

LÉPINE, *bas, à Julien.*

A la cabaretiere de Nemours!

JULIEN, *bas.*

Le meine est inventée; mais chut.

MADAME AGATHE.

Etes-vous bien content de votre nouveau ménage, monsieur Julien?

JULIEN.

Qu'est-ce que vous voulais dire avec votre nouviau ménage? Morgué! vous avais une langue de vipere, madame Agathe. Vous croyez les contes qu'on vous fait, madame Julianne?

JULIENNE.

Des contes, bon pendard? Oh! la gueule du juge en pettera; tu seras pendu, je t'en réponds.

JULIEN.

Je serai pendu, moi?

MADAME AGATHE.

Oui, par votre cou, mon compere Julien.

JULIEN.

Madame Julianne!

JULIENNE.

Tu m'as fait trop de fredaines, je veux devenir veuve.

JULIEN.

Madame Agathe!

MADAME AGATHE.

Un débauché qui prend deux femmes! au diable! au diable! point de miséricorde.

JULIEN.

Par ma foi! v'là deux méchantes carognes.

JULIENNE.

Mais, voyez ce fripon, cet insolent qui nous injurie!

MADAME AGATHE.

Ce débauché, ce misérable! Il perd le respect qu'il nous doit, ma commere.

JULIEN.

Comment du respect! Je me donne au diable! si vous me faites prendre un tricot, je le pardrai, morgué! bian davantage; prenez-y garde.

JULIENNE.

Un tricot! au secours! à la force! on me roue de coups! on m'assassine! à la justice! à la justice!

MADAME AGATHE.

Un tricot! bon, ferme, courage, ma commere; à la justice! à la justice!

SCENE IX.

JULIEN, LEPINE.

JULIEN.

Alles avont le diable au corps, monsieu de Lépeine.

LÉPINE.

Oui, vraiment; et je vous trouve fort à plaindre d'avoir affaire à ces deux masques-là.

JULIEN.

Moi, palsangué! je ne les crains point, je les mets à pis faire.

LÉPINE.

S'il étoit vrai que vous eussiez épousé cette mademoiselle Margot de l'Ecu, l'affaire seroit fâcheuse.

JULIEN.

Oh! ça n'est, morgué! pas fait à demeurer; il n'y a encore que le contrat de dressé, voyais-vous.

LÉPINE.

Que le contrat de dressé! Oh! ce n'est qu'une bagatelle; on ne sauroit vous faire un crime que de l'intention; et je vois bien que cela n'ira qu'aux galeres.

JULIEN.

Aux galeres, monsieu de Lépeine?

LÉPINE.

Oui; à moins que votre femme n'eût pour ami quelque juge qui eût l'adresse de donner un tour à l'affaire, et de vous faire pendre à sa considération.

JULIEN.

Alle est, morguenne! assez malicieuse pour ça. Mais v'là une extravagante créature! Alle voudroit être défaite de moi, je voudrois être débarrassé d'alle; qu'alle me passe veuf, je la passerai veuve.

Il m'est avis qu'il ne faudroit pour ça qu'un petit mot d'accommodement sous seing-privé; et quand je serions d'accord une fois, ce ne seroit l'affaire de parsonne : qu'est-ce qui s'aviseroit de nous plaider?

LÉPINE.

Vous avez raison; mais madame Julienne est une femme réguliere qui veut être veuve dans toutes les formes; c'est là sa folie.

JULIEN.

Ce seroit bian la mienne itou : mais comment s'y prendre?

LÉPINE.

Elle va faire sa plainte, et l'on informera contre vous. Je ne vous crois pas ici trop en sûreté, monsieur Julien; si vous m'en croyez...

JULIEN.

Parguenne! à bon chat, bon rat; pis qu'alle le prend comme ça, je m'en vas l'y jouer d'un tour à quoi elle ne s'attend pas : le Bailli est plus de mes amis que des sians; alle n'a qu'à se bian tenir.

LÉPINE.

Comment? Quel est votre dessein?

JULIEN.

Tatigué! je n'en dirai mot de sti-là; en arrivera ce qui pourra, je varrons lequel ce sera de nous deux qui aura plutôt l'esprit de faire pendre l'autre. Votre valet, monsieu de Lépeine, jusqu'au revoir.

LÉPINE.

Je vous baise les mains, monsieur Julien.

SCENE X.

LEPINE, CHARLOT.

LÉPINE, *à part.*

Voilà une agréable société! Il y a d'heureux mariages dans le monde!

CHARLOT, *à part.*

L'amour et la jalousie me feront devenir fou, moi qui sis si sage et si raisonnable.

LÉPINE, *à part.*

Voilà le garçon du moulin de madame Julienne. Ah! ventrebleu! ne seroit-ce point lui qui lui auroit donné dans la vue, et qu'elle coucheroit en joue en cas de veuvage?

CHARLOT, *à part.*

N'est-ce pas là le valet de ce houberiau qui fait l'amoureux de ma chere Colette?

LÉPINE, *à part.*

Que parle-t-il de Colette?

CHARLOT, *à part.*

Je ne li ôterai, morgué! pas mon chapiau le premier, je li en veux trop.

LÉPINE.

Qu'est-ce que c'est donc, monsieur Charlot? vous me paroissez bien fier aujourd'hui.

CHARLOT.

Parguenne! comme de couteume; et si ça ne vous convient pas, je m'en gausse; je ne vous charchons pas, laissais-nous en repos.

LÉPINE.

Vous avez quelque chose dans la tête, à ce qu'il me semble?

CHARLOT.

Ça est vrai, il vous semble bian; j'y ai la volonté de vous paumer la gueule, monsieu de Lépeine.

LÉPINE.

A moi?

CHARLOT.

Oui, palsanguenne! à vous: vous êtes un débaucheux de filles. Je sis garde-moulin, le meûnier n'y est pas, vous en voulez à la niece; mais si vous me faites prendre un gourdin...

LÉPINE.

Qu'est-ce à dire un gourdin?

CHARLOT.

Je ne parle pas pour à c't'heure; c'est une magniere d'avertissement pour en cas que vous y reveniais.

LÉPINE.

J'y reviendrai quand il me plaira, monsieur Charlot.

CHARLOT.

Quand il vous plaira, monsieu de Lépeine?

LÉPINE.

Assurément quand il me plaira.

CHARLOT.

Eh bian! revenez-y, ce sont vos affaires, vous êtes le maître.

LÉPINE.

Et si vous vous avisez de faire le raisonneur, savez-vous bien que vous vous attirerez mille coups de bâton, mon petit ami?

CHARLOT.

Mille coups de bâton! c'est biaucoup, monsieu de Lépeine.

LÉPINE.

Vous les aurez, si vous raisonnez.

CHARLOT.

Eh bian! je ne raisonnerai point, v'là qui est fini.

LÉPINE.

Vous ferez sagement; et pour vous faire voir qu'on ne vous craint guere, c'est que je veux bien vous avertir que mon maître épouse aujourd'hui Colette; entendez-vous?

CHARLOT.

Il épouse aujourd'hui Colette, monsieu de Lépeine?

LÉPINE.

Oui, vous dis-je.

CHARLOT.

Et il l'épouse en vrai mariage?

LÉPINE.

En vrai mariage. Le festin est commandé, les parens et les amis priés; je m'en vais chercher les violons, moi.

CHARLOT.

Eh mais, morgué! que votre maître ne fasse pas

cette sottise-là, il s'en repentiroit. Colette est amoureuse de moi, monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Colette est amoureuse de vous?

CHARLOT.

Drès le berciau, vous dit-on; je l'ai élevée à la brochette : et tenez, la v'là qui viant; je m'en vais vous le faire dire.

LÉPINE.

Parbleu! je le voudrois de tout mon cœur : mon maître n'auroit que ce qu'il mérite.

SCENE XI.

COLETTE, LEPINE, CHARLOT.

COLETTE.

Bonjour, Charlot.

CHARLOT.

Comme alle me dit bonjour de bonne amitié! voyais-vous?

LÉPINE.

Cela est fort tendre.

COLETTE.

Votre servante, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Je vous baise bien les mains, mademoiselle Colette.

COLETTE.

Qu'est-ce donc, mon garçon, tu me parois tout triste?

CHARLOT.

Eh, tatigué! comment ne le serois-je pas? nan veut bailler du croc en jambe à l'amour que j'avons l'un pour l'autre.

COLETTE.

Nous avons de l'amour l'un pour l'autre! Qui t'a dit cela, Charlot?

CHARLOT.

Eh, pargué! je sens bian le mien, parsonne n'a que faire de me le dire; et pour ce qui est du vôtre, il m'est avis que du depis quatre ans vous m'en avez baillé tant de signifiances...

LÉPINE.

Haïe, haïe, haïe!

COLETTE.

Je t'ai donné des signifiances d'amour, moi! Eh! qu'est-ce que c'est que l'amour, Charlot? je ne le connois pas encore.

CHARLOT.

Oh! tatigué non! queulle ignorante! alle en sait, morgué! bian plus qu'alle ne dit, monsieu de Lépeine.

COLETTE.

Mais, vraiment, Charlot, tu perds l'esprit, et tu ferois croire des choses...

CHARLOT.

Pargué! je le fais exprès; je sis bian aise qu'on sache ce qui en est; et je ne veux pas que vous attrapiais parsonne : oh! j'ai de la conscience, moi.

LÉPINE.

Voilà un honnête garçon.

COLETTE.

J'en ai aussi, je t'assure; et, pour te tirer de ton erreur, je te dirai en bonne conscience que je ne t'aime point, que je ne t'ai jamais aimé, et que je ne t'aimerai de ma vie.

LÉPINE.

Cela est fort clair, monsieur Charlot, et voilà une déclaration dans les formes.

CHARLOT.

Oh, palsanguenne! alle ne pense point ça; c'est pour vous le faire accroire. Morgué! c'est un animal bian trompeux que la femelle d'un homme!

LÉPINE.

Il ne faut pas toujours se fier aux apparences, monsieur Charlot.

CHARLOT.

Me traiter de la magniere! allez, cela n'est ni biau ni honnête, après tout ce qui s'est passé depis que je nous connoissons!

COLETTE.

Eh! que s'est-il passé, dis, maroufle, qui te fasse penser que j'ai de l'amour pour toi?

CHARLOT.

Quoi! je n'ons pas joué ensemble à la madame, à colin-maillard, à la queue-leleu, à petengueule?

COLETTE.

Eh bien?

CHARLOT.

Ce n'est rien que ça, n'est-ce pas? et quand je jouions à la cleumisette? acoutez, ne me faites pas parler.

COLETTE.

Parle, parle, je ne te crains point: quand je jouions à la cleumisette, que veux-tu dire?

CHARLOT.

On nous trouvoit tous deux dans la même cache. Sont-ce des preuves que ça, monsieu de Lépeine?

LÉPINE.

Non vraiment.

COLETTE.

Voyez le grand malheur! Eh! pourquoi m'y venois-tu trouver, dis?

CHARLOT.

Parce que je vous aime; mais pourquoi ne me chassiais-vous pas, vous?

COLETTE.

Parce que je ne savois pas que tu m'aimasses, et que je ne t'aimois pas, moi.

CHARLOT.

Alle ne m'aimoit pas! qu'alle est trigaude! Quand je dansions aux chansons, alle étoit toujours la premiere à me prendre; et si alle auroit voulu pouvoir me tenir par les deux mains, tant alle étoit assottée de ma parsonne.

COLETTE.

Tu t'es figuré cela, mon pauvre Charlot.

CHARLOT.

Oh, pargué non! je sais bian ce que je dis. Tenez, monsieu de Lépeine, alle faisoit cent fois plus de caresses aux francs moigniaux que je li dénichois, qu'à tous les marles que lui bailloient les autres. Morgué! n'est-ce pas là de l'amour? je vous en fais juge.

LÉPINE.

Il y a quelque chose à dire à cela, vous avez raison; mais il n'y a pas de quoi rebuter mon maître, et ces bagatelles-là ne l'empêcheront pas de conclure le mariage.

CHARLOT.

Ça ne l'empêchera pas?

LÉPINE.

Non vraiment.

CHARLOT.

Tatigué! que je sis fâché de ce qu'il n'y en a pas davantage!

COLETTE.

J'en suis fort contente, moi; tu l'aurois dit de même?

CHARLOT.

Oh! pour sti-là, oui, je vous en réponds.

COLETTE.

Où est votre maître, monsieur de Lépine?

LÉPINE.

Vous ne tarderez pas à le voir; je vais vous l'amener dans le moment même.

COLETTE.

Et moi, je vais l'attendre avec impatience.

CHARLOT.

Hom, la masque!

SCENE XII.

COLETTE, CHARLOT.

COLETTE.

Adieu, Charlot : ne te chagrine point; je t'aime toujours un peu. Va, tiens, baise ma main.

CHARLOT.

Non, morgué! je n'en ferai rian; je cracherois plutôt dessus. Fi! poua! la perfide! la vilaine!

COLETTE.

Tu fais le mauvais; tant pis pour toi, je ne m'en soucie guere.

SCENE XIII.

CHARLOT.

Ces carognes de filles! être déja traîtresse à cet âge-là! Ça ne s'apprend point, ça leur viant tout seul. Tians, baise ma main : le biau régal! C'est madame Julianne qui fait ce mariage pour me faire piece; car alle est fâchée que j'aime Colette. Morguenne! alle me le paiera : le Bailli l'aime itou, cette Colette; c'est un matois qui en sait bian long; je m'en vais le trouver, je leur baillerons du fil à retordre.

SCENE XIV.

MADAME AGATHE, CHARLOT.

MADAME AGATHE.

Eh! où vas-tu si vîte, Charlot? attends, attends, j'ai quelque chose à te dire.

CHARLOT.

Dépêchez-vous donc; car j'ai queuque chose à faire, moi.

MADAME AGATHE.

Colette va être mariée avec un monsieur; sais-tu bien cela?

CHARLOT.

Oh, morguenne! ça n'est pas bian sûr; j'y bouttrons queuque empêchement, ou je ne pourrons.

MADAME AGATHE.

Eh! pourquoi ça? qu'est-ce que ça te fait?

CHARLOT.

Comment, morgué! qu'est-ce que ça me fait? Ne seroit-ce point vous qui auriais baillé conseil à notre maîtresse de me jouer ce tour-là?

MADAME AGATHE.

Moi! par quelle raison?

CHARLOT.

Morgué! que sais-je? pour m'avoir peut-être; car vous êtes folle de moi, madame Agathe.

MADAME AGATHE.

Je suis folle de toi? tu ne le mérites guere.

CHARLOT.

Si fait, parguenne! il n'y a que Colette que j'aime mieux que vous, la peste m'étouffe!

MADAME AGATHE.

Eh! pourquoi l'aimes-tu mieux que moi, dis?

CHARLOT.

Pargué! parce qu'alle me plaît davantage. Que voulez-vous que je vous dise?

MADAME AGATHE.

Elle te plaît davantage? une petite coquette!

CHARLOT.

Ça est vrai.

MADAME AGATHE.

Qui te préfere un autre amoureux.

CHARLOT.

Vous avez raison.

MADAME AGATHE.

Et cela ne te corrige point de la passion que tu as pour elle?

CHARLOT.

Pargué! non; et je vous préfere bian Colette, moi; ça vous corrige-t-il?

MADAME AGATHE.

Cela le devroit bien faire.

CHARLOT.

Oui, mais ça ne le fait pas; et pourquoi v'lez-vous que je ne sois pas aussi mal-aisé à corriger que vous, madame Agathe?

MADAME AGATHE.

Mais promets-moi donc que tu m'épouseras si tu ne peux empêcher le mariage de Colette.

CHARLOT.

Oh! pour ce qui est d'en cas de ça, je le veux bian. Si Colette m'échappe, je me baille à vous par désespoir; v'là qui est fini.

MADAME AGATHE.

Par désespoir! je ne te devrois qu'à ton désespoir?

CHARLOT.

Tatigué! qu'importe à qui? Vous ne v'lez que m'avoir une fois, vous m'aurais, et je vous baillerai la préférence sur madame Julianne qui me marchande itou.

MADAME AGATHE.

La commere Julienne est amoureuse de toi?

CHARLOT.

Oui, alle me mitonne pour en cas qu'alle soit veuve : mais queuque sot! je ne m'y frotte pas. Drès que je serions mariés alle en mitonneroit peut-être queuque autre pour être veuve de moi. Je n'aime, morgué! point ces prévoyeuses-là, madame Agathe.

MADAME AGATHE.

Et tu as bien raison.

CHARLOT.

Tatigué! je li en veux plus qu'à une autre à stelle-là; c'est elle qui fait le mariage de Colette.

MADAME AGATHE.

Toujours Colette. Cela te tient bien au cœur, petit vilain.

CHARLOT.

J'en serois plus d'à demi consolé si alle épousoit queuque autre que cet houberiau, et que je trouvisse

la magniere de me venger de madame Julianne. Morguenne! aidez-moi à ça, madame Agathe.

MADAME AGATHE.

Très volontiers; mais comment s'y prendre?

CHARLOT.

Comment, morguenne! Allons demander conseil à monsieur le Bailli; c'est bian le meilleur homme, le plus honnête, le plus habile homme pour faire du mal à queuqu'un, dà! Il sait, morgué! sur le bout du doigt toutes les rubriques de la justice.

MADAME AGATHE.

Ça n'est pas mal imaginé. Allons, viens.

CHARLOT.

Non, ne bougeons; le v'là li-même tout à point, comme si je l'avions mandé. Sarviteur, monsieu le Bailli.

SCENE XV.

MADAME AGATHE, LE BAILLI, CHARLOT.

LE BAILLI.

Bonjour, monsieur Charlot, bonjour.

MADAME AGATHE.

Monsieur le Bailli, je suis bien votre servante.

LE BAILLI.

Votre valet, madame Agathe. Eh bien! qu'est-ce, mes enfans? voilà d'étranges nouvelles : cette scélérate de Julienne!

CHARLOT.

Morgué! bon, il enfourne bian, j'aurons bonne issue. Vous savez déja ça, monsieu le Bailli?

LE BAILLI.

Il y a plus de quinze jours que je le soupçonne; mais je n'ai point voulu faire d'éclat que je n'en eusse quelque certitude.

CHARLOT.

Oh, parguenne! il n'y a point à en douter à présent, c'est une affaire sûre.

MADAME AGATHE.

On ne parle d'autre chose dans tout le village.

LE BAILLI.

En savez-vous quelque particularité, et ne pourriez-vous point servir de témoins dans tout ceci, vous autres?

CHARLOT.

Pargué! vous en sarvirez vous-même; ils allont faire la noce, et v'là les ménétriers qui allont venir.

LE BAILLI.

Comment, des ménétriers! la noce de qui?

MADAME AGATHE.

La noce de Colette, que madame Julienne fait épouser à ce monsieur Clitandre.

LE BAILLI.

Vraiment, vraiment, elle prend bien son temps, pour faire une noce. Oh! je troublerai la fête, sur ma parole.

CHARLOT.

Et vous ferez fort bian; monsieu le Bailli.

LE BAILLI.

La malheureuse!

CHARLOT.

Acoutez, c'est une méchante femme. Est-ce que vous sauriais queuqu'une de ses petites fredaines?

LE BAILLI.

Oui, de ses petites fredaines! une bagatelle! elle a fait noyer son mari, seulement.

CHARLOT.

Alle a fait noyer monsieu Julian! V'là pourquoi elle me mitonnoit, voyez-vous!

MADAME AGATHE.

Ça ne se peut pas, monsieur le Bailli, je viens de le voir.

LE BAILLI.

Vous avez rêvé cela, madame Agathe : il y a plus d'un mois qu'il est défunt, je le sais de bonne part.

MADAME AGATHE.

Il n'y a qu'un quart-d'heure que j'ai quitté monsieur Julien, vous dis-je.

LE BAILLI.

Oui, un faux monsieur Julien qu'elle aura attiré pour faire prendre le change.

MADAME AGATHE.

Oh! point du tout, c'est le véritable : elle l'a reçu comme un vrai mari; je l'ai aidée à le battre, moi, monsieur le Bailli, puisqu'il faut vous le dire.

LE BAILLI.

Bagatelle! je ne donne pas là-dedans; et nous avons, le procureur-fiscal et moi, commencé une

procédure que nous soutiendrons vigoureusement.

CHARLOT.

Je vous le disois bian, madame Agathe ; c'est un bian honnête homme, un bian habile homme que notre monsieu le Bailli.

MADAME AGATHE.

Mais le compere Julien n'est point défunt, ce sont des contes.

CHARLOT.

Je crois, pargué! biau que si, moi ; et s'il ne l'étoit pas, il faudroit qu'il le devenît, puisque monsieu le Bailli le dit. Est-ce que la justice est une menteuse, madame Agathe?

LE BAILLI.

Monsieur Charlot prend fort bien la chose, et il n'est pas qu'il n'ait quelque connoissance du fait.

CHARLOT.

Moi, monsieu le Bailli?

LE BAILLI.

Oui, vous ; votre témoignage sera d'un grand poids dans cette affaire-ci.

CHARLOT.

Mon témoignage sera de poids?

LE BAILLI.

Sans doute.

CHARLOT.

Pargué! bon, tant mieux : v'là de quoi me venger de madame Julianne. Ça, voyons : qu'est-ce qu'il faut que je témoigne, monsieu le Bailli?

LE BAILLI.

Ce que vous savez : on ne vous demande pas autre chose.

CHARLOT.

Morgué! je ne sais rian ; mais tout coup vaille. Si vous voulez que je nous aimions, il faut dire comme moi, madame Agathe.

MADAME AGATHE.

Je dirai la vérité.

CHARLOT.

Et moi itou; mais aidez-nous à la dire, monsieu le Bailli; car ce que je savons nous, vous qui savez tout, vous le savez peut-être mieux que nous, par aventure.

LE BAILLI.

Mais le meûnier et la meûniere vivoient en très mauvaise intelligence, premièrement.

CHARLOT.

Oh! pour sti-là, oui; tous les jours ils se battiont ou ils se querelliont très régulièrement à une çartaine heure; je sis témoin de ça.

MADAME AGATHE.

Et moi aussi, monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Bon! le reste est une suite de cela, mes enfans. Le pauvre Julien s'enivroit quelquefois.

CHARLOT.

Queuquefois! pargué! très souvent; il étoit coutumier de ça quasiment autant que vous, monsieu le Bailli.

LE BAILLI.

Voilà le fait. La femme aura pris le temps de l'ivresse du mari pour exécuter son mauvais dessein.

CHARLOT.

Justement; il avoit trop bu de vin, alle lui aura voulu faire boire de l'iau : il n'y a rien de plus naturel, ça parle tout seul.

MADAME AGATHE.

Si ça est, ça est comme ça, monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Oui, on l'a jeté dans la riviere, et il ne se trouve point; voilà ce qui est d'embarrassant.

CHARLOT.

On li a mis une piarre au cou. Est-ce une chose si rare qu'une piarre? En v'là un gros tas tout proche du moulin, où il m'est avis qu'il en manque queuqu'une.

LE BAILLI.

Oui, il en manque quelqu'une; voilà un bon indice; mais elle n'aura pas fait cela toute seule.

CHARLOT.

Non voirement; il faut li bailler des camarades. Eh, pargué! cet amoureux de Colette, et son valet monsieu de Lépeine. Le défunt ne vouloit pas qu'il épousît sa niece. C'est eux qui avont fait le coup, monsieu le Bailli.

LE BAILLI.

Vous croyez ça, monsieur Charlot?

CHARLOT.

Si je le crois? Je li en veux, morgué! trop pour ne

le pas croire, et vous le croyez itou, vous, je gage ; c'est notre rival, monsieu le Bailli : j'en jurerois, moi, en cas de besoin ; ça suffira-t-il pour le faire pendre ?

LE BAILLI.

Voilà une cruelle affaire pour ces gens-là.

CHARLOT.

J'allons, pargué ! leur tailler de la besogne.

LE BAILLI.

Je les ferai arrêter sur votre déposition, et je vais tout de ce pas faire chercher le greffier pour la venir recevoir.

CHARLOT.

Qu'il écrive ce qu'il voudra, je sommes témoins de tout ; ne vous boutez pas en peine. Pargué ! je nous en allons bian rire.

SCENE XVI.

MADAME AGATHE, CHARLOT.

MADAME AGATHE.

Mais sais-tu bien que tu fais là une fort méchante action, mon pauvre Charlot ?

CHARLOT.

Bon ! queu conte ! ce n'est pas par méchanceté ; ce n'est que pour troubler la noce, et faire enrager madame Julianne.

MADAME AGATHE.

Ce ne sont pas là des bagatelles, il y a de quoi la

ruiner tout au moins; et cela pourroit aller plus loin même.

CHARLOT.

Oh! que point, point, madame Agathe; je nous dédirons quand on sera près de la pendre. La voici: si vous m'aimez laissez-moi faire, ou sans ça la paille est rompue.

SCENE XVII.

JULIENNE, MADAME AGATHE, CHARLOT.

JULIENNE.

Allons, gai, gai! mes enfans, allégresse. Ma commere, Julian est redécampé; je li avons fait peur, et v'là nos parens et nos amis qui s'en allont venir aux fiançailles; je ferons notre noce tout à gogo, sans rabat-joie.

CHARLOT.

Oh, pargué! je gage que non: il faudroit pour ça qu'il n'y eût point de Charlot ni de Bailli, madame Julianne. Mais, Dieu marci, je ne sis pas noyé, moi; tatigué! que je l'ai échappé belle!

JULIENNE.

Tu n'es pas noyé? vraiment, je le vois bian.

CHARLOT.

Non, tatigué! je ne le sis pas, ni le Bailli nan plus, je vous en avartis.

JULIENNE.

Quand il le seroit, il n'y auroit pas grand dom-

mage; mais voyez ce qu'il veut dire avec son noyé! est-ce qu'il a pardu l'esprit, ma commere?

MADAME AGATHE.

Dame! acoutez, si sti-là est fou, monsieur le Bailli n'est pas trop sage; ils disont comme ça tous deux que vous avez fait noyer votre mari.

JULIENNE.

Je l'ai fait noyer, moi! Vous venez de le voir, ma commere?

MADAME AGATHE.

Ça est vrai, je l'ai vu: mais le Bailli dit que non, et Charlot dit de même; et comme ils sont deux contre un, je ne sais qu'en croire.

JULIENNE.

Tu oses dire ça, toi?

CHARLOT.

Parguenne! oui, je l'ose dire, et je sis sûr que ça est; j'en bouterois, morgué! la main au feu.

JULIENNE.

Ah, le malheureux!

SCENE XVIII.

JULIENNE, MADAME AGATHE, COLETTE, CHARLOT.

COLETTE.

Ah! ma chere tante, sauvez-vous, vous êtes perdue.

JULIENNE.

Comment, qu'est-ce qu'il y a?

COLETTE.

Enfuyez-vous-en vîtement, vous dis-je; voilà le Bailli qui amasse du monde pour venir vous prendre prisonniere.

JULIENNE.

Prisonniere, moi!

CHARLOT.

Pargué! bon; ça commence bian.

COLETTE.

Tout le village dit que mon oncle est noyé, et que c'est vous et Charlot qui avez fait cette belle affaire pour vous marier ensemble.

CHARLOT.

Moi?

MADAME AGATHE.

Charlot?

COLETTE.

Oui, toi-même; et si cela est, tu feras bien de t'enfuir.

CHARLOT.

Morgué! ça n'est point; c'est votre monsieu Clitandre que vous v'lez dire.

COLETTE.

Clitandre?

CHARLOT.

Oui, le Bailli est convenu que je le dirions comme ça. Oh, dame! si l'on fait un quiproquo, je tire mon épingle du jeu; monsieu Julian n'est point noyé, je m'en dédis.

SCENE XIX.

JULIENNE, MADAME AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, CHARLOT.

CLITANDRE.

Rien ne retarde mon bonheur, j'ai donné les ordres nécessaires... Mais que vois-je? quelle consternation! qu'avez-vous ?

JULIENNE.

Ah! mon pauvre monsieu Clitandre, voici de tarribles affaires!

CLITANDRE.

Comment?

JULIENNE.

Ce Bailli de malheur qui m'accuse d'avoir fait noyer mon mari.

CLITANDRE.

Ah! quelle noirceur!

SCENE XX.

JULIENNE, MADAME AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, LEPINE, CHARLOT.

LÉPINE.

Voilà des violons que je vous amenois, monsieur; mais il faudra les renvoyer, je pense; et monsieur le Bailli nous prépare d'autres occupations, à ce que je viens d'apprendre.

CLITANDRE.

Sais-tu le fond de cette affaire?

LÉPINE.

Non, monsieur : je sais seulement qu'il prétend que nous avons noyé le meûnier; et, sur la déposition de ce maroufle, on a décrété contre vous et moi.

CLITANDRE.

Décrété contre nous?

CHARLOT.

Ah! bon, passe pour sti-là.

CLITANDRE, *tire l'épée.*

Comment, maraud!...

CHARLOT.

Eh! miséricorde, monsieu, ne me tuez pas.

MADAME AGATHE.

Eh! pardonnez-lui, monsieur Clitandre.

CHARLOT.

Ce n'est qu'une petite gaillardise que tout ça, la peste m'étouffe!

CLITANDRE.

Une gaillardise, misérable!

CHARLOT.

Ah! je sis mort.

LÉPINE.

Ne vous emportez point, monsieur; ceci n'aura pas de suites. Laissez-moi faire seulement, j'y vais donner ordre.

SCENE XXI.

JULIENNE, MADAME AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, CHARLOT.

JULIENNE.

Les maris ne donnent jamais que du chagrin de queuque façon que ce soit. Je sis plus morte que vive.

CLITANDRE.

Ne craignez rien : cette affaire est plus désagréable que dangereuse, et le retour de votre mari...

JULIENNE.

Il est revenu, monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Il est revenu! l'imposture ne sera pas difficile à confondre.

JULIENNE.

Le malheureux Bailli et ce coquin-là disent que ce n'est pas li.

CLITANDRE.

Tu dis cela, pendard?

CHARLOT.

Moi, je ne dis plus rian, j'ai pardu la parole.

CLITANDRE.

Il n'a qu'à se montrer; où est-il?

JULIENNE.

Il s'en est déja retourné, je l'ai trop mal reçu. Où l'aller recharcher? Ah! s'il étoit ici! Que je sis malheureuse!

COLETTE.

Voilà ce vilain bailli avec toute sa sequelle, ma tante.

SCENE XXII.

JULIENNE, MADAME AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, CHARLOT, LE BAILLI, SUITE DU BAILLI.

CLITANDRE.

Avancez, monsieur le Bailli, avancez ; mais que vos recors se tiennent écartés, sur-tout : car je donnerai de l'épée dans le ventre au premier qui hasardera de s'approcher.

LE BAILLI.

Ah ! monsieur, point d'emportement : ce ne sont ici que de petites formalités dont le devoir de ma charge ne me permet pas de me dispenser.

CLITANDRE.

Oui, vous êtes fort exact, je le vois bien.

LE BAILLI.

L'affaire est importante, monsieur ; il y a ici mort d'homme et supposition, voyez-vous !

CLITANDRE.

Il n'y a ni l'un ni l'autre : mais il pourroit arriver, si vous vous mettez en devoir...

SCENE XXIII.

JULIENNE, JULIEN, MADAME AGATHE, CLITANDRE, LE BAILLI, LEPINE, COLETTE, CHARLOT.

LÉPINE.

Tirez, tirez, monsieur le Bailli, et rengaînez vos procédures; le défunt n'est pas mort, le voilà que je vous amene.

JULIENNE, *embrassant son mari.*

Mon pauvre Julian! mon cher mari!

JULIEN.

Comment, tatigué! queu changement! Julianne est devenue bonne femme. En vous remerciant, monsieur le Bailli; je n'avons plus que faire de vos écritures.

LE BAILLI.

Comment? Eh, qui êtes-vous donc, mon ami, vous qui raisonnez?

JULIEN.

Qui je sis? hé! pargué! je sis moi: avez-vous la barlue?

LE BAILLI.

Eh! qui, vous? je ne vous connois point.

JULIEN.

Morgué! tant pis pour vous. Vous êtes plus malade que vous ne croyais, pis que vous avez pardu connoissance.

JULIENNE.

Vous ne reconnoissez pas mon mari, monsieu le Bailli ?

LE BAILLI.

Ce ne l'est point là, madame Julienne.

MADAME AGATHE.

Ce n'est point là le compere Julien ?

LE BAILLI.

Non, il y a plus de trois semaines qu'il est noyé.

JULIEN.

Je sis noyé, moi ? Palsangué! vous en avez menti, monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Il y a un bon procès-verbal qui certifie le fait.

JULIEN.

Oh! tatigué, je çartifie le contraire.

JULIENNE.

Et je nous gaussons du procès-verbal.

LE BAILLI.

C'est ce qu'il faudra voir.

CLITANDRE.

Ecoutez, monsieur le Bailli; vous vous engagez là dans une affaire...

LE BAILLI.

Le meûnier est noyé; cela aura des suites.

JULIEN.

Oh! bian, morgué! si je sis noyé, c'est vous qu'il faut pendre; car c'est de votre façon, puisqu'il faut tout dire.

CLITANDRE.

Comment, de sa façon?

JULIEN.

Oui voirement; c'est li qui m'a conseillé de laisser croire ça pour faire pendre Julianne.

JULIENNE.

Pour me faire pendre! tu as eu ce cœur-là, cher petit mari?

JULIEN.

Morgué! je ne l'ai pas eu long-temps, comme tu vois; je sis sans rancune. Ne me fais plus enrager, je n'irai plus à Nemours : vivons bian ensemble; la justice en aura un pied de nez, et si alle ne le boutera, morgué, pas dans nos affaires.

SCENE XXIV.

JULIEN, JULIENNE, LEPINE, CLITANDRE, COLETTE, MADAME AGATHE, LE BAILLI, CHARLOT, MATHURIN.

MATHURIN.

Madame Julianne, v'là ces parsonnes que vous avez fait prier des fiançailles de Colette, qui n'osont approcher, parce qu'ils voyont ici des gens de justice.

JULIEN.

Ils avont, morgué! raison; c'est une vilaine vision. Mais parle donc, hé! femme, est-ce que tu maries comme ça notre niece sans que j'en sache rian?

JULIENNE.

Oui, Julian ; et si tu n'y bailles pas ton consentement, je recommencerons à quereller, mon enfant : tu n'as qu'à dire.

JULIEN.

Oh! palsangué! non, ne querellons point : j'aime mieux faire tout ce que tu voudras.

CLITANDRE.

Vous n'aurez pas lieu de vous reprocher cette complaisance.

JULIEN.

Je le veux bian ; v'là qui est fini, monsieur Clitandre.

MADAME AGATHE.

Tu sais bien ce que tu m'as promis, Charlot?

CHARLOT.

Eh bian ! touchez là, je sis garçon de parole.

JULIEN.

A la franquette, monsieur le Bailli; je serai moi maugré vous, vous avez biau faire. Eh ! morgué! laissez - nous en paix, je vous baillerons de bonne amiquié ce que vous pourriais gagner à nous parsécuter. N'est-ce pas être raisonnable ?

CHARLOT.

Allons, monsieu le Bailli, Julian n'a pas tort; c'est vous et moi qui l'avions tantôt jeté à l'iau. Morgué! repêchons-le : qu'est-ce que ça nous coûtera ?

LE BAILLI.

Je suis trop humain pour un Bailli : qu'il n'en soit plus parlé; mais au moins...

JULIEN.

Je ferons bian les choses : ne vous boutez pas en peine. Touche là, Julianne. Avec les fiançailles de Colette j'allons faire notre remariage. Allons, palsangué ! que tout le monde vianne, et que tous les ménétriers jouyont queuque drôlerie qui fasse un peu trémousser ces jeunes filles.

DIVERTISSEMENT.

M. TOUVENEL.

POUR célébrer les noces de Colette,
Folâtrons, chantons et dansons;
Qu'on fasse retentir les sons
Du hautbois et de la musette,
Et que par-tout l'écho répete
Nos agréables chansons.

(Entrée de deux meûniers et de deux meûnieres.)

MADAME AGATHE.

Les maris qu'on voit parmi nous
Sont marchandise bien mêlée.
Pour bien faire, il faudroit les noyer presque tous;
Et la France, faute d'époux,
N'en seroit pas moins peuplée.

(Entrée d'un meûnier et de madame Agathe.)

CHARLOT.

Palsangué! si j'avois fait bian
Lorsque vous caressiez ma petite meûniere,
J'aurois sur vous lâché mon chian.
Quoi! me ravir Colette, à moi, de la magniere!
Ça me déplaît, ça ne vaut rian;
C'est, morguenne! empêcher le cours de la riviere.
Pargué! c'est être bian malin
De détourner l'iau d'un moulin.

(Entrée de plusieurs meûniers et meûnieres.)

MADEMOISELLE LOLOTTE.

Je ne suis qu'une meûniere ;
Mais si l'Amour
Vouloit un jour
Me ranger sous sa loi sévere,
Je me rirois de son dessein ;
Et, pour punir ce petit téméraire,
J'en ferois mon garde-moulin.

(*Entrée.*)

M. TOUVENEL.

Tu croyois en aimant Colette
Que tu n'aurois point de rival ;
Mais le moulin d'une coquette
Est toujours un moulin banal.

Monsieur Clitandre a bon génie,
En faisant même un mauvais pas :
Il prend meûniere bien jolie ;
Son moulin ne chômera pas.

MADEMOISELLE LOLOTTE.

Avoir deux amans en nature,
Cela se peut selon les lois :
C'est tirer d'un sac deux montures
Qu'avoir deux époux à la fois.

M. TOUVENEL.

Vous qu'Amour à l'hymen destine,
Ecoutez bien cette leçon :
Tel croit en avoir la farine
Qui souvent n'en a que le son.

FIN DU MARI RETROUVÉ.

EXAMEN
DU MARI RETROUVÉ.

Un mari qui abandonne sa maison et sa femme pour aller vivre avec sa maîtresse dans la ville voisine; une femme qui croit son mari mort, et qui s'en console sur-le-champ par l'espoir d'épouser un garçon meûnier dont elle est amoureuse; le mari ensuite qui consent à se cacher pour faire croire que sa femme l'a noyé, et pour qu'on la punisse de ce crime : toutes ces combinaisons seroient monstrueuses pour peu qu'elles fussent prises au sérieux. Mais le grand talent de Dancourt étoit de jeter de la gaieté sur tous les sujets qu'il traitoit. Le Mari Retrouvé ne peut blesser le moraliste, sur-tout s'il réfléchit que la conduite des personnages n'est fondée sur aucune maxime ni sur aucun raisonnement, et que cet assemblage de tableaux grotesques n'est qu'une conception comique absolument sans conséquence.

Les disputes de maris et de femmes dans la classe inférieure sont peintes avec beaucoup de vérité dans ce petit ouvrage; l'absence de tout égard et de toute bienséance, la grossièreté naturelle aux paysans, donnent à leurs dissensions domestiques une franchise et une gaieté très propres à faire de l'effet au théâtre. Les caquets d'Agathe ont aussi beaucoup de naturel et de comique : ce rôle original donne l'idée de la maniere dont les bruits les plus absurdes se répandent, s'augmentent bientôt, et finissent par être crus sans examen. Dancourt a toujours peint parfaitement la coquetterie des jeunes filles de village : le rôle de Colette

en est un exemple; rien en même temps de plus naïf et de plus fin que les défaites qu'elle donne à Charlot pour prouver qu'il ne lui a jamais inspiré d'amour; rien n'annonce mieux son caractere que ce qu'elle lui dit ensuite lorsqu'elle est seule avec lui : « Ne te chagrine pas; je « t'aime toujours un peu : va, tiens, baise ma main. »

La scene où le Bailli provoque le témoignage de Charlot et d'Agathe est pleine de vérité; et le dénouement, amené sans effort, termine, au contentement de presque tous les personnages, cette petite action remplie d'incidens aussi singuliers que comiques.

FIN DE L'EXAMEN DU MARI RETROUVÉ.

LES TROIS COUSINES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE DANCOURT,

Représentée, pour la premiere fois, le 18 octobre 1700.



ACTEURS.

LE BAILLI.
LA MEUNIERE.
LOUISON, } filles de la Meûniere.
MAROTTE, }
DE LORME, pere de Colette, et beau-frere de la Meûniere.
COLETTE, niece de la Meûniere.
M. DE LÉPINE, } amans de Louison et de Marotte.
M. GIFLOT, }
BLAISE, amoureux de Colette.
MATHURINE, paysanne.
PLUSIEURS MEUNIERS ET MEUNIERES.
BOHÉMIENS ET BOHÉMIENNES.
PÉLERINS ET PÉLERINES.

La scene est à Creteil.



LES TROIS COUSINES.

F. Massard *Gault de S.t Germain direx*

Nous sommes toutes trois d'intelligence, toutes trois filles, toutes trois amoureuses ; nous ne manquerons pas d'expédiens.



[illegible] [illegible]ES,

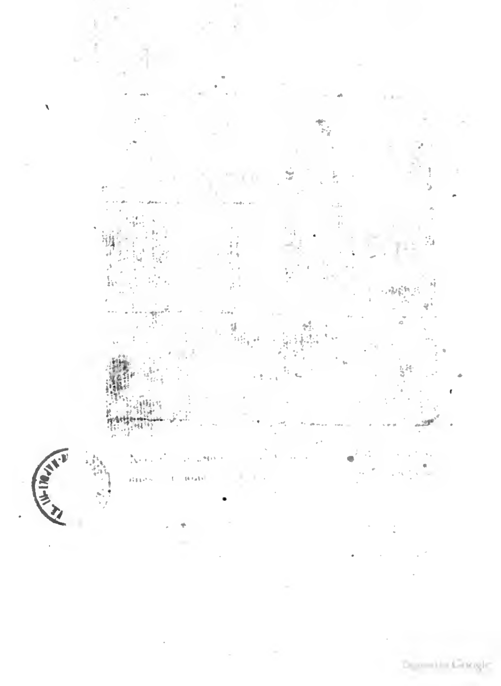
[illegible]

[illegible]

[illegible] pauvre enfant : [illegible] de sa [illegible]

[illegible] trouverez tou[illegible] [illegible], à vous rendre [illegible]

[illegible]



LES

TROIS COUSINES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA MEUNIERE, LE BAILLI.

LA MEUNIERE.

Oh çà! monsieu le Bailli, vous êtes bon homme, honnête homme, vous avez bon esprit, bonne conscience, tout Bailli que vous êtes. Feu mon mari, pendant son vivant, étoit de vos amis, vous buviez quelquefois ensemble; il vous souvient de ce qu'il vous recommandit en mourant le pauvre défunt : vous lui promîtes tant que vous auriez soin de sa famille!

LE BAILLI.

Je lui tiendrai parole, et vous me trouverez toujours prêt, madame la Meûniere, à vous rendre

tous les services qu'on peut attendre d'un véritable ami.

LA MEUNIERE.

Je vous sis bian obligée, monsieu le Bailli; je n'ai besoin que d'un bon conseil, comme je vous ai déja dit.

LE BAILLI.

C'est ce qu'on donne le plus libéralement.

LA MEUNIERE.

Vous avez raison, ça ne coûte rian. Allons, dites donc, que feriez-vous si vous étiez en ma place?

LE BAILLI.

Mais qu'avez-vous envie de faire?

LA MEUNIERE.

Tout ce que vous me direz.

LE BAILLI.

Je n'aimerois pas à vous conseiller contre votre volonté.

LA MEUNIERE.

Mais voirement, vous moquez-vous? je n'ai point de volonté. Je sis une pauvre veuve qui charche à vivre tout doucement, et qui ne veux rian faire sans la participation des honnêtes personnes qui avont la bonté d'entrer un peu dans les petites raisons qu'on peut avoir... Il y a deux ans que je sis veuve, monsieu le Bailli.

LE BAILLI.

Comment deux ans! y a-t-il tant que cela?

LA MEUNIERE.

Oui, tout autant; v'là le treizieme mois; et pour

ce qui est d'en cas de ces choses-là, drès que la deuxieme année est une fois commencée, on la compte finie. Oh! j'ai bian eu du regret au pauvre défunt!

LE BAILLI.

Oui, je le vois bien; le temps vous dure.

LA MEUNIERE.

Eh! le moyen qu'il ne durît pas! J'ai bian de la charge, au moins; deux filles qui devenont grandes, une niece qui l'est itou, un moulin bian achalandé, biaucoup de tracas : il est bian malaisié de prendre garde à ça toute seule.

LE BAILLI.

Vos filles ni votre niece n'ont pas besoin qu'on veille sur leur conduite; elles sont bien sages, bien élevées; et c'est ce qui me faisoit le plus estimer le défunt que le soin qu'il a pris de leur éducation.

LA MEUNIERE.

Le pauvre homme, monsieu le Bailli! quand j'y songe, s'il n'étoit pas mort, voyez-vous! je ne serois pas dans l'embarras où je sis.

LE BAILLI.

Non sans doute; mais il est facile de vous en tirer. Votre niece et vos filles sont grandes, vous êtes riche; il faut leur trouver à chacune un bon parti qui vous en défasse.

LA MEUNIERE.

A chacune un, ce seroit trois; et v'là bian des noces. Ne trouveriais-vous pas plus à propos de n'en faire qu'une?

LE BAILLI.

Oui-dà, on peut les marier le même jour; cela vous épargnera de la dépense.

LA MEUNIERE.

Je ne nous entendons pas, monsieu le Bailli; vous me donnez des conseils pour elles, et c'est pour moi que je vous en demande.

LE BAILLI.

Comment?

LA MEUNIERE.

C'est moi qui sis d'avis de me marier; je crois que ça vaudra mieux.

LE BAILLI.

Oui; mais pour vous soulager des soins que vous donnent ces filles et cette niece...

LA MEUNIERE.

Ah! fi donc; les maris que je leur baillerois n'auriont soin que d'elles, et sti-là que je prendrai aura soin d'elles et de moi : ce sera faire d'une piarre deux coups; ça est bian plus commode.

LE BAILLI.

D'accord; mais, madame la Meûniere...

LA MEUNIERE.

Tenez, monsieu le Bailli, ma résolution est prise, je n'en démordrai point; je veux me remarier, vous avez biau dire.

LE BAILLI.

Vous avez raison, je vous conseille de le faire.

LA MEUNIERE.

Et si, je ne veux pas que mes filles ni ma niece en murmuriont la moindre chose.

LE BAILLI.

Vous ferez fort bien de les en empêcher.

LA MEUNIERE.

Je prétends qu'elles demeuriont filles tant qu'il me plaira.

LE BAILLI.

C'est fort bien prétendre.

LA MEUNIERE.

Et si elles s'avisiont tant seulement d'envisager un homme, je les dévisagerois, moi. Oh! je sis une femme d'honneur, monsieu le Bailli, je n'entends point de raillerie.

LE BAILLI.

Cela est fort louable. Et quel est le mari que vous prenez, madame la Meûniere?

LA MEUNIERE.

Je ne sais pas bian encore; ils sont trois ou quatre: conseillez-moi itou un peu là-dessus, monsieu le Bailli.

LE BAILLI.

Très volontiers, vous n'avez qu'à dire; voyons.

LA MEUNIERE.

Il y a déja le concierge du châtiau, premièrement.

LE BAILLI.

C'est un fort honnête homme.

LA MEUNIERE.

Et puis monsieu Giflot, le neveu de notre curé, qu'on dit qui a de l'esprit; vous savez ce qui en est.

LE BAILLI.

Oui vraiment, celui-là seroit un fort bon parti.

LA MEUNIERE.

Il y a encore le valet-de-chambre de monsieu le président, qui est un bon gros réjoui.

LE BAILLI.

Celui-là ne vous déplaît pas, je gage?

LA MEUNIERE.

Et puis Blaise, le garde-moulin, qui est un franc nigaud. Je n'ai qu'à choisir : lequel prendriais-vous, monsieu le Bailli?

LE BAILLI.

Mais écoutez, ce valet-de-chambre...

LA MEUNIERE.

Oh! sti-là a trop bonne protection, monsieu le Bailli; il me feroit enrager, et je ne serois pas la maîtresse.

LE BAILLI.

C'est une bonne raison. Vous préférerez monsieur Giflot?

LA MEUNIERE.

Le ciel m'en préserve! il a trop d'esprit. On n'a que faire d'esprit dans un moulin; le mian suffit pour ça, je n'en veux point d'autre.

LE BAILLI.

Je vois bien que le concierge...

LA MEUNIERE.

Fi! c'est un grand flandrin, un grand sec, maigre; il est quasi tout comme le défunt : il me seroit avis que ce seroit la même chose; et il vaudroit presque autant n'avoir pas été veuve que de ne pas s'apercevoir du changement.

LE BAILLI.

Oui, cela est vrai; et ce sera le garde-moulin selon toutes les apparences.

LA MEUNIERE.

Dame! acoutez, c'est un bon gros nigaud qui me reviant assez. Voilà ce qu'il faut en ménage; ça va droit en besogne, ça est déja stylé à ma magniere, et je ferai tout ce que je voudrai de ce benêt-là.

LE BAILLI.

Oui, mais épouser votre garde-moulin?

LA MEUNIERE.

Oh! je sis butée à ça, monsieu le Bailli, je n'en aurai point d'autre. Baillez-moi votre avis là-dessus, je vous en prie.

LE BAILLI.

Mon avis est que vous l'épousiez, et tout au plus vîte : vous ne sauriez jamais mieux faire.

LA MEUNIERE.

N'est-il pas vrai? Que je sis bian aisé que vous agréais ma résolution; car, au bout du compte, j'ai de la confiance en vous, du respect, de la croyance; et si vous m'aviais contredit, je n'en aurois toujours rian fait qu'à ma tête, et ça eût été désagriable. En vous remarciant, monsieu le Bailli : je vous prie de la noce. Je sis votre sarvante.

LE BAILLI.

Jusqu'au revoir, madame la Meûniere.

SCENE II.

LE BAILLI.

Voici une commere qui va faire un mauvais marché avec son garde-moulin ; et quelque bon esprit qu'elle paroisse avoir, ce n'est assurément pas l'esprit qui la détermine. Elle n'a nullement dessein de pourvoir ses filles, et les pauvres enfans sont en âge, et peut-être dans l'impatience d'être pourvues. Il faut avertir leur oncle de la sottise que médite sa belle-sœur. Le voici le plus à propos du monde.

SCENE III.

DE LORME, LE BAILLI.

DE LORME.

Votre valet, monsieu le Bailli : comment vous en va ? je m'en allois cheux vous.

LE BAILLI.

Je suis bien aise que vous m'ayez rencontré. Me voulez-vous quelque chose ?

DE LORME.

Eh, parguenne ! si je ne vous voulois rian, je ne vous charcherois pas.

LE BAILLI.

Eh bien, qu'est-ce ? de quoi s'agit-il ?

DE LORME.

Il s'agit que défunt mon frere, le meûnier d'ici,

est trépassé, comme vous savez, et que madame sa femme est diablement vivante, à ce qu'il me paroît : cela ne vous paroît-il pas itou comme ça, monsieu le Bailli?

LE BAILLI.

Oui vraiment : je voulois aussi vous parler de cela. C'est une bonne femme, fort entendue, mais...

DE LORME.

Ce n'est, morgué! pas de sa bonté ni de son entendement que je vous parle.

LE BAILLI.

Eh! de quoi donc, s'il vous plaît, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Oh, palsanguenne! c'est de son allure; et au train qu'alle va, j'ai peur qu'alle ne bronche : je ne vas pas de fois au moulin que je ne trouve la nappe mise et du monde autour; de grandes cruchées de vin par ici, des jambons par ilà, un gigot d'un côté, un cochon de lait de l'autre, des ménétriers dans un batiau, la musette et le hautbois sous l'orme : il est avis que ce sont des noces parpétuelles; et si parmi tout ça je ne vois ni curé ni tabellion. Morgué! cela me baille martel en tête; car, voyez-vous! j'ai de l'honneur, et je sis pour l'ame du défunt presque aussi jaloux de ma belle-sœur que je l'aie jamais été de ma femme Margot, pendant qu'alle étoit au monde; et je ne l'étois pas mal, comme vous savez.

LE BAILLI.

Vous ne l'étiez que trop, et vous aviez quelquefois des emportemens...

DE LORME.

Oh, pargué! je ne l'ai rossée qu'une fois, mais je la rossis bian; et dans le fond j'avois tort : au moins n'allez pas croire que j'avois raison.

LE BAILLI.

Non, non; je ne suis point porté à croire le mal.

DE LORME.

Je ne sais, morgué! comme ça se fit. Je devois aller ce jour-là à tras lieues d'ici pour une coupe de bois que j'y avois à vendre : je rencontris le marchand en sortant du village; il me ramenit au Grand-Cerf; j'y tombîmes d'accord; je bûmes le vin du marché copieusement pour ça : je ne nous quittîmes qu'à minuit. Je retournis chez moi; an ne m'y attendoit pas : je trouvis ma femme dans le lit. Et voyez un peu queu peste de vision, monsieu le Bailli! la carogne me paroissit double.

LE BAILLI.

Voilà une vilaine vision, monsieur de Lorme.

DE LORME.

Je vous laisse à penser queu vacarme! j'étois pis qu'un enragé; mais le lendemain je me rapaisis, et je compris facilement que c'est que j'étois ivre, et que c'étoit ma faute. Enfin bref, tant y a, Margot me pardonnit ma barlue, an nous raccommodit. Et voyez, monsieu le Bailli, queu bénédiction! Avant ça je ne pouviesmes avoir d'enfans, et de ce raccommode-

ment-là il est venu cette petite fille qui est votre fillole, et qui a, morgué! plus d'esprit qu'alle n'est grosse! Oh! je ne sais pas de qui alle tiant, je vous l'avoue.

LE BAILLI.

Vous aimez bien cet enfant-là, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Si je l'aime! c'est une petite mièvreté agriable; alle a de petites magnieres sémillantes, une maleigneté drôle; alle fait piece à qui alle peut; alle ne pense bian de parsonne; alle dit du mal de tout le monde, et si tout le monde l'aime. Oh! c'est une jolie créature. La voici, je pense; je lui ai donné charge d'observer sa tante la Meûniere; alle viant m'en dire queuque nouvelle.

LE BAILLI.

Je vous en apprendrai de plus sûres que personne.

DE LORME.

Bon! tant mieux. Mais acoutons un tantinet ce que Colette aura à me dire.

SCENE IV.

DE LORME, LE BAILLI, COLETTE.

DE LORME.

Eh bian! mon enfant, tu vians du moulin. Qu'est-ce qu'il y a de nouviau? que fait ta tante?

COLETTE.

La voilà qui vient d'arriver, et tout en arrivant elle

est d'abord allée trouver Blaise le garde-moulin, et elle s'est mise à babiller avec lui. Oh! c'est une grande causeuse que cette femme-là ! Bonjour, mon parrain.

LE BAILLI.

Bonjour, Colette, bonjour.

DE LORME.

N'as-tu pas écouté ce qu'alle disoit?

COLETTE.

Oh, que si fait vraiment! mais comme elle est défiante, on ne la sauroit écouter que de loin; on n'entend qu'une partie de ce qu'elle dit, il faut deviner le reste.

DE LORME.

Oh, parguenne! oui, t'es une plaisante devineuse! Monsieu le Bailli?

LE BAILLI.

Je ne la crois pas fort habile, franchement.

COLETTE.

Hom! je la suis assez pour deviner tout ce que vous disiez hier à notre voisine la belle cabaretiere, qui étoit avec vous sur sa porte.

LE BAILLI.

Comment, petite fille!...

(*Colette contrefait par ses gestes ceux du Bailli et ceux de la voisine.*)

COLETTE.

Vous faisiez comme ça, mon parrain: vous la regardiez avec de certains yeux, vous lui preniez la main: et, dans ce temps-là, c'est que vous lui disiez que vous étiez amoureux d'elle; et elle vous repoussoit, elle secouoit comme ça la tête: c'est

qu'elle répondoit qu'elle n'en croyoit rien. Et vous tout aussitôt de faire comme ça : vous lui juriez que ça étoit vrai; et j'entendis un peu le dernier mot; il y avoit, je crois, qu'elle étoit adorable.

DE LORME.

Oh, oh! monsieur le Bailli!

LE BAILLI.

Ah, ah!

COLETTE.

Cela est bien vrai, je vous en réponds; et la voisine faisoit comme ça; et je suis sûre qu'elle disoit : Paix, taisez-vous, ne parlez pas si haut, mon mari est là-dedans.

LE BAILLI.

Voilà une rusée petite filleule, compere de Lorme; si elle devine aussi juste en toutes choses, elle est plus habile que vous, sur ma parole.

DE LORME.

Tatigué! queul esprit! ça est marveilleux, n'est-ce pas? Eh! qu'est-ce que c'est que t'as deviné de ta tante? dis.

COLETTE.

Qu'elle aime Blaise de tout son cœur, et que Blaise ne se soucie guere d'elle.

LE BAILLI.

Le premier article est vrai, je le sais par elle-même; pour le second il faut l'éclaircir. Qu'est-ce qui vous le fait soupçonner? voyons.

COLETTE.

C'est ma tante qui le va toujours chercher; et puis,

quand ils sont ensemble, il n'y a quasi qu'elle qui parle. Elle gesticule, elle devient rouge; et Blaise est comme ça : il fait une espece de moue; et quand il lâche deux ou trois paroles, c'est en levant le nez, ou en secouant les oreilles. Oh! s'il est amoureux, lui, ce n'est pas de ma tante, je vous en réponds.

LE BAILLI.

Cela pourroit être; et j'ai à vous avertir que la folie de votre belle-sœur est de se remarier.

DE LORME.

La dévargondée!

LE BAILLI.

La filleule a fort bien deviné. C'est Blaise à qui elle en veut; et si, il y en a trois autres qui la recherchent.

DE LORME.

Comment trois, monsieu le Bailli! Est-il possible qu'il y ait tant de fous que ça dans le village? Et qui sont ces nigauds-là, avec votre parmission?

LE BAILLI.

Ce ne sont point des nigauds. La Meûniere est riche; le concierge du château, le valet-de-chambre de monsieur le président, et le neveu du curé ont des vues pour elle.

COLETTE.

Oh! que nenni, mon parrain : je devine mieux que vous; ce n'est point pour ma tante qu'ils vont au moulin, c'est pour mes cousines.

LE BAILLI.

Pour vos cousines? qui vous a dit cela?

COLETTE.

Bon! qui me l'a dit? Est-ce qu'on me dit quelque chose? Ils se défient tous de moi, ils ne me disent rien, mais je sais tout: il n'y a pas jusqu'à Blaise qui est amoureux de moi, et qui n'oseroit me le dire de peur que je ne me moque de lui.

DE LORME.

Il est amoureux de toi! Comment sais-tu cela?

COLETTE.

Voyez, que cela est difficile à deviner! Je ne l'aime pas, moi, au moins; mais je ne laisse pas de lui faire bonne mine pour l'empêcher d'épouser ma tante. Oh! s'il faisoit cette sottise-là j'en serois bien fâchée, je vous l'avoue.

LE BAILLI.

Le garde-moulin seroit amoureux de vous! Allez, vous êtes folle.

COLETTE.

Vous ne le voulez pas croire, il faut vous en donner le plaisir. Le voilà qui vient: cachez-vous tous deux derriere ce buisson, vous entendrez ce qu'il me dira: je vais lui donner belle; et tout nigaud qu'il est, je le ferai parler, je vous en réponds.

DE LORME.

La jolie enfant, monsieu le Bailli! Est-ce moi qui ai fait ça?

LE BAILLI.

Voyons, voyons si elle ne se trompe point: cela ne sera pas inutile à de certains desseins que j'ai dans la tête.

COLETTE.

Cachez-vous donc vîte, qu'il ne vous voie point : car c'est un benêt qui seroit honteux.

SCENE V.

COLETTE, BLAISE.

COLETTE.

C'est à moi qu'il en veut, assurément, et le nigaud n'approchera point que je ne l'appelle. Holà, Blaise, holà !

BLAISE.

Bonjour, madame Colette : est-ce que vous voudriais me parler, que vous m'appelez ?

COLETTE.

Mais toi, mon garçon, n'as-tu rien à me dire?

BLAISE.

Morgué! nenni; vous êtes trop moqueuse : queuque sot qui s'y fie! je creverois plutôt que d'en ouvrir la bouche; à moins que ça ne vienne de vous, je n'oserois vous le dire.

COLETTE.

Eh! quoi dire?

BLAISE.

Ce qui m'ameine envars ici. Vous croyez peut-être que c'est par hasard que j'y vians; ça n'est, pargué! pas; c'est tout exprès; et si je n'en fais pas semblant, comme vous voyez.

COLETTE.

Tu es un garçon bien dissimulé.

BLAISE.

Parguenne! il faut être comme ça. Je ne veux point qu'on se gobarge de moi: voyez le biau plaisir! on ira dire son secret à une fille, et pis la masque s'en gaussera. Nennin, morgué! nennin, il n'en sera rian, j'ai plus de cœur que ça.

COLETTE.

Tu aurois quelque secret à m'apprendre, à moi?

BLAISE.

Eh! oui, morguenne! j'en ai un. Quand vous n'y êtes point, je sis tout prêt à vous le dire; et drès que je vous vois, vous avez une çartaine meine malicieuse qui me renfonce la parole. C'est que je sis timide, voyais-vous; et si pourtant, avec les filles, il m'est avis qu'il faut de la hardiesse.

COLETTE.

Assurément: rassure-toi; va, va, parle.

BLAISE.

Oui; mais si ce secret-là vous est désagriable... Il y a des secrets qui déplaisent queuquefois. Votre tante m'a dit le sian, par exemple; il m'a fâché: si le mian va vous faire de même?

COLETTE.

Et qu'est-ce que c'est que son secret à ma tante?

BLAISE.

Qu'alle est amoureuse de moi.

COLETTE.

Et le tien à toi?

BLAISE.

Que je sis amoureux de vous: mais vous n'en sau-

rais rian que vous ne le deviniais. Je sens bian ça, je n'aurai jamais l'impartinence de vous le dire.

COLETTE.

Ah! tu feras fort bien de ne m'en point parler.

BLAISE.

Oh, tatigué! que je n'ai garde! vous en feriais de biaux contes!

COLETTE.

Oh! oui, je t'en réponds.

BLAISE.

Stapendant, je crois que ça me fera tourner la çarvelle.

COLETTE.

Cela seroit fâcheux.

BLAISE.

Oui, voirement; et si vous aviais l'esprit de deviner ça, et la bonté d'en être bian aise, je ne deviendrois peut-être pas fou, voyez-vous! Eh! allons, allons, morguenne! empêchez-moi de l'être.

COLETTE.

Eh bien! va, nous verrons; laisse faire.

BLAISE.

Commencez-vous à deviner un tantinet?

COLETTE.

Oui, oui, j'entrevois quelque chose.

BLAISE.

Entrevoyez-vous que je creve d'amour, et que c'est vous qui en êtes la cause?

COLETTE.

Cela me paroît un peu comme tu le dis.

BLAISE.

Oh, morgué! je dis vrai, je joue le franc jeu; et tenez, je ne bois point de vin queuque part où je me treuve, que je ne m'enivre tout bas à votre santé, madame Colette.

COLETTE.

Cela est bien tendre.

BLAISE.

Il ne me viant point de pensée d'amour que ce ne soit pour vous.

COLETTE.

Fort bien.

BLAISE.

Et quand il m'en viant de mariage, c'est itou pour vous, madame Colette.

COLETTE.

Mais tu me parles de ton amour bien familièrement, à ce qu'il me semble.

BLAISE.

Parguenne! c'est que vous m'enhardissez; et quand je sis une fois enhardi, dame! acoutez, je ne sis plus honteux; il n'y a qu'à me mettre en train et à me laisser faire.

SCENE VI.

LE BAILLI, DE LORME, COLETTE, BLAISE.

LE BAILLI.

Doucement, monsieur Blaise, doucement.

BLAISE.

Eh bian! tatigué, ne v'là-t-il pas? je n'étions pas seuls; on nous acoutoit: vous m'avez fait jaser pour me faire piece.

DE LORME.

Comme vous vous échauffez, monsieu le garde-moulin! prenez garde.

BLAISE.

Oh! dame, excusez, monsieu de Lorme, la hardiesse que j'ai la libarté de prendre; mais comme madame la Meûniere a en fantaisie que vous deveniais mon biau-frere, je me sis fourré dans la mienne qu'il vaudroit mieux que ce fût mon biau-pere que vous devenissiais; ça dépendra de vous, voyez: il n'y a pas plus de difficulté à l'un qu'à l'autre.

DE LORME.

Oh! palsangué! je vous baise les mains; il y a de la difficulté des deux côtés, monsieur Blaise.

BLAISE.

Eh! oui, ça est vrai. Je ne veux pas l'un, vous ne v'lez peut-être pas l'autre, vous: et c'est ce qui fait que je ne sommes pas d'accord: mais madame Colette accommodera tout ça; alle n'a qu'à vouloir.

DE LORME.

Alle n'a qu'à vouloir?

BLAISE.

Eh! parguenne! oui. N'est-il pas vrai, monsieu le Bailli? Il y a comme ça queuquefois des parens

bourrus, des brutaux, qui ne voulont pas bailler leurs filles en mariage, et les filles parfois s'y baillont d'alles-mêmes. Comme on n'y entend point de mal, on va le grand chemin; et de queuque part qu'alles viennent, on ne laisse pas de les prendre, et le biau-pere est biau-pere mangré li, mais ne laisse pas de l'être : vous comprenez bien, madame Colette?

DE LORME.

Comment, biau-pere mangré li? Oh! pargnenne! j'y bouterons queuque empêchement, monsieu le Bailli.

LE BAILLI.

Sans emportement, monsieur de Lorme : monsieur Blaise est un bon garçon, un honnête garçon; et pourvu qu'il nous promette de ne point épouser la Meûniere...

BLAISE.

Eh, parguenne! il y a bon moyen de m'en empêcher; qu'on me baille la niece, il est biau sûr que je n'épouserai point la tante.

LE BAILLI.

Il n'y a rien qui ne se puisse faire : mais en attendant, promettez-nous...

BLAISE.

Si je vous le promettrai! je sommes déja trois qui nous sommes baillé parole de ne vouloir point d'alle, et stapendant je faisons la meine d'en vouloir biaucoup : et voyez comme je joue de malheur, mon-

sieu le Bailli ! je sis justement sti-là dont alle veut le plus.

LE BAILLI.

Je le sais bien.

BLAISE.

Alle vouloit que je fissions aujourd'hui des accordailles ; et comme je ne veux point d'épousailles, moi, il m'est avis que ces accordailles-là seroient superflues.

DE LORME.

Eh ! oui, voirement.

BLAISE.

Je l'amusons tous trois du mieux que je pouvons, avec des ménétriers par fois, de petites chansonnettes par ici, de petits régalemens par ilà. Quand je la trouvons trop bonne, je li faisons querelle ; je devenons bons, quand alle fait la meme ; et drès qu'alle se radoucit, je li charchons noise. Alle nous r'aime comme ça tour-à-tour, et tour-à-tour je faisons semblant de la r'aimer ; mais je ne voulons jamais rian conclure.

LE BAILLI.

Mais à quoi bon ces semblans-là ?

BLAISE.

A quoi bon, monsieu le Bailli ? morgué ! les semblans ne sont que pour alle ; mais il y a du tout de bon pour les filles.

DE LORME.

Comment ! du tout de bon ?

BLAISE.

Oui; monsieu Giflot en aime l'une, monsieu de Lépeine est amoureux de l'autre; et c'est moi qui envars alles manigance tout ça pour eux, sans que leur mere s'en doute, à condition qu'à la pareille ils maniganceront pour moi envars Colette, sans que monsieu de Lorme s'en aperçoive. Oh! j'avons, morgué! bian pris nos mesures.

DE LORME.

Oh! oh! parguenne! v'là qui est admirable, monsieu le Bailli!

BLAISE.

Vous serez, morgué! les dupes de ça, car j'y avons regardé.

DE LORME.

C'est ce qu'il faudra voir.

BLAISE.

Je sis le boudeux aujourd'hui, moi, à cause qu'alle vouloit des accordailles. Monsieu de Lépeine est le régaleux, et monsieu Giflot fera le jaloux. Dame! voyais-vous! je nous divartissons comme des petits rois. Les jeunes filles qui avont le mot, et qui savont que ça se fait pour l'amour d'alles, prenont leur part du divartissement. La Meûniere, qui ne sait rian de rian, se divartit itou tout comme les autres, et par ainsi je sommes tretous en joie.

DE LORME.

Je vous le disois bian, monsieu le Bailli; ce sont, morgué! des noces parpétuelles. (*on entend une symphonie.*)

BLAISE.

Oui, justement... entendez-vous? V'là monsieu de Lépeine qui va leur bailler un plat de son métier.

LE BAILLI.

Nous parlerons à loisir de tout cela, monsieur de Lorme : il faut se conduire prudemment dans cette affaire-ci.

BLAISE.

Ils s'en allont envars là-bas, je pense. Eh! morguenne! que ne venont-ils envars ici, la place est plus belle, et vous trouveriais peut-être ça drôle.

LE BAILLI.

Oui-dà, oui-dà, j'aime à voir qu'on se réjouisse.

BLAISE.

C'est un tas de filles et de garçons habillés tretous comme des meûniers et des meûnieres, et monsieu de Lépeine à leur tête, et tout ça pour faire voir au monde qu'il ne méprise point le moulinage. Oh! ça est bian galant, voyez-vous!

LE BAILLI.

Assurément. Allez, ma filleule, allez vous joindre à ces jeunes filles, et tâchez de les amener ici.

COLETTE.

Elles ne demanderont pas mieux, mon parrain; et ma tante aussi, j'en suis sûre.

BLAISE.

Oh! palsanguenne! j'en réponds itou; et j'allons vous amener toute la bande joyeuse.

SCENE VII.

DE LORME, LE BAILLI.

DE LORME.

Eh bian! monsieu le Bailli, ne v'là-t-il pas ce que je vous disois? Dame! voyez-vous! je devine itou aussi bian que Colette : oh! pour ce qui est de ça, je tenons l'un de l'autre.

LE BAILLI.

Oui, vous avez bon sens, bon esprit.

DE LORME.

La Meûniere bronchera, prenons-y garde; et si alle bronche une fois, ses filles et la mienne broncheront itou peut-être. Car les filles et les femmes, c'est comme les moutons, voyais-vous! drès que l'une a sauté le fossé, crac, v'là les autres après : la Meûniere est une sauteuse, je vous en avartis.

LE BAILLI.

Il faut examiner la chose avec attention pour pouvoir prendre des mesures justes.

DE LORME.

C'est bian dit.

LE BAILLI.

Observer la mere et les filles.

DE LORME.

Et la mienne itou, monsieu le Bailli; c'est une dessalée.

LE BAILLI.

Laissez-moi faire, et ne dites rien à votre belle-sœur sur-tout.

DE LORME.

Que je ne li dise rian! j'aurois pourtant grande envie de li laver la tête.

LE BAILLI.

Gardez-vous-en bien; il ne faut pas lui donner soupçon qu'on ait dessein de la contrecarrer.

DE LORME.

Vous avez raison, je ne sonnerai mot.

LE BAILLI.

Voici Colette qui les amene; prenons notre part de leur joie, feignons tous deux d'être fort contens de toutes ces petites parties de plaisir.

DE LORME.

Oh! tatigué! ne vous boutais pas en peine. Que je vas faire semblant de me divartir!

PREMIER INTERMEDE.

(*Plusieurs habitans du village, vêtus en meûniers et en meûnieres, et conduits par monsieur de Lépine, viennent, en dansant, prendre sur le théâtre les places qu'ils doivent occuper pendant le divertissement que l'on donne à la Meûniere.*)

M. TOUVENEL, *vêtu en meûnier.*

POUR adoucir le long veuvage
De la Meûniere de ces lieux,
Tout rit sans cesse en ce village;
Et chacun y fait de son mieux
Pour adoucir le long veuvage
De la Meûniere de ces lieux.

(*Entrée.*)

MADEMOISELLE HORTENSE, *meûniere.*

Les plaisirs naissent sous les pas
D'une veuve à joli visage,
Et le veuvage a ses appas
Quand on en fait un bon usage.

(*Entrée.*)

M. TOUVENEL, *meûnier.*

En voyageant avec l'Amour,
Tel aura fait cent fois naufrage,
Qui s'y rembarque au premier jour;
Tant agréable est ce voyage.

Celui d'hymen est moins charmant;
Et la veuve prudente et sage
Ne s'expose que rarement
Aux périls d'un second orage.

(*Entrée.*)

BRANLE.

M. TOUVENEL, *meûnier.*

Ici l'Amour et sa mere
Vont, d'un air badin,
De la beauté la plus fiere
Enflammer le sein.
Le joli, belle Meûniere,
Le joli moulin!

MADEMOISELLE HORTENSE, *meûniere.*

Le dieu de la bonne chere
Fait à tous festin;
Chacun s'ivre à sa maniere
D'amour ou de vin.
Le joli, etc.

M. TOUVENEL, *meûnier.*

Tout le long de la riviere
Chacun par la main

Mene, en chantant, sa bergere,
Exempt de chagrin.
Le joli, etc.

MADEMOISELLE MIMY, *meûniere.*

Là, d'une danse légere,
En blanc escarpin,
Thibaut, avec sa commere,
Foule le sain-foin.
Le joli, etc.

M. TOUVENEL.

Richesse et grandeur pour plaire
Sont un sûr moyen :
Mais mon cœur charmé préfere
A tout autre bien
Ton joli, etc.

Je vivrai dans ma chaumiere
Content du destin,
Si j'en puis, pour grace entiere,
Obtenir enfin
Ton joli, etc.

(Tous les acteurs et actrices du divertissement sortent du théâtre en dansant, comme ils y sont entrés.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, DE LORME, LA MEUNIERE.

DE LORME.

Parguenne! la belle-sœur n'a pas tort, monsieu le Bailli : v'là une bonne petite vie, toujours chanter, danser, boire et manger. Gagne-t-on biaucoup à ce métier-là ?

LA MEUNIERE.

On y gagne du bon temps, bieau-frere; n'est-ce pas le meilleur profit de la vie?

DE LORME.

Hom, masque!

LE BAILLI.

Monsieur de Lorme!

DE LORME.

Oh! rian, rian : je sis prudent; vous me l'avez enchargé, et je m'en vais m'en aller, de peur de faire quéuque sottise. Sans adieu, monsieu le Bailli. Nous nous revarrons, madame la Meûniere.

SCENE II.

LE BAILLI, LA MEUNIERE.

LA MEUNIERE.

A qui en a cet animal-là, monsieu le Bailli? et que veut-il donc dire?

LE BAILLI.

C'est un brutal qui n'aime pas qu'on se réjouisse.

LA MEUNIERE.

L'impartinent! De quoi se mêle-t-il? Sont-ce là ses affaires? Je veux me réjouir, moi, je veux passer le temps; je n'ai rian de mieux à faire.

LE BAILLI.

Vous le passez fort agréablement; votre maniere de veuvage a son mérite; et, si j'étois à votre place, je ne me presserois point de me remarier.

LA MEUNIERE.

Oh! voirement, monsieu le Bailli, ça est bian aisié à dire; mais tous ces plaisirs-là ce n'est que du vent, voyez-vous! et un mari, c'est du solide.

LE BAILLI.

Il est vrai, vous avez raison; et puisque vous avez pris votre parti, que votre choix est fait...

LA MEUNIERE.

Hom! ça n'est pas si détarminé que tantôt, monsieu le Bailli.

LE BAILLI.

Comment donc?

LA MEUNIERE.

Il m'est avis à l'heure qu'il est que monsieu de Lépeine vaudra mieux que Blaise.

LE BAILLI.

Et peut-être demain monsieur Giflot vous plaira-t-il mieux que monsieur de Lépine?

LA MEUNIERE.

Dame! acoutez, ça se pourroit bian. C'est mon himeur, voyez-vous! je sis un peu changeuse.

LE BAILLI.

Oui, cela est vrai; et du vivant du défunt vous étiez tout de même.

LA MEUNIERE.

Ce sont des inquiétudes qu'on a dans l'esprit, des inçartitudes; on ne sauroit se résoudre.

LE BAILLI.

Dans ces incertitudes-là mes avis vous seroient inutiles: quand vous aurez pris votre résolution, je ne manquerai pas de vous conseiller de la suivre. Je vous donne le bonjour, madame la Meûniere.

LA MEUNIERE.

Je vous baise bian les mains, monsieu le Bailli.

SCENE III.

LA MEUNIERE.

Je gouvarne cet homme-là comme je veux; et queuque mari que je prenne, il le tiandra en bride. Allons, v'là qui est fini, ce sera monsieu de Lépeine:

il s'est habillé en meûnier pour me faire plaisir, sti-là ; il m'est avis qu'il m'aime mieux qu'un autre. Le v'là qui revient ; c'est moi qu'il charche : ce garçon-là ne sauroit vivre sans moi.

SCENE IV.

LA MEUNIERE, LEPINE.

LÉPINE, *à part.*

La désagréable situation que celle où je me trouve !

LA MEUNIERE.

Il se plaint de moi. Ces amoureux-là se plaignont toujours.

LÉPINE, *à part.*

Quel chagrin d'être réduit à tant de contrainte, et de ressentir tant d'amour !

LA MEUNIERE.

Mais, voirement, il ne sait ce qu'il dit, an ne le contraint point.

LÉPINE, *à part.*

Il faut pourtant savoir à quoi m'en tenir, faire expliquer cette charmante personne, et m'en assurer la possession.

LA MEUNIERE.

Je li fais pardre l'esprit. Allez, allez, monsieu de Lépeine, ne vous chagraignez point, vous me posséderez.

LÉPINE, *à part.*

La fâcheuse rencontre !

LA MEUNIERE.

Je vous le promets, je ne m'en dédirai point : Giflot est un sot, Blaise un nigaud; c'est vous qui aurais la préférence.

LÉPINE.

C'est un bonheur que rien ne pourroit égaler, s'il n'étoit point troublé par de certaines réflexions.

LA MEUNIERE.

Queux réflexions, monsieu de Lépeine? qu'est-ce que ça, des réflexions?

LÉPINE.

C'est ce qui empoisonne tous les plaisirs de la vie.

LA MEUNIERE.

V'là une vilaine drogue, ne vous sarvez point de ça.

LÉPINE.

On n'en est pas le maître. En vous épousant, par exemple, je me trouverois le plus heureux de tous les hommes, si vous n'étiez pas la mere de deux jeunes filles.

LA MEUNIERE.

Comment! qu'est-ce que ça fait, monsieu de Lépeine? Eh bian! oui, je ne les renie pas, je sis leur mere; on ne vous trompe point, je me baille pour veuve, tredame!

LÉPINE.

Un beau-pere se trouvera chargé du soin de leur conduite : elles sont aimables, elles seront aimées; c'est une chose embarrassante.

LA MEUNIERE.

Ce sera mon affaire ; le biau-pere n'aura que voir à ça : ne vous boutez pas en peine.

LÉPINE.

Si vous songiez à les pourvoir avant...

LA MEUNIERE.

Ah! les pourvoir! Oh! dans huit ou dix ans je parlerons de ça. J'ai du bian, je sis jeune, j'en prétends jouir, et je ne veux pas que des affamés de gendres me fassent rendre compte.

LÉPINE.

Quoi! si quelqu'un songeoit à l'une d'elles...

LA MEUNIERE.

Je crois, Dieu me pardonne, que je noierois celle qui acouteroit ce queuqu'un-là ; et le queuqu'un n'auroit pas biau jeu, je vous en réponds. Ne vous embarrassez point de ça, laissez-moi faire.

LÉPINE.

Votre famille m'est trop chere, je ne pourrois me dispenser de m'en embarrasser. Ce sont ces réflexions qui m'assassinent : j'ai fait les miennes, faites les vôtres ; tout mon bonheur dépend de vous.

SCENE V.

LA MEUNIERE.

Oh bian! je ne le ferai pas, monsieur de Lépeine. Je le disois bian tantôt à monsieu le Bailli, c'est un obstiné qui a de la protection, et qui me feroit enra-

ger : il marieroit mes filles en dépit que j'en eusse : je me moque de ça, v'là qui est tarminé. Monsieu Giflot me conviendra mieux, je m'en vais le prendre.

SCENE VI.

LA MEUNIERE, DE LORME.

DE LORME.

Oui, c'est bian fait : v'là qui est commode, il n'y a qu'à choisir, vous êtes à même. Pargué! madame la Meûniere, vous êtes une grande bête avec votre esprit, de ne vous aparcevoir pas qu'on se gobarge de vous.

LA MEUNIERE.

Comment! on se gobarge de moi! Que voulez-vous donc dire, monsieu de Lorme?

DE LORME.

Tatigué! si monsieu le Bailli ne m'avoit pas défendu de parler : mais je voulons vous faire tomber dans le paniau ; car sans ça, morguenne!...

LA MEUNIERE.

Eh bian! sans ça ?

DE LORME.

Sans ça je vous dirois franchement que vous êtes une folle.

LA MEUNIERE.

Monsieu de Lorme!...

DE LORME.

Une sotte, une cruche, une impartinente!

LA MEUNIERE.

Mais, monsieu de Lorme!...

DE LORME.

Une masque, avec vote remariage ! que c'est vos filles qu'il faut marier, ou bian qu'alles se marieront toutes seules, je vous en avartis.

LA MEUNIERE.

Alles se marieront toutes seules! Et à qui, s'il vous plaît?

DE LORME.

Parguenne! à qui? on manque bian de ça.

LA MEUNIERE.

Mais encore?

DE LORME.

Oh! tatigué! j'ai promis de ne rian dire : vous en serais la dupe. Ça sera biau à votre âge de vous laisser attraper par des jeunes nigauds qui se moquont de vous!

LA MEUNIERE.

Qui se moquont de moi! Je voudrois bian savoir qui sont ces impartinens-là, monsieu de Lorme.

DE LORME.

Eh! oui, tatigué! c'est là le hic. Oh! pour ce qui est de ça, c'est un sot animal qu'une femme.

LA MEUNIERE.

Il me feroit pardre l'esprit. A qui en avez-vous donc? qu'est-ce que ça signifie?

DE LORME.

Eh! rian, rian. Drès que ce qu'on leur dit leur fait plaisir, alles baillont là-dedans si sottement!...

LA MEUNIERE.

Ouais!

DE LORME.

Et de fins renards comme ceux-ci ne caressont la poule que pour attraper les poussins : c'est, morgué! bian fait, au bout du compte.

LA MEUNIERE.

Mais que veut dire tout ça? qu'est-ce que c'est que la poule, les poussins, les fins renards?

DE LORME.

Queul esprit bouché! La poule, c'est vous; les poussins, prenez que c'est vos filles; et monsieu de Lépeine et monsieur Giflot sont les renards qui amadouont la poule; mais c'est les poussins qu'ils voulont prendre.

LA MEUNIERE.

Allez, vous ne savez ce que vous dites avec vos visions.

DE LORME.

Oui, c'est bian dit, ce sont des visions : comme ça ne vous plaît pas, vous n'en croyais rian; si ça vous plaisoit, vous le croiriais.

LA MEUNIERE.

Mais qui vous a dit ça, biau-frere?

DE LORME.

Vote garde-moulin qui se gausse itou de vous. Il est amoureux de Colette; mais, morguenne! je ne veux non plus de li pour mon gendre, que vous ne voulais des autres pour les vôtres; et si pourtant ils se sont tous trois baillé le mot pour les devenir maugré nous.

LA MEUNIERE.

Oh! pour ce qui est de moi, je l'empêcherai bian; et quoique je ne croie rian de ça, je ne lairai pas d'y mettre ordre.

DE LORME.

Ce sont vos affaires. Monsieu le Bailli et moi, voyais-vous! je ne serions pas fâchés que vos filles fussiant pourvues; et c'est justement ce qui fait que je ne vous avertissons de rian.

LA MEUNIERE.

Fort bian.

DE LORME.

Je sommes convenus de ça par ensemble : si vous avias queuque doute de la chose, vous ferias du bruit, du vacarme; il vaut mieux que vous n'en sachiais rian, ça se passera plus doucement.

LA MEUNIERE.

Ça se passera en cas que ça soit. Sans adieu, biau-frere.

SCENE VII.

DE LORME.

La v'là, morgué! toute aburie; alle ne sait où alle en est; et si je ne lui en ai lâché qu'un petit mot en passant : oh, palsanguenne! sans monsieu le Bailli, je lui en aurois bian dit davantage. Ah! te v'là, Colette! acoute, mon enfant, j'ai queuque chose à te dire.

SCENE VIII.

DE LORME, COLETTE.

COLETTE.

Quoi, mon pere?

DE LORME.

Tu es gentille, tu as bon esprit, tu deviens grande; les filles empiront queuquefois en grandissant.

COLETTE.

Oh! je n'empirerai point, moi, je vous en réponds.

DE LORME.

Ces divartissemens du moulin, ces ménétriers, ces danses, ces petites chansonnettes, tout ce train-là, vois-tu, ne mene à rian de bon : on s'accoquine à ça; ça divartit, ça amuse; des jennes garçons se mêlont là-dedans; ils vous contont des fariboles; an les acoute; et ça accoquine encore plus que tout le reste. Enfin, bref, tant y a, v'là qui est fini; je ne veux plus que tu y ailles.

COLETTE.

Et c'est vous qui m'y avez envoyée toutes les fois que j'y ai été, mon pere.

DE LORME.

Oui, ça est vrai; j'ai eu tort, et je veux avoir raison. Quand je t'y envoyois, tu m'obéissois en y allant; je te défends d'y aller, il faut m'obéir en n'y allant pas, et c'est là le moyen de ne pas empirer.

COLETTE.

Mais ma tante, mes cousines, que diront-elles?

DE LORME.

Oh, parguenne! alles diront ce qui leur plaira; mais tu feras ce que je veux, ou... suffit, je m'entends bian.

COLETTE.

Vous m'allez faire passer pour une ridicule.

DE LORME.

Ouais!...

COLETTE.

Il est arrivé dans le village je ne sais combien de bohémiens et de bohémiennes; monsieur Giflot les doit amener tantôt au moulin; ils diront la bonne aventure de tout le monde : vous serez cause que je ne saurai pas la mienne; je meurs d'envie de la savoir.

DE LORME.

Eh, fi! morguenne! est-ce qu'il faut s'affier à ce que disont ces gens-là? ce sont des ignorans. Tians, mon enfant, quand j'épousis ta mere, ils lui disirent qu'alle auroit des enfans, et ils me disirent à moi que je n'en aurois point, et si j'étions le mari et la femme; queulle apparence! Ce sont des fripons qui ne faisont que mentir : je ne veux point que tu ailles là.

COLETTE.

Eh! je vous prie!

DE LORME.

Morgué! ça n'est pas bian, Colette; t'es désobéissante : quand je te défends une chose...

COLETTE.

Ne me la défendez que demain, mon pere; je vous le demande en grace.

DE LORME.

Eh bian! v'là qui est fait; mais à condition d'une chose, au moins.

COLETTE.

Quelle condition, mon pere?

DE LORME.

Que tu ne parleras point au garde-moulin, et que tu l'envoieras promener en cas qu'il te parle.

COLETTE.

Lui, mon pere? Hélas! le pauvre garçon! qu'est-ce qu'il vous a fait?

DE LORME.

Comment! ce qu'il m'a fait? Il dit qu'il sera mon gendre maugré moi : ça ne sauroit arriver que par ton moyen; et le moyen que ça n'arrive pas, c'est que vous n'ayez tant seulement pas de conversation ensemble.

COLETTE.

Mais, mon pere...

DE LORME.

Or pour sti-là il n'y a point de demain, je te le défends, morgué! drès aujourd'hui : je saurai bian ce qui en sera. Je te mets la bride sur le cou, je ne te contrains en rian; mais pour ce qui est d'en cas du garde-moulin, il vaudroit autant que tu te fusses noyée que de li parler. Je t'en avartis, baille-t'-en de garde. (*il sort.*)

COLETTE.

Ouais! qu'est-ce que cela veut dire? Pourquoi mon pere me fait-il cette défense-là? et pourquoi cette défense-là me fâche-t-elle?

SCENE IX.

MAROTTE, COLETTE, LOUISON.

MAROTTE.

Ma chere cousine, ne savez-vous point à qui en a ma mere?

COLETTE.

Comment à qui elle en a?

LOUISON.

Elle est de la plus mauvaise humeur du monde.

COLETTE.

Eh! depuis quand donc?

MAROTTE.

Depuis tout-à-l'heure. Je ne l'ai jamais vue si grondeuse; et si elle ne l'est quelquefois pas mal, comme tu sais.

COLETTE.

Vous a-t-elle querellées?

LOUISON.

Comment querellées! il n'a tenu qu'à nous d'être battues: elle étoit en bonne disposition pour cela.

COLETTE.

Et pas une de vous deux ne devine pourquoi?

MAROTTE.

Je m'en doute un peu, moi cousine.

LOUISON.

Je soupçonne aussi quelque chose.

COLETTE.

Eh bien ! que soupçonnez-vous ? De quoi te doutes-tu ?

MAROTTE.

C'est qu'en dansant tantôt ici monsieur Giflot n'a fait que me parler.

COLETTE.

Le grand malheur ! Est-ce d'aujourd'hui qu'il te parle ? Ce n'est pas cela, Marotte.

MAROTTE.

Oui ; mais en s'en allant il m'a baisé la main, et je l'ai laissé faire par mégarde en songeant à autre chose ; et ma mere l'aura vu peut-être...

COLETTE.

C'est quelque chose que cela. Et que soupçonnes-tu, toi ? dis, cousine.

LOUISON.

Eh ! mais à-peu-près la même chose.

COLETTE.

Et tantôt aussi...

LOUISON.

Oui, je crois. Monsieur Lépine n'a cessé de me faire des mines, et je lui en faisois aussi, moi, pour le contrefaire : on s'accoutume à cela, c'est une habitude.

COLETTE.

Il n'y a pas grand mal à faire des mines, et ma

tante n'est pas femme à s'effaroucher de ces bagatelles.

LOUISON.

Oui; mais c'est que ma jarretiere s'est défaite : il a voulu me la rattacher; et moi qui n'aime pas la dispute...

COLETTE.

Et pour éviter la peine de te baisser...

LOUISON.

Il faut que ma mere se soit aperçue de cela.

COLETTE.

Oui, cela se pourroit bien.

MAROTTE.

Enfin, cousine, que ce soit cela ou autre chose, elle nous défend à toutes deux, mais avec des menaces épouvantables, de parler jamais ni à l'un ni à l'autre.

COLETTE.

Ah, ah! voici qui est admirable! mon pere vient de me défendre aussi de parler au garde-moulin, moi.

LOUISON.

Il te défend de parler à Blaise?

COLETTE.

Oui, vous dis-je; ils sont tous deux en train de défendre.

LOUISON.

Cela est chagrinant : comment ferons-nous donc?

MAROTTE.

J'obéirai, mais cela me fera de la peine.

LOUISON.

Et à moi aussi.

COLETTE.

Avant cela, je ne songeois pas seulement que Blaise fût au monde, et à présent je pense toujours à lui, malgré quc j'en aie.

MAROTTE.

Et moi donc! je ne me souciois pas non plus de monsieur Giflot, et, de l'heure qu'il est, je m'aperçois que je m'en soucie.

LOUISON.

Cela est admirable! quand monsieur de Lépine me parloit, je n'avois quelquefois pas le mot à lui répondre, et maintenant je trouve que j'ai mille choses à lui dire.

COLETTE.

C'est la défense qui est cause de cela; et je vois bien que tu aimes monsieur Giflot, toi; et toi, que tu ne hais pas monsieur de Lépine.

MAROTTE.

Eh! qui te fait croire cela? dis, cousine.

LOUISON.

Sur quoi penses-tu des choses comme cela?

COLETTE.

Voyez que cela est difficile à comprendre! Nous sommes toutes trois l'une comme l'autre, nous pensons toutes trois la même chose; je sens bien de mon côté que c'est que j'aime Blaise, et je vois bien que du vôtre vous aimez monsieur de Lépine et monsieur Giflot.

LOUISON.

Quoi! tu aimes Blaise, ma cousine?

COLETTE.

Oui; mais je ne lui ai jamais dit, et je voudrois bien qu'il le sût.

MAROTTE.

Je lui dirai si tu veux, cousine, pourvu que tu dises pour moi la même chose à monsieur Giflot : on ne t'a pas défendu de parler à celui-là?

COLETTE.

Ni à toi de parler à Blaise? Il n'y aura pas de mal à tout cela; dis, cousine?

LOUISON.

Non, vraiment; cela sera fort commode, au contraire, et voilà notre marché bientôt fait. Mais monsieur de Lépine, qui est-ce qui lui parlera? J'ai aussi quelque chose à lui dire, et je veux, aussi-bien que ma sœur, que ce soit sans désobéir à ma mere.

COLETTE.

Eh bien! je m'en charge; ne te mets pas en peine.

LOUISON.

Ah! que tu me feras de plaisir, cousine! Je n'aurois jamais eu la hardiesse de lui avouer moi-même une chose comme celle-là.

MAROTTE.

Monsieur Giflot n'en eût peut-être jamais rien su sans cette occasion-ci.

COLETTE.

Ni Blaise non plus. Voilà d'heureuses défenses!

LOUISON.

Mais comment ferons-nous dans la suite? Car quand on s'aime, c'est pour s'épouser; et ma mere ne me laissera jamais épouser monsieur de Lépine.

MAROTTE.

Ni à moi, monsieur Giflot.

COLETTE.

Oh! dame! je ne les épouserai pas tous deux pour vous; cela ne se peut pas.

LOUISON.

Et nous n'épouserons pas aussi Blaise à nous deux, voyez!

COLETTE.

Vraiment non, il n'y a pas d'apparence.

MAROTTE.

Eh bien donc! à quoi tout cela aboutira-t-il? Il vaudroit autant ne leur rien dire.

LOUISON.

Si fait, si fait; parlons toujours, on verra après ce qu'on aura à faire.

COLETTE.

Elle a raison : il y a des moyens pour tout. Nous sommes toutes trois d'intelligence, toutes trois filles, toutes trois amoureuses : nous ne manquerons pas d'expédiens.

MAROTTE.

Oh! j'en trouverai quelqu'un, moi; j'en suis sûre.

LOUISON.

Si j'en manque ce ne sera pas faute d'y rêver.

COLETTE.

Il m'en viendra sur-le-champ à moi, j'en réponds. Voici vos deux amans ensemble.

MAROTTE.

Ils sont encore en habits de meûnier.

COLETTE.

C'est bon signe pour des meûnieres. Allez-vous-en parler à Blaise, et ne négligez pas mon affaire; j'aurai soin des vôtres.

SCENE X.

GIFLOT, LEPINE, MAROTTE, LOUISON, COLETTE.

GIFLOT.

Vous voyez, charmantes personnes, deux amans outrés de désespoir s'ils ne sont enfin éclaircis de leurs destinées.

MAROTTE.

Laissez-moi, je vous prie, monsieur Giflot; ma mere m'a défendu de vous écouter et de vous répondre.

GIFLOT.

Quoi! vous pouvez...

MAROTTE.

Oh! ne me suivez pas, s'il vous plaît, et ne vous en allez pas sans parler à Colette.

LÉPINE.

Avez-vous pour moi le même ordre, et l'exécuterez-vous avec autant de régularité?

LOUISON.

Oh! pour cela oui; ma mere m'a aussi défendu de parler, je suis devenue muette.

LÉPINE.

Mais, de grace, au moins...

LOUISON.

Ne me parlez point, ne me questionnez point; mais demeurez ici au moins : Colette a quelque chose à vous dire.

SCENE XI.

LEPINE, GIFLOT, COLETTE.

LÉPINE.

Monsieur Giflot?

GIFLOT.

Monsieur de Lépine?

COLETTE.

Voilà deux filles bien obéissantes!

LÉPINE.

Aimable Colette, ne les trouvez-vous pas les plus injustes personnes du monde?

COLETTE.

Oui, il y a quelque chose à dire à cela : expliquez-moi un peu vos petites affaires.

GIFLOT.

Nous n'aimons qu'elles, nous les adorons, nous ne vivons que pour elles seules, nous ne sommes occupés que de notre amour.

COLETTE.

Cela est bien tendre.

LÉPINE.

C'est pour nous approcher d'elles, et (vous ne l'ignorez pas) pour avoir occasion de les voir et de leur parler, que nous nous imposons l'ennuyeuse contrainte de paroître tous deux amoureux de votre tante.

COLETTE.

Cela est tout-à-fait gênant.

GIFLOT.

Et, depuis un mois que dure cette contrainte, nous ne pouvons obtenir d'elles qu'elles soient sensibles à tant d'amour.

COLETTE.

Cela est bien cruel! vous avez raison.

LÉPINE.

Elles se plaisent à nous désespérer.

COLETTE.

Les méchantes cousines que j'ai là! Quoi! aucune d'elles n'a jamais flatté votre amour d'une parole favorable?

GIFLOT.

Non.

COLETTE.

Et pas un de vous ne peut deviner si vos soins plaisent ou déplaisent?

LÉPINE.

Non.

COLETTE.

Oh! pour cela, voilà des filles bien dissimulées, et des amoureux bien peu pénétrans.

GIFLOT.

Comment?

LÉPINE.

Que dites-vous?

COLETTE.

On leur a défendu de vous parler; et, comme je suis bonne, moi, je parle pour elles.

GIFLOT.

Eh! que nous dites-vous encore?

LÉPINE.

Expliquez, charmante Colette...

COLETTE.

Oh! monsieur de Lépine, expliquez vous-même; si vous avez tous deux l'esprit si bouché, vous n'êtes pas si amoureux que vous le dites.

GIFLOT.

Vous nous permettriez de croire que vos deux cousines nous aiment?

COLETTE.

Non vraiment, je ne vous dis pas cela. Comme vous saisissez les choses! Fi donc! Oh! non, non, elles ne vous aiment pas; mais elles vous estiment infiniment, et elles m'ont toutes deux permis de vous le dire.

LÉPINE.

Adorable Colette!

GIFLOT.

Il faut que ma reconnoissance...

COLETTE.

Oh! doucement, doucement! point de ces complimens-là : ce sont mes cousines qui vous estiment, ce n'est pas moi qu'il en faut remercier.

LÉPINE.

Eh! ne savez-vous point sur quoi votre tante leur a défendu...

COLETTE.

Il faut qu'elle se doute de quelque chose; mais pour empêcher qu'elle continue de s'en douter, faites semblant tous deux de l'aimer encore plus que de coutume : ne parlez point à mes cousines, ou que ce soit bien finement; ne leur faites point de mines, et me laissez faire: j'ai dans l'esprit que tout ira bien, et que nous en aurons bonne issue.

SCENE XII.

GIFLOT, LEPINE, *et peu après* DE LORME.

GIFLOT.

Voilà une adroite petite cousine, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Je n'ai pas mauvaise opinion de nos affaires puisqu'elle est dans nos intérêts.

GIFLOT.

Paix! taisons-nous, voici le pere de Colette.

DE LORME, *à part, en entrant.*

Ah! palsangué! bon. Voici de nos gaillards; je vas les faire jaser; je veux savoir un peu ce qu'ils avont dans l'ame... Sarviteur, monsieu Giflot; votre valet, monsieu de Lépeine.

GIFLOT.

Je vous donne le bonjour, monsieur de Lorme.

LÉPINE.

Je vous baise les mains de tout mon cœur.

DE LORME.

Et moi à vous. Eh bian! qu'est-ce, messieus, comment gouvarnez-vous la joie? Cette petite drôlerie de tantôt étoit assez drôle; oui, ça étoit bian troussé.

LÉPINE.

Vous y êtes-vous un peu diverti?

DE LORME.

Comment divarti! il n'y a, pargué! rian de plus divartissant que tout ça. Allez, morguenne! c'est à faire à vous. Que vous entendez bian ça! Comme vous endormez la Meûniere!

GIFLOT.

Comment, comment donc, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Oh! ce que j'en dis n'est pas que j'en parle; monsieu le Bailli et moi, je serons ravis que vous l'attrapiais.

LÉPINE.

Que nous l'attrapions?

DE LORME.

Alle le mérite bian, voyez-vous! et si c'est une

masque, une folle, de vouloir que nan la cajole, et de ne pas voir que nan cajole ses filles.

GIFLOT.

On les cajole! Eh! qui, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Eh pargué! vous-mêmes; et vous faites bian, dà; il n'y a pas de mal à ça: les filles valont toujours mieux à cajoler que non pas les meres.

LÉPINE.

Il est vrai, mais...

DE LORME.

Ça est naturel; et je serois itou un fou, moi, si je prétendois que nan m'en contît plutôt qu'à Colette.

GIFLOT.

Monsieur de Lorme est homme de bon sens.

DE LORME.

Et vous itou, monsieu Giflot; et monsieu de Lépeine itou; et mes nieces itou ne sont pas des sottes: il n'y a que la Meûniere qui est une bête.

LÉPINE.

Vous êtes étrangement prévenu contre elle.

DE LORME.

C'est que je n'aime, morgué! pas que des veuves songiant à se remarier quand alles avont des filles à pourvoir: ça est impartinent, voyez-vous!

GIFLOT.

Vous avez raison; mais parlez-vous de bonne foi, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Si je parle de bonne foi? je sis toute bonne foi, moi. Eh, pargué! demandez-li à alle-même, je vians de li faire la honte, et li ai, morgué! dit tout franchement que vous la feriais bailler dans le panniau, que vous vous moquiais d'elle, et que c'étoit ses filles à qui vous en vouliais; mais tout ça sans l'avartir de rian, voyez-vous! car monsieu le Bailli dit qu'il ne faut pas qu'alle le sache.

LÉPINE.

Eh! voilà justement, monsieur Giflot, pourquoi elle leur a défendu de nous parler.

DE LORME.

Alle ne veut pas que ses filles vous parliont?

GIFLOT.

Non.

DE LORME.

Oh! bian, bian! je sis leur oncle, et je veux qu'alles vous parliont, moi. Vous êtes de braves gens, d'honnêtes gens, qui vous gobargez de ma belle-sœur, et qui êtes amoureux de mes nieces. Ces bonnes magnieres-là m'avont gagné l'ame; ne vous boutez pas en peine.

LÉPINE.

Nous promettez-vous de seconder nos desseins?

DE LORME.

Oh, morgué! je vous le promets; et monsieu le Bailli veut bian pis faire.

GIFLOT.

Monsieur le Bailli?

DE LORME.

Il prétend, morgué! que vous les épousiais tout-à-fait, et il tournera ça d'une çartaine magniere... Enfin je vians de le quitter; c'est un bian honnête homme.

LÉPINE.

Mais ne savez-vous point à-peu-près quelles mesures...

DE LORME.

Paix, chut! il ne faut pas ébruiter ça. Je voulons vous surprendre en convarsation avec ces jeunes filles queuque part là aux environs, quand vous ne songerais à rien; et pis monsieu le Bailli, qui sait la justice, dit qu'il faudra que vous les épousiais, ou que vous soyais pendus; et v'là pourquoi il est bon qu'alles vous parliont, voyez-vous!

GIFLOT.

La justice ne se mêlera point de cette affaire, et il ne faudra point de violence pour nous déterminer à ces mariages.

DE LORME.

Non?

LÉPINE.

Non, je vous assure.

DE LORME.

Tatigué! que j'ai d'esprit! Je l'ai dit comme ça à monsieur le Bailli, et il dit comme ça que, pour ce qui est d'en cas de ça, il sera le tant mieux; que, moyennant ça, il ne faudra, m'est avis, dit-il, qu'un avis de parens et d'amis; et comme d'a-

mis je n'en croyons point, on prendra l'avis des amoureux : l'un vaut bian l'autre; et pour les parens, alles n'avout d'autre parenté que moi, je sis toute la famille; ça sera bientôt bâti, comme vous voyez. Oh! ce monsieu le Bailli est un habile homme.

GIFLOT.

Tout flatte nos souhaits, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Nous n'aurions jamais pris le canal du Bailli pour parvenir à ce bonheur.

DE LORME.

Motus, au moins. Le v'là, je pense; ne lui témoignez rian, il m'a, morgué! bian recommandé de ne vous en rian dire.

SCENE XIII.

LE BAILLI, DE LORME, GIFLOT, LEPINE.

LE BAILLI.

Ah, ah! messieurs, tous deux ensemble! Voilà des rivaux en bonne intelligence. Et le prétendu beau-frere, pour qui se déclare-t-il? Il faut faire la cour au beau-frere.

DE LORME.

Tatigué, queu malin! comme il les cajole!

LÉPINE.

Nous aurons aussi besoin de votre protection, monsieur, et nous savons que madame la Meûniere défere beaucoup à vos sentimens.

LE BAILLI.

Si elle prenoit de mes conseils, tout le monde seroit content, et elle aussi, peut-être; mais c'est le choix qui l'embarrasse, et vous la régalez si bien tour-à-tour ! Comment! je viens de rencontrer une troupe de bohémiens et bohémiennes, qui, par les ordres de monsieur Giflot, à ce qu'on m'a dit, doivent ici venir dire la bonne aventure à tout le village, et donner, à leur maniere, une petite fête qui ne promet pas moins que celle de tantôt. Cela est galant, messieurs, et l'objet de ces galanteries ne vous doit pas payer d'ingratitude.

GIFLOT.

Ce sont des choses, monsieur...

LE BAILLI.

Voici madame la Meûniere qui me cherche, car elle m'a fait dire qu'elle me vouloit parler. Allez, messieurs : faites avancer votre petite mascarade; je ne ferai rien contre les intérêts de l'un ni de l'autre.

LÉPINE.

Nous sommes persuadés de vos bontés, monsieur, et nous y mettons toute notre espérance.

DE LORME.

Morgué! je m'en vais itou avec eux, monsieu le Bailli : vous allez peut-être dire là queuque chose que vous me diriais encore de ne pas dire; et cela me fait de la peine.

LE BAILLI.

Oui, vous avez raison, monsieur de Lorme, allez, et avertissez votre fille et vos nieces de venir ici : la partie ne seroit pas bonne sans elles.

SCENE XIV.

LE BAILLI, LA MEUNIERE.

LE BAILLI.

Je prends soin d'écarter tout le monde, comme vous voyez, afin que nous puissions parler en liberté. Çà, que me voulez-vous dire?

LA MEUNIERE.

Ah! monsieu le Bailli, je sis dans de grandes parplexités : mon animal de biau-frere m'a dit des choses qui me mettont bian de mauvaise himeur.

LE BAILLI.

Le sot! Eh! que vous a-t-il dit encore?

LA MEUNIERE.

Que vous êtes un fripon, monsieur le Bailli; qu'on se moque de moi, que vous le savez bian, que vous en êtes bian aise, et que ce n'est pas à moi, que c'est à mes filles que ces amoureux faisont l'amour : ça seroit bian déplaisant, au moins!

LE BAILLI.

C'est un maroufle qui ne sait ce qu'il dit; je vous suis caution du contraire.

LA MEUNIERE.

Si ça étoit vrai, voyez-vous! je crois que j'étranglerois ces deux masques-là, et les amoureux itou; et ce seroit bian fait, n'est-ce pas, monsieu le Bailli?

LE BAILLI.

Cela seroit un peu violent; mais il ne sera pas né-

cessaire d'en venir à ces extrémités, et je vous donnerai des expédiens pour découvrir la vérité de toutes choses.

LA MEUNIERE.

Et pour leur faire piece à tous tant qu'ils sont, en cas que cette vérité-là me soit désagriable; car j'ai de tarribles soupçons dans la çarvelle.

LE BAILLI.

Nous ne tarderons pas à en avoir l'éclaircissement, et à y mettre ordre. Voici ces bohémiens que monsieur Giflot vous amene; ne marquez aucune défiance, entendez-vous? Nous nous tirerons ensemble à l'écart, et nous parlerons à fond de cette affaire.

LA MEUNIERE.

Oui, c'est bian dit; mais auparavant je veux me faire dire la bonne aventure: ça ouvre bian l'esprit; et, suivant ce qu'ils me diront, j'aviserons ensemble à ce que j'aurai à faire.

DEUXIEME INTERMEDE.

(Monsieur Giflot amene une troupe de bohémiens et de bohémiennes, qui se joignent à plusieurs paysans et paysannes du village, avec qui ils forment une espece de fête dont ils régalent la Meûniere.)

M. TOUVENEL, *bohémien.*

Nous passons entre nous la vie
Tant doucement,
Que qui la goûte un seul moment
Ne peut après, sans qu'il s'ennuie,
Vivre autrement.

(Entrée.)

M. TOUVENEL *continue.*

Nous cherchons la bonne fortune
En la disant;
C'est notre soin le plus pressant
D'en faire avoir ici quelqu'une
A chaque amant.

(Entrée.)

MADEMOISELLE HORTENSE, *bohémienne.*

Nous rappelons au souvenir
Tout ce qui peut faire bien aise,
Et ne disons rien qui ne plaise
Pour l'avenir.

(*Entrée.*)

Nous promettons amant chéri
A jeune fille en mariage ;
A veuve, lasse du veuvage,
Nouveau mari.

(*Entrée.*)

BRANLE.

M. TOUVENEL.

Jeunes filles qui portez
Blonde chevelure,
L'Amour vient de tous côtés
Rendre hommage à vos beautés.
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

MADEMOISELLE HORTENSE.

Longue souffrance en aimant
Est chose bien dure;
Mais lorsqu'un heureux amant
Plaît au premier compliment,
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

MADEMOISELLE MIMY.

Voir sans obstacle un ami,
Bagatelle pure;
Mais pour un amant chéri
Tromper tuteur ou mari,
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

M. DE LAVOY, *meûnier*.

Si l'Amour, d'un trait malin,
Vous a fait blessure,
Prenez-moi pour médecin
Quelque bon garde-moulin.
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

Si l'Amour, d'un trait charmant,
Vous a fait blessure,
Prenez pour soulagement
Un gaillard fait comme Armand.
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

MADEMOISELLE HORTENSE.

Suivons un penchant flatteur,
Sans peur de murmure:
Est-il plus grande douceur
Que celle que donne au cœur
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DE LORME.

Oh! v'là, palsangué! des maximes qui ne valont rian pour de jeunes filles, et ces bohémiens-là sont des dénicheux de marles, sur ma parole. V'là ce que c'est, madame la Meûniere; vous aimez la joie, le divartissement; vos filles s'élevont parmi tout ça, alles n'entendont par-ci par-là que des morales d'amour, et vous ne voulez pas qu'alles songiant au mariage? ça est, morgué! impartinent; ça est ridicule. Mais, il m'est avis que la v'là là-bas qui jase bian d'action avec monsieu le Bailli, notre belle-sœur la Meûniere. C'est un rusé manœuvre que ce Bailli; et sans que la Meûniere est une obstinée criature, il lui feroit faire tout ce qu'il voudroit.

SCENE II.

DE LORME, BLAISE.

BLAISE.

Pargué! vous êtes bian malin, monsieu de Lorme!

DE LORME.

Eh! en quoi donc malin, monsieu Blaise?

BLAISE.

Morgué! vous défendez à Colette de me parler, alle ne me regarde pas tant seulement, et, hors deux coups de pied et quenques soufflets qu'alle m'a fait l'amitié de me bailler, je n'en ai pas reçu la moindre honnêteté du depis tantôt, voyez-vous!

DE LORME.

Eh! qui vous a dit que je li aie fait cette défense-là, monsieu Blaise?

BLAISE.

Eh, pargué! c'est alle-même, monsieu de Lorme.

DE LORME.

Ah, ah! alle vous a donc parlé, à ce compte-là?

BLAISE.

Eh! voirement oui, alle m'a parlé pour me dire qu'alle ne me parleroit plus; v'là une belle avance. Eh, morgué! reparmettez-li qu'alle me parle, monsieu de Lorme.

DE LORME.

Oh, tatigué! que je m'en garderai biau!

BLAISE.

Je ne dirons point de mal de vous, je vous le promets.

DE LORME.

Pargué! je le crois bian.

BLAISE.

Et je nous contraindrons tous deux là-dessus, je vous en réponds.

DE LORME.

Vous vous contraindrais, qu'est-ce à dire? Oh! bian, bian! il vaut mieux que vous vous contraignais en ne disant mot que non pas en parlant.

BLAISE.

Monsieu de Lorme!

DE LORME.

Monsieu Blaise!

BLAISE.

Si vous ne voulez pas que je nous parlions, je nous ferons des meines, et les meines parfois disont bian des choses.

DE LORME.

Les meines disont queuque chose? Je li défendrai itou ce parler-là.

BLAISE.

Mais, monsieu de Lorme...

DE LORME.

Mais, monsieu Blaise, il n'en sera, morgué! rian.

BLAISE.

Eh bian! soit, je la varrai tout au moins, alle me

varra : vous n'empêcherais pas que je nous regardions, peut-être ?

DE LORME.

Je ne l'empêcherai pas ?

BLAISE.

Non, voirement ; et comme je nous lisons dans l'œil entre nous autres...

DE LORME.

Si fait, morgué ! je l'empêcherai, et j'enfermerai plutôt Colette que non pas de souffrir que nan li lise dans l'œil. Oh ! je varrons un peu comment vous vous y prendrais pour être mon gendre, maugré que j'en aie. Je vous baise bian les mains, monsieu Blaise. Ah, ah, ah !

SCENE III.

BLAISE, LOUISON, MAROTTE.

BLAISE, *à part.*

Pargué ! bon, le v'là justement de l'himeur qu'il faut pour bailler un bon acheminement à ce que j'ai envie qui arrive. Il querellera Colette, il la tormentera, la parsécutera ; et ça la hâtera de m'aimer : c'est ce que je demande. J'ai queuque doutance qu'alle ne me haït pas, et je voudrois bian par queuque moyen que cette doutance-là devenît une çartitude.

LOUISON.

Bonjour, monsieur Blaise.

BLAISE.

Je vous baise bian les mains, mademoiselle Louison.

MAROTTE.

Votre servante, monsieur Blaise.

BLAISE.

Votre valet, mademoiselle Marotte.

LOUISON.

Je croyois que ma cousine Colette étoit avec toi.

BLAISE.

Bon, avec moi? son pere li a défendu qu'alle me parlît.

MAROTTE.

On lui a défendu de te parler?

BLAISE.

Oui, voirement.

LOUISON.

Je vous le disois bien, ma sœur, qu'elle avoit quelque chose.

MAROTTE.

Oui, justement, c'est de ça qu'elle est si chagrine.

BLAISE.

Alle est chagrine de ça, vous le croyez?

MAROTTE.

Si je le crois? Oh! je suis assez dans sa confidence...

LOUISON.

Oh! ça, ma sœur, vous tairez-vous? voilà comme vous êtes, vous. Ne pouvez-vous vous empêcher de dire tout ce que vous savez? je n'ai jamais vu de fille si babillarde.

BLAISE.

Eh! laissez-la babiller, mademoiselle Louison. Dites, dites, mademoiselle Marotte, je vous en prie.

MAROTTE.

Non, non, ma sœur a raison; Colette ne veut pas que tu le saches.

BLAISE.

Je ferai comme si je n'en savois rian; parlez.

LOUISON.

Si tu veux faire semblant de n'en rien savoir, il est inutile qu'on te le dise.

BLAISE.

Eh bian! je ferai queu semblant on voudra: morgué! dites promptement, je sis sur des épines.

MAROTTE.

Ce pauvre garçon! il faut le tirer d'inquiétude, ma sœur.

LOUISON.

Mais de quoi cela servira-t-il? Il est amoureux de Colette, Colette est amoureuse de lui.

BLAISE.

Colette est amoureuse de moi?

MAROTTE.

Oui, elle nous l'a avoué à nous, mais elle ne t'auroit jamais fait cette confidence-là à toi.

BLAISE.

Colette est amoureuse de moi! N'est-ce point pour vous gobarger de moi que vous me dites ça?

LOUISON.

Non, nous te disons vrai ; mais où cet amour-là vous menera-t-il ?

BLAISE.

Comment, où il nous menera? Tatigué! qu'il nous menera loin ! alle n'a qu'à vouloir tant seulement.

MAROTTE.

Mon oncle ne consentira jamais que tu l'épouses.

BLAISE.

Oh, palsangué ! je l'épouserai bian sans li ; je ne sis, morgué ! pas si nigaud que je le parois ; et partant que vous me disiais vrai, et que Colette avec queuque douzaine de filles du village, et autant de jeunes garçons qui avont fait parti pour aller à un certain pélerinage...

LOUISON.

Comment, quel pélerinage ?

BLAISE.

Ils appelont cela le pélerinage d'amour ; c'est, disont-ils, queuque part du côté de Paris. Les filles y allont pour se marier avec les garçons, les garçons pour se marier avec les filles : oh! c'est une belle imagination ! Il y a tant de pélerins, tant de pélerines !

MAROTTE.

Mais, vraiment, Blaise, ce sont des enlèvemens que ces pélerinages-là.

BLAISE.

Fi donc, des enlèvemens ! ce ne sont que des voyages, et des voyages qui faisont, morgué! bian

les parsonnes. Avant qu'on parte, les parens faisont toujours queuques difficultés; drès qu'on est de retour, ils convenont de tout à belles baise-mains, pour éviter noise; et comme ça, le pélerinage ne manque point son effet: c'est une petite marveille.

LOUISON.

Si ce pélerinage-là pouvoit faire changer d'humeur à ma mere, qui dit qu'elle ne veut pas nous marier...

BLAISE.

Acoutez, il ne seroit pas mal de la convartir un peu sur ce chapitre.

MAROTTE.

Je ne haïrois pas à voyager, moi; et si Colette se faisoit pélerine...

BLAISE.

Pargué! pourquoi non? La voici; je vais lui proposer. S'il est vrai qu'alle m'aime...

LOUISON.

Non, non, ne lui parlez pas à cause de mon oncle.

MAROTTE.

Nous la persuaderons mieux que vous.

LOUISON.

Oui, je vous en réponds, laissez-nous faire.

BLAISE.

Oh bian! faites donc; je m'en vais m'aboucher avec queuques pélerins, et préparer tous les affûtiaux et les brimborions du pélerinage.

SCENE IV.

COLETTE, MAROTTE, LOUISON.

COLETTE.

Comment donc, Blaise s'en va dès qu'il me voit? Ce n'est pas qu'il boude, dites, cousine?

MAROTTE.

Lui, bouder! au contraire il est de la meilleure humeur du monde; et c'est nous qui lui avons dit de ne te pas parler, à cause de ton pere qui te l'a défendu.

LOUISON.

Ce n'est pas la peine de lui désobéir dans des bagatelles comme cela dont on n'a que faire.

COLETTE.

Vous avez raison.

MAROTTE.

Il vaut mieux garder cela pour quelque bonne occasion qui mene à quelque chose.

COLETTE.

Oui, cela est vrai. A-t-il été bien aise, cousines, de ce que vous lui avez dit?

LOUISON.

Il en est tout transporté. Monsieur de Lépine étoit-il de même quand il a su?...

COLETTE.

Je n'ai jamais vu personne si ravi.

MAROTTE.

Quoi! monsieur Giflot ne l'étoit pas encore davantage?

COLETTE.

Davantage? non, cela ne se peut pas; mais c'étoit tout de même. Allez, je vous réponds d'eux; répondez-moi de Blaise.

LOUISON.

Tout cela est le plus beau du monde; mais que nous servira-t-il de les aimer et d'en être aimées?

COLETTE.

Dame! je ne sais.

MAROTTE.

Tu disois tantôt que nous ne manquerions pas d'expédiens.

COLETTE.

Oui, mais j'ai l'esprit bouché, je ne sais pas pourquoi.

LOUISON.

J'ai beau rêver, le mien l'est aussi.

MAROTTE.

Ma mere et mon oncle ne consentiront jamais à ces mariages.

COLETTE.

Oh! je ne crois pas; il faudroit de fortes raisons pour les y résoudre.

LOUISON.

Si le pélerinage de Blaise pouvoit produire ces fortes raisons-là, ma sœur?

MAROTTE.

Oui, les pélerinages sont bons à bien des choses.

COLETTE.

Qu'est-ce que c'est que ce pélerinage de Blaise?

LOUISON.

Un petit voyage qu'il va faire avec je ne sais combien de filles et de garçons du village.

COLETTE.

Comment! Blaise s'en va? il me quitte, ma cousine?

MAROTTE.

Non, il ne te quitte point; au contraire il dit que le pélerinage en vaudroit beaucoup mieux si vous vouliez le faire ensemble.

COLETTE.

Moi, m'en aller avec un homme!

LOUISON.

Nous lui avons promis de te le persuader.

COLETTE.

Vous ne me le persuaderez point. Voyez le beau conseil!

MAROTTE.

Comment, le beau conseil? Je lui ai répondu que tu le suivrois, moi.

COLETTE.

Mais cela est fort impertinent, fort ridicule, et vous me feriez passer...

LOUISON.

Ne te fâche point, cousine; il n'y a qu'à n'en rien faire.

COLETTE.

Le bel esprit! donner comme ça des paroles, m'engager malgré moi dans des démarches... Quand est-ce qu'ils partent?

MAROTTE.

Dès aujourd'hui peut-être.

COLETTE.

Dès aujourd'hui! Vous ne demanderiez pas mieux que de me faire faire un pas comme celui-là pour vous en moquer. Je suis dans une colere... Oh! je vous le revaudrai, vous me le paierez, et je m'en vengerai.

LOUISON.

Eh bien! là, venge-toi, et ne fais point tant de bruit; tu n'as qu'à en dire autant à monsieur de Lépine : cela est bien difficile!

MAROTTE.

A monsieur de Lépine, et à monsieur Giflot aussi.

COLETTE.

Fort bien, vous tiendriez toutes deux les paroles que je donnerois, je le vois bien?

MAROTTE.

Oh! pour cela oui, j'ai plus de cœur que toi; et si l'on se mêloit pour moi de quelque affaire, on n'en auroit pas le démenti, je t'en réponds.

LOUISON.

On ne fait rien que pour lui faire plaisir, et on en a le désagrément, voyez!

COLETTE.

Mais, vraiment, vous n'y songez pas; aller en pélerinage comme cela, c'est se faire enlever.

MAROTTE.

Non, point du tout : je le croyois d'abord; mais Blaise nous dit que ce n'est qu'un voyage.

COLETTE.

Oui, un voyage avec des garçons!

LOUISON.

Eh! non, les filles vont par un côté, les garçons par un autre.

COLETTE.

Mais tout revient au même, on se retrouve.

MAROTTE.

Eh! vraiment oui, il faut bien qu'on arrive.

COLETTE.

Tenez, mes cousines, voilà un sot voyage; vous avez beau dire.

MAROTTE.

Un sot voyage! presque tout le village le fait : est-ce que tout le village voudroit faire une sottise?

LOUISON.

C'est en tout bien et en tout honnéur, à bonne intention ce qu'on en fait; et ne serons-nous pas bien aises, au retour, qu'il n'y ait plus de difficultés à nos mariages?

COLETTE.

Oui, ça seroit bien si ça étoit comme ça; mais...

LOUISON.

Blaise dit que ça n'a jamais manqué : laisse-nous faire.

MAROTTE.

Paix, taisons-nous, voici mon oncle.

COLETTE.

Allez-vous-en, et me laissez ici : je veux lui parler avant que de me résoudre.

LOUISON.

Ne vas pas lui rien dire du pélerinage, au moins.

COLETTE.

Non, non, ne craignez rien, et allez m'attendre au bord de l'eau, sous la grande saussaie.

SCENE V.

COLETTE, DE LORME.

DE LORME.

Ah! ah! les cousines s'enfuyont; je crois, Dieu me pardonne, qu'alles avont peur de moi. C'est que je sais de leurs petites fredaines, voyez-vous! Mais stapendant je ne leu veux point de mal; et la belle-sœur est une bonne femme qui mérite bian ce qui lui arrivera.

COLETTE.

Comment, mon pere?

DE LORME.

Et rian, rian; c'est une obstinée qui ne veut point les marier.

COLETTE.

Je crois pourtant qu'elles seroient bien aises d'être mariées.

DE LORME.

Elles avont raison; mais leur mere est une goulue qui veut tout pour elle.

COLETTE.

Oh! elle a beau vouloir, elle n'aura personne.

DE LORME.

C'est une bourrue, une capricieuse, qui ne veut tant seulement pas que ces pauvres filles jasiaient un tantinet avec leux amoureux.

COLETTE.

Cela est bien dur, n'est-ce pas?

DE LORME.

Eh! fi, morgué! c'est une moquerie.

COLETTE.

Au moins, mon pere, je n'ai pas parlé à Blaise depuis que vous m'avez dit que vous ne le vouliez pas.

DE LORME.

Tu as fort bian fait. Ce n'est pas de même; j'ai raison, moi, vois-tu! et ce que j'en fais n'est pas que je veuille épouser Blaise; mais ta tante, alle est amoureuse des amoureux qu'avont ses filles, et c'est pour ça qu'alle les gourmande.

COLETTE.

Oh! vraiment, vraiment! ces gourmanderies-là vont être cause de quelque chose de beau.

DE LORME.

Comment?

COLETTE.

Elles s'en vont faire un pélerinage pour tâcher de rendre ma tante raisonnable.

DE LORME.

Un pélerinage! alles faisont fort bian.

COLETTE.

Oui ; mais vous ne savez pas qu'elles ne sont pas toutes seules, et qu'il y a des pélerins qui vont avec elles.

DE LORME.

Bon! tant mieux ; c'est bian avisé de prendre compagnie, alles ne s'ennuieront pas dans les chemins.

COLETTE.

Oh! vraiment non, c'est monsieur Giflot et monsieur de Lépine qui font aussi ce pélerinage-là.

DE LORME.

Tatigué! que ça va bian! v'là ce que je demandons.

COLETTE.

Vous trouvez qu'elles font bien ?

DE LORME.

Comment, bian! alles faisont à marveille, et je n'en vourois pas tenir cent bons écus.

COLETTE.

Voyez un peu comme on se trompe! je leur voulois conseiller, moi, de n'en rien faire.

DE LORME.

Garde-t'en bian voirement ; il faut les encourager à ça, au contraire.

COLETTE.

Oh! ce n'est pas le courage qui leur manque ; elles disent que quand elles reviendront il n'y aura plus de difficultés à leurs mariages.

DE LORME.

Oh! pour ce qui est de ça, non : monsieu le Bailli et moi je les ferons faire : ces mariages-là se faisont

d'eux-mêmes; il y a des regles pour ça, ça va tout seul.

COLETTE.

Vous leur conseillez donc de partir, mon pere?

DE LORME.

Oui, palsangué! je leur conseille.

COLETTE.

Que ces bons conseils-là leur feront plaisir!

DE LORME.

Et de chagrin à ta tante! c'est ce qui m'en plaît le plus. Alle m'en veut itou; mais morgué! je m'en gausse.

COLETTE.

Elle vous en veut aussi? Je vais porter vos conseils à mes cousines, (*bas.*) et demander pour moi ceux de ma tante.

SCENE VI.

DE LORME.

Avec tout ça, voyez ce que c'est que de bailler aux filles bon exemple, comme j'en baille à Colette, moi! Je ne sis point libartin, je la tiens de court, je vous la sarmone : aussi ça est-il d'une douceur, d'une simplicité! ça ne me fera point de frasque. Mais la Meûniere... Oh, palsangué! monsieu le Bailli, j'avons le bon bout de note côté; ne vous boutez pas en peine.

SCENE VII.

LE BAILLI, DE LORME.

LE BAILLI.

Quoi? qu'est-ce? qu'est-il arrivé depuis peu?

DE LORME.

Les mariages que je souhaitons sont, morgué! faits; presque autant vaut.

LE BAILLI.

De quelle maniere?

DE LORME.

Oh, palsanguenne! parsonne ne pourra dire non, pas même la Meûniere...

LE BAILLI.

Ce ne sera peut-être pas la plus rétive. Eh bien?

DE LORME.

Monsieu de Lépeine et monsieu Giflot s'enfournont d'eux-mêmes.

LE BAILLI.

Comment?

DE LORME.

Ils emmeneront les nieces en pélerinage.

LE BAILLI.

En pélerinage! qui vous a dit cela?

DE LORME.

Pargué! Colette alle-même à qui j'ai recommandé q'ualle les faisît partir tout au plus vîte. C'est bian fait, n'est-ce pas?

LE BAILLI.

Il n'y a pas grand danger qu'elles partent; mais il ne faut pas qu'elles aillent loin.

DE LORME.

Oh! je les rattraperons facilement, et puis autant de marié ou de pendu, n'est-ce pas? V'là, morgué! bian pourvoir des filles!

LE BAILLI.

Je me suis avisé fort à propos de répandre quelques espions dans le village qui me rendront compte de tout ce qui se passera.

DE LORME.

Oh, palsangué! je m'en fierai mieux à moi qu'à parsonne, et je m'en vais les espionner moi-même. Oh! je vous en vianrai biantôt dire des nouvelles. (*il sort.*)

LE BAILLI.

Qu'il y a d'union dans de certaines familles! Voilà un beau-frere qui n'a rien tant à cœur que de faire du chagrin à la Meûniere, et l'autre est bien femme à le lui rendre.

SCENE VIII.

LA MEUNIERE, LE BAILLI.

LA MEUNIERE.

V'là qui est tarminé, monsieu le Bailli; j'ai pris mon parti: je ne compte plus sur Blaise, c'est un parfide; et au cas que monsieu de Lépeine et monsieu Giflot me manquiont itou...

LE BAILLI.

Je ne vous conseille pas de faire de grands fonds sur eux.

LA MEUNIERE.

Que le monde est malin ! Ce vilain Blaise que je croyois si nigaud, monsieu le Bailli...

LE BAILLI.

Eh bien?

LA MEUNIERE.

Il a eu l'esprit d'enrôler Colette ; les voilà qui s'en allont ensemble en pélerinage.

LE BAILLI.

Ils s'en vont ensemble ! En êtes-vous bien sûre?

LA MEUNIERE.

Si j'en sis sûre! C'est Colette alle-même qui me l'a dit. Alle m'est venue demander mon avis là-dessus; et vous jugez bian que je li ai conseillé qu'alle s'en allît ; et tout ça pour faire plaisir au biau-frere, car je nous aimons tant !...

SCENE IX.

DE LORME, LE BAILLI, LA MEUNIERE.

DE LORME.

Eh, tatigué! madame la Meûniere, à quoi vous amusez-vous donc? N'allez-vous pas dire adieu à vos filles ?

LA MEUNIERE.

Adieu à mes filles? Allez, monsieu de Lorme,

allez-vous-en prendre congé de la vôtre, et ne vous mettez pas en peine des miennes.

DE LORME.

Je ne sais, morguenne! pas à queu pélerinage alles s'en allont; mais alles sont drôlement équipées pour le voyage.

LA MEUNIERE.

Allez, vous êtes fou, monsieu de Lorme.

DE LORME.

Oui, je sis fou, et votre garde-moulin est bian honnête! C'est li qui les conduit par le chemin, mais alles trouveront queuques autres pélerins sur la route.

LA MEUNIERE.

Hom! l'esprit bouché! Allez, mon bon ami, ce ne sont pas mes filles que Blaise conduit, c'est la vôtre; il n'en emmene qu'une.

DE LORME.

La mienne! il est, morgué, bon là! Oh! je sais bian ce que j'en dis; j'en ai vu deux.

LA MEUNIERE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le mal vous tient; vous êtes accoutumé à voir double.

DE LORME.

Madame la Meûniere!

SCENE X.

LE BAILLI, LA MEUNIERE, DE LORME, MATHURINE.

MATHURINE.

Ah! voirement, monsieu, voici bian du tintamarre.

LE BAILLI.

Comment, Mathurine, qu'est-ce qu'il y a?

MATHURINE.

Toutes les filles et les garçons se sont baillé le mot pour désarter le village. Ils se sont habillés comme des mascarades, et ils disont comme ça qu'ils s'en allont en pélerinage, pour celle fin d'être mariés ensemble.

LE BAILLI.

Mais vraiment, c'est une gageure, je pense.

MATHURINE.

Monsieu le curé est survenu, qui dit qu'il les mariera bian tretous, qu'il ne faut point de pélerinage pour ça, et qu'il ne prétend point qu'ils se mariont autre part; mais eux ils voulont toujours partir : venez-vous-en tâcher d'y bouter ordre.

DE LORME.

Morgué! monsieu le Bailli, c'est une rage que ça.

MATHURINE.

Eh! voirement oui, c'en est une. Il n'y a pas jusqu'à votre petite Colette qui emmene deux garçons pour elle toute seule, monsieu Giflot et monsieu de Lépeine.

DE LORME.

Monsieu Giflot et monsieu de Lépeine! queu conte!

MATHURINE.

Il n'y a point de conte à ça, et v'là, je crois, toute la bande qui viant vars ici, les plus pressés allont devant les autres. Eh bian! est-ce un conte? Tenez, voyez vous-même.

DE LORME.

Eh, pargué! non, c'est alle-même.

LE BAILLI.

Et les deux pélerins qui la suivent de près...

LA MEUNIERE.

Qu'est-ce que tout ça veut dire?

SCENE XI.

LE BAILLI, LA MEUNIERE, DE LORME, COLETTE, GIFLOT, LEPINE.

DE LORME.

Hé! parle donc. Hé! fille, comme te v'là faite! Est-ce que t'es itou une voyageuse?

COLETTE.

Mon pere...

DE LORME.

Eh bian! mon pere? Tenez, monsieu le Bailli, alle me demande des conseils pour ses cousines, et la masque les prend pour alle. Queulle trahison!

COLETTE.

Il n'y a point de trahison là-dedans. Mes cousines

ont profité de vos conseils, et moi j'ai suivi ceux de ma tante.

DE LORME.

Eh! pourquoi donc ces deux messieux que tu dis qui sont amoureux d'alles?

COLETTE.

Eh! oui, justement c'est pour elles que je les emmene, et elles emmenent Blaise pour moi; nous nous sommes partagés comme cela pour éviter la médisance.

DE LORME.

Eh! oui: mais... Tatigué! que d'esprit, monsieu le Bailli! V'là une jolie petite criature!

LE BAILLI.

Oui, vraiment. Que dites-vous à ça, madame la Meûniere?

LA MEUNIERE.

Que voulez-vous que je vous dise? je sis tout ébaubie.

LE BAILLI.

Vous voyez bien que c'est à vos filles qu'on en vouloit.

LA MEUNIERE.

Eh! voirement oui, je le vois bian; je ne le vois que trop.

LE BAILLI.

Après un éclat comme celui-ci, le meilleur parti que vous ayez à prendre, c'est, en cas que ces messieurs veuillent les épouser sans dot, de consentir à ces mariages tout au plus vîte.

LÉPINE.

Oh! de tout mon cœur; je ne demande pas mieux.

GIFLOT.

Ni moi non plus; c'est tout ce que je souhaite.

LA MEUNIERE.

A ces conditions-là je le veux bian itou; j'en serai défaite.

COLETTE.

Si mon pere vouloit aussi, monsieur le Bailli, Blaise me prendroit de même.

DE LORME.

Je ne débourserai rian pour ça? Eh bian! v'là qui est fait. Je veux tout ce qu'alle veut; alle est trop gentille. Vous resterais donc veuve à votre corps défendant, madame la meûniere?

LA MEUNIERE.

Moi, rester veuve!

LE BAILLI.

Il faudra prendre le concierge; c'est le portrait du défunt.

LA MEUNIERE.

Prendre sti-là! je creverois plutôt, il y a trop de ressemblance.

LE BAILLI.

Eh bien! je ne lui ressemble point, moi. Vous, vous êtes riche et sans famille, voulez-vous me prendre?

LA MEUNIERE.

Vous prendre, vous? Vous feriais-vous meûnier, monsieu le Bailli?

LE BAILLI.

Pour me faire meûnier, non; mais je vous ferai baillive.

LA MEUNIERE.

Eh bian! baillive, soit; vous n'avez qu'à faire.

DE LORME.

Morgué! que ça me plaît! V'là tout le monde pourvu. N'y a-t-il point queuque fille ici (biau et bian tourné comme je sis) qui me voulît faire itou queuque chose?

LE BAILLI.

Oui, j'ai votre fait, monsieur de Lorme.

DE LORME.

Bon! tant mieux. Allons, que les pélerins et pélerines viennent se réjouir de nos mariages. Il faut qu'ils soyaient tretous de nos noces; et morgué! vivent les pélerinages! Sans sti-ci je ne serions pas si bian d'accord que je le sommes.

TROISIEME INTERMEDE.

(*Les garçons et les filles du village, vêtus en pélerins et en pélerines, se disposent à faire voyage au temple de l'Amour.*)

M. TOUVENEL, *pélerin.*

Au temple du fils de Vénus
Chacun fait son pélerinage;
La cour, la ville et le village
Y sont également reçus.
Ceux qui viennent dans le bel âge
Y sont toujours les mieux venus.

(*Entrée.*)

M. TOUVENEL.

L'Amour, ce petit dieu malin,
Met tout en usage pour plaire :
Il a régalé la Meûniere
Pour s'asservir tout le moulin.

(*Entrée.*)

M. TOUVENEL.

Quand j'ai quelque amoureux dessein,
Je fonde d'abord la cuisine;
Et pour attraper ma voisine,
Je fais grand'chere à mon voisin.

(*Entrée.*)

MADEMOISELLE HORTENSE, *pélerine.*

Venez dans l'isle de Cythere
En pélerinage avec nous.
Jeune fille n'en revient guere
Ou sans amant ou sans époux;
Et l'on y fait sa grande affaire
Des amusemens les plus doux.

M. TOUVENEL.

Pour s'engager dans ce voyage,
Il ne faut point tant de façon.
Je ne veux pour tout équipage
Que mon amour et mon bourdon;
Et pour avoir soin du ménage,
Marotte, Colette ou Louison.

MADEMOISELLE HORTENSE.

Nous irions ensemble à la Chine
Sans avoir écu ni denier;
Jeune et gentille pélerine
Porte toujours de quoi payer:
L'Amour prend soin de la cuisine,
Et Bacchus est le sommelier.

(*Entrée.*)

BRANLE.

M. TOUVENEL.

Nos pélerins ont bonne mine :
Que de gentilles pélerines !
Mais, à ce que dit Mathurine,
La mine trompe quelquefois.
Que de gentilles pélerines
L'Amour assemble sous ses lois!

MADEMOISELLE MIMY, *pélerine.*

Mais, à ce que dit Mathurine,
Que de gentilles pélerines!
La chose vaut qu'on l'examine,
Et je veux en juger par moi.
Que de gentilles pélerines
L'Amour assemble sous ses lois!

MADEMOISELLE HORTENSE.

La chose vaut qu'on l'examine :
Que de gentilles pélerines!
Il ne faut esprit ni doctrine
Pour apprendre à faire un bon choix.
Que de gentilles pélerines
L'Amour assemble sous ses lois!

M. TOUVENEL.

Il ne faut esprit ni doctrine :
Que de gentilles pélerines!

Et souvent telle est la plus fine
Qui s'y trompe le plus de fois.
Que de gentilles pélerines
L'Amour assemble sous ses lois !

MADEMOISELLE MIMY.

Et souvent telle est la plus fine :
Que de gentilles pélerines !
Si mon premier choix me chagrine,
Quitte à troquer au bout du mois.
Que de gentilles pélerines
L'Amour assemble sous ses lois !

MADEMOISELLE HORTENSE.

Si mon premier choix me chagrine :
Que de gentilles pélerines !
J'imiterai notre voisine ;
Elle en prend bon nombre à la fois.
Que de gentilles pélerines
L'Amour assemble sous ses lois !

FIN DES TROIS COUSINES.

EXAMEN

DES TROIS COUSINES.

Le fond de cette piece est très léger ; c'est le dialogue qui en fait presque tout l'agrément. On y trouve, plus encore que dans les autres ouvrages de l'auteur, cette gaieté vive et légere, et cette étonnante facilité qui caractérisoient son talent. Il ne faut pas y chercher ces combinaisons savantes dont on aperçoit des traces dans les moindres comédies de Moliere : Dancourt n'a pensé qu'à égayer le spectateur, et à lui présenter une suite de petits tableaux amusans. C'est une espece de divertissement sans prétention, qui donne lieu à des danses et à des vaudevilles, qui fournit aux jeunes actrices les moyens de déployer des graces piquantes, et qui plaît toujours, parce que le comique n'est jamais forcé.

Les rôles de monsieur de Lorme et de la Meûniere sont très gais : on aime à les voir chercher à se tromper l'un et l'autre ; l'indiscrétion et la crédulité du premier, l'empressement un peu vif de la seconde, donnent lieu à des scenes très plaisantes. Colette est pleine d'esprit ; mais ses ruses ne passent point la portée d'une paysanne ; l'auteur s'est bien gardé de lui donner, dans ses amours, ce ton pastoral que l'on a depuis employé si souvent dans les opéras-comiques. La petite conspiration des trois cousines fait beaucoup d'effet au théâtre : quand les deux scenes où elles se trouvent ensemble sont bien jouées, elles ne manquent jamais d'exciter l'applaudissement général. Le rôle de Blaise est original et gai : son embarras lorsqu'il

s'explique pour la premiere fois avec Colette, ses balourdises avec de Lorme, son empressement à donner l'idée du pélerinage, forment un mélange d'adresse et de niaiserie très commun dans les paysans.

On a reproché à Dancourt de n'avoir pas conservé aux trois cousines le patois du village où elles ont été élevées : cette critique ne paroît pas fondée. L'auteur ayant voulu peindre les ruses que peuvent employer des jeunes filles dont on gêne l'inclination, ne devoit pas leur faire parler un langage qu'on n'emploie au théâtre que pour exprimer la niaiserie ou la grossièreté. Les cousines auroient perdu leur malice et leurs graces si elles avoient eu le jargon des autres personnages. Il y a dans l'art dramatique des circonstances où l'on doit sacrifier la vérité même à la perspective théâtrale; celle-ci en est un exemple; et Dancourt, qui étoit comédien, se trouvoit plus que personne à portée d'en juger.

Au reste, cette petite piece doit être considérée comme une des plus agréables bagatelles qui existent au théâtre. On y trouve de la rapidité, du naturel, du vrai comique; et la plaisanterie, quelquefois un peu leste, n'y est jamais poussée jusqu'à l'indécence.

FIN DE L'EXAMEN DES TROIS COUSINES.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE DIX-NEUVIEME VOLUME.

FIN DU DIX-NEUVIEME VOLUME.

